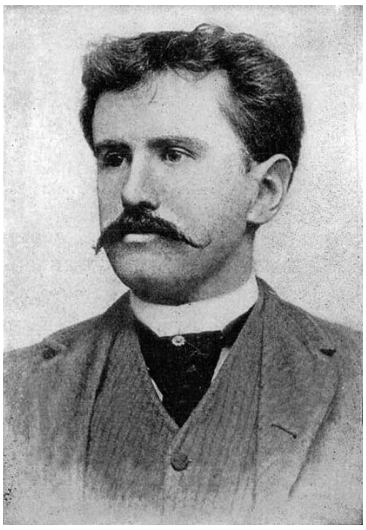


O. Henry (William Sydney Porter)

CONTES DU FAR-WEST

Version française par F. R.

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Table des matières

I

CŒURS ET CROIX

Baldy Woods allongea le bras et attrapa la bouteille. Quand Baldy voulait quelque chose, il l'obtenait généralement… mais cette histoire n'est pas celle de Baldy. Il se versa une troisième rasade qui dépassait d'environ un doigt les deux premières. Baldy était en consultation ; et cela méritait bien une petite dose en guise d'honoraires.

– Moi, à ta place, je voudrais être le roi, dit Baldy si positivement que cela fit grincer son étui à revolver et tinter ses éperons.

Webb Yeager repoussa en arrière son « Stetson » à large bord, et fourragea une fois de plus sa chevelure paille. Cette opération capillaire s'étant révélée infructueuse, il suivit l'exemple du sagace Baldy et recourut à de nouvelles libations.

– Si un homme épouse une reine, c'est pas une raison pour qu'il devienne un deux de trèfle, dit Webb, résumant ainsi ses griefs.

– Sûrement pas, fit Baldy, compatissant, toujours altéré, et sincèrement désireux de manifester son respect pour la hiérarchie des cartes. En droit, tu es un roi. À ta place, j'exigerais une nouvelle donne. On t'a collé ton jeu d'autorité. Je vais te dire c'que tu es, Webb Yeager.

– Qu'est-ce que j'suis ? demanda Webb, ses pâles yeux bleus traversés d'une lueur d'espoir.

– T'es un prince consort.

– Vas-y doucement, dit Webb. J't'ai encore jamais insulté.

– C'est un titre, expliqua Baldy, qu'est en honneur dans les jeux de cartes qu'on appelle saliques ; mais c'est pas ça qui fait ramasser des levées, Webb, je te l'dis. C'est une marque qu'ils utilisent en Europe pour certains animaux. Une supposition que toi ou moi ou un duc hollandais épouse une princesse royale. Bon ! Voilà qu'un jour notre petite femme devient reine. Tu crois peut-être que nous sommes roi ? Jamais d'la vie ! Aux fêtes du couronnement, nous défilons entre la séquence et le Neuvième Gentilhomme de l'Antichambre Royale. Et on sert à rien, qu'à faire le figurant dans les photographies et à endosser la responsabilité de l'héritier présomptif. C'est pas une donne régulière, ça mon vieux. Oui, Monsieur Webb, t'es un prince consort. Et moi, à ta place, j'décréterais un interrègne, ou une grève ou un *habeas corpus* ou quelque chose comme ça. Et j'deviendrais un roi, même s'il fallait faire sauter la coupe.

Baldy vida son verre énergiquement, sans doute pour ratifier son attitude de nouveau Warwick[1].

– Baldy, fit Webb solennellement, toi et moi, y a des années qu'on est cow-boys ensemble. On a travaillé sur la

---

[1] Grand seigneur anglais du XVe siècle, surnommé le « Faiseur de Rois ». N.D.T.

même herbe et galopé sur les mêmes pistes depuis qu'on est sorti de l'école. Y a qu'à toi que j'peux parler de mes affaires de famille. Tu étais gardien aux pâturages du ranch Nopalito quand j'ai épousé Santa Mac-Allister ; et moi j'étais le chef. Mais qu'est-ce que j'suis maintenant ? Quelque chose comme un nœud à une longe !

– Quand le vieux Mac-Allister était le Roi du bétail de c'côté-ci du Texas, déclara Baldy avec une douceur satanique, t'étais quelqu'un pour sûr. Tu commandais au ranch presque autant qu'lui.

– Oui, approuva Webb ; jusqu'au jour où il s'aperçut que j'essayais de passer le lasso autour du cou de Santa. Alors il m'expédia à l'autre bout d'la savane, aussi loin qu'il pouvait de la maison. Et quand le vieux mourut, tout le monde se mit à appeler Santa la « reine du bétail ». Moi, je n'suis que l'chef des troupeaux, c'est tout. C'est elle qui dirige toutes les affaires, et qui remue tout l'argent. Je n'ai même pas l'droit d'vendre un bifteck à une bande de touristes. Santa est la « reine », et moi j'suis Monsieur Rien-du-tout.

– J'te dis que j'serais le roi, à ta place, répéta Baldy Woods le monarchiste. Quand un homme épouse une reine, y a pas d'raison pour qu'il s'élève pas aussi haut qu'elle, même s'il doit passer par toute la filière, comme chez nous les bœufs, tu sais : d'abord sur pied, et puis écorché, et puis étuvé, et puis mis en boîte, un vrai corned-beef. Y en a beaucoup qui trouvent ça drôle, Webb, que tu sois pas le patron au Nopalito. J'ai rien à dire sur Mrs Yeager, pour sûr : c'est la plus chic petite femme qu'ait jamais r'troussé ses cils entre le Rio Grande et le 14 Juillet. Mais, un homme devrait toujours être le maître dans son campement.

Le visage imberbe et hâlé de Yeager avait pris une expression de mélancolie blessée. Avec cette mine allongée, ses cheveux blonds ébouriffés et ses yeux bleus innocents, il aurait pu être comparé à un écolier dont la suprématie eut été ravie par un jeune usurpateur plus fort que lui. Mais sa haute taille, son corps alerte et musclé, ainsi que les deux revolvers qui pendaient à sa ceinture rendaient par ailleurs la comparaison impossible.

– Comment c'est-y qu'tu m'as appelé, Baldy ? demanda-t-il. Quelle espèce de concert que c'était ?

– Consort, rectifia Baldy. Un prince consort. C'est une sorte de pseudonyme qui s'applique à un sale tirage au poker, quelque chose qui tient le milieu entre une fausse séquence et un flush à quatre cartes.

Webb Yeager soupira et ramassa la courroie de son étui à carabine qui avait glissé à terre.

– Je rentre au ranch aujourd'hui, dit-il d'un air ambigu. Il faut que j'expédie un lot de bétail demain matin à San Antone.

– Je t'accompagne jusqu'à Dry Lake, déclara Baldy. J'ai un campement sur le San Marcos où ils sont en train de trier les deux ans.

Les deux compañeros se mirent en selle et s'éloignèrent de la petite station de chemin de fer où ils s'étaient rencontrés ce jour-là pour étancher leur soif matinale.

À Dry Lake, où leurs routes se séparaient, ils s'arrêtèrent pour fumer la cigarette de l'adieu. Depuis plus d'une heure qu'ils chevauchaient ensemble, le silence n'avait été troublé que par les sabots de leurs chevaux qui tambourinaient sur le

mince matelas d'herbe sèche, et par le frottement des hautes tiges de chaparral sur leurs étriers de bois. Au Texas la conversation est rarement continue ; l'on peut intercaler un kilomètre, un repas et un assassinat entre deux discours sans que cela nuise à votre thèse. C'est pourquoi Webb n'avait pas à s'excuser lorsqu'il décida d'annexer un addendum aux paroles qu'il avait prononcées à quatre lieues de là.

– Tu te rappelles bien toi-même, Baldy, qu'il fut un temps où Santa ne se montrait pas si fière. Tu te rappelles le temps où le vieux Mac-Allister nous séparait tous les deux le plus qu'il pouvait, et où elle me dépêchait un signal toutes les fois qu'elle avait envie de me voir ? Le vieux Mac m'avait promis de me transformer en passoire si jamais il me trouvait à portée de fusil du ranch. Tu t'rappelles le signal qui lui servait pour m'avertir, Baldy, un cœur avec une croix au milieu ?

– Si je m'en rappelle ! s'écria le joyeux Baldy avec ivresse. Sacré vieux coyote voleur de sucre ! Tu parles si je m'en rappelle ! Mais, ma vieille bourrique de tourtereau à longues cornes, tous les zèbres du campement ils étaient au courant de ces sacrés zérogliphes. Le « gésier et les tibias » qu'on les appelait. On les voyait partout sur la camelote qui arrivait du ranch. Y en avait de marqués au charbon sur les sacs de farine et au crayon sur les journaux. J'en ai vu un une fois tracé à la craie sur le dos d'un nouveau cuisinier que le vieux Mac nous avait envoyé, l'diable m'étrangle si c'est pas vrai !

– Le père de Santa, expliqua Webb posément, lui avait fait promettre de ne pas m'écrire, même un seul mot. Alors, c'est elle qui avait inventé le truc du cœur avec la croix. Chaque fois qu'elle avait envie de me voir, comme qui dirait

dans l'intimité, elle s'arrangeait pour tracer le signal au ranch sur quelque chose que j'pouvais pas manquer de voir. Et chaque fois que j'l'avais repéré, j'galopais ventre à terre jusqu'au ranch cette nuit-là. On s'rencontrait dans le hangar couvert en chaume qu'est derrière le p'tit corral aux chevaux.

– On l'savait, chanta Baldy, mais on faisait semblant de rien. On était tous pour toi. On savait pourquoi que tu gardais toujours au campement ce pot de peinture. Et quand on voyait ce gésier et ces tibias dessinés sur les colis qui venaient du ranch, on savait que le vieux Pinto allait bouffer des kilomètres au lieu d'herbe cette nuit-là. Tu t'rappelles Scurry, ce collègue qu'avait d'l'éducation, une sorte d'étudiant qu'était dev'nu dresseur de ch'vaux à cause qu'y buvait trop quand il était à pied ? Eh ben, quand Scurry voyait sur un sac c'rébus de tourterelle qu'appelle son pigeon, il balançait son bras comme ça en disant : « Notre ami Li André va encore boire du lait Lespont c'te nuit ».

– La dernière fois qu'Santa m'a envoyé l'signal, dit Webb, c'était un jour qu'elle était malade. Je l'repérai tout d'suite en arrivant au camp, et j'fis galoper Pinto pendant douze lieues c'te nuit-là. J'la trouvai pas au hangar. Alors j'fonce à là maison, et j'rencontre le vieux Mac-Allister à la porte. « Si c'est pour attraper un coup d'fusil qu'vous êtes venu ce soir, qu'il me dit, pour une fois vous vous êtes mis le doigt dans l'œil. J'viens de vous envoyer chercher par un Mexicain. Santa veut vous voir. Entrez dans sa chambre, et quand vous aurez fini d'la voir, venez me r'garder à mon tour ».

« Santa était au lit. Aussi malade qu'elle est ça l'empêche pas de faire un petit sourire comme elle peut et on

s'prend les mains tous les deux et j'm'assois près du lit, tout crotté que j'suis, avec mon pantalon d'cheval et mes éperons. « Y a des heures que j't'entends galoper sur l'herbe, qu'elle me dit. J'étais sûre que tu allais venir. T'as vu le signal ? qu'elle chuchote. – Première chose que j'ai vue en arrivant au campement, que j'dis. – J'l'avais marqué sur le sac de pommes de terre et d'oignons. Ils vont toujours ensemble ! qu'elle fait, d'une voix toute molle, toujours ensemble dans la vie. – C'est vrai, que j'dis, surtout dans les ragoûts. – C'est des cœurs et des croix que j'veux parler, dit Santa. Notre signal, l'amour et la souffrance, voilà c'qu'il signifie ».

« Et y avait là l'vieux docteur Musgrove qui faisait joujou avec un faux éventail en feuille de palmier et une consommation en vrai whisky. Et au bout d'un p'tit instant, v'là Santa qui s'endort. Et l'vieux Doc lui tâte le front. « Vous n'êtes pas si moche que ça comme fébrifuge, qu'il me dit. Mais vaudrait mieux vous esbigner maintenant. Le diagnostic ne r'commande pas d'vous administrer par doses continues. La petite dame sera guérie quand elle se réveillera ».

« En sortant, j'r'trouve le vieux Mac-Allister dans la cour. « Elle dort, que j'dis. Et maintenant vous pouvez y aller pour le tir aux pigeons. Prenez votre temps : j'ai laissé mon pistolet accroché à la selle ».

« Le vieux Mac se met à rire, et il me dit : « Piquer du plomb dans l'meilleur chef de ranch du Texas ? Non, c'est pas de la bonne politique commerciale. J'suis pas sûr de pouvoir en r'trouver un pareil. C'est plutôt comme gendre, Webb, que vous feriez une cible de première classe, à mon avis. Non, comme membre de la famille, vous n'êtes pas mon type. Mais vous pourrez travailler au Nopalito aussi long-

temps qu'vous consentirez à faire des grands ronds autour du ranch, sans jamais marcher sur les diamètres. Montez au premier, et allongez-vous sur un lit. Et quand vous serez r'posé, on en r'causera un peu ».

Baldy Woods enfonça son chapeau et remit à l'étrier son pied qu'il avait jeté par-dessus l'encolure. Webb raccourcit ses rênes, et son cheval se mit à danser d'impatience. Les deux hommes se serrèrent la main cérémonieusement, selon la coutume de l'Ouest.

– Adios, Baldy, fit Webb. Je suis content de t'avoir vu et d'avoir causé avec toi.

Les chevaux s'élancèrent ensemble, chacun de leur côté, le bruit de leurs sabots crevant le silence de la prairie ainsi que le brusque envol d'une couvée de perdreaux. Arrivé à une centaine de mètres, Baldy arrêta son cheval au sommet d'un monticule et poussa une sorte de rugissement. Il vacillait sur sa selle ; s'il eût été à pied, le sol mouvant l'eût sans doute terrassé. Mais en selle, il était un maître de l'équilibre, il défiait le whisky et méprisait le centre de gravité.

Webb, qui avait entendu, se retourna sur sa selle.

– À ta place, cria Baldy le Malin d'une voix stridente, je s'rais le roi !

Le lendemain matin à huit heures, Bud Turner descendit de cheval devant le ranch et, avec un grand cliquetis d'éperons, se dirigea vers la galerie. C'était Bud qui devait diriger le convoi de bétail, prêt à prendre la piste ce matin même pour San Antonio. Mrs Yeager était en train d'arroser, sous la véranda, une touffe de jacinthes empotée dans une cruche en terre rouge.

Le « Roi » Mac-Allister avait légué à sa fille une bonne partie de sa forte personnalité, sa résolution, sa joyeuse audace, son assurance obstinée, son orgueil de monarque régnant sur un peuple de cornes et de sabots. Allegro et fortissimo, tels avaient été le tempo et le ton favoris de Mac-Allister. Transposés dans la clé d'Ève, ils survivaient en Santa. Physiquement, elle ressemblait à sa mère, qui avait été rappelée parmi les pèlerins des célestes prairies bien longtemps avant que, grâce à la gent bovine, la modeste ferme du début eût été promue au rang de palais royal. Santa tenait de sa mère sa taille svelte et nerveuse, ainsi que ce charme doux et grave qui tempérait en elle la dureté du regard impérieux et l'air de royale indifférence qu'elle avait hérités de son père.

Webb, à l'une des extrémités de la galerie, donnait des ordres à deux ou trois surveillants qui étaient venus chercher des instructions.

– Bonjour, dit Bud brièvement. Chez qui faut-y livrer l'bétail en ville, chez Barber comme d'habitude ?

Jusqu'alors, la réponse à cette question avait toujours fait partie des prérogatives de la Reine. Dans le domaine des affaires, achat, vente, relations avec les banques, c'est elle qui tenait le gouvernail, d'une main solide et capable. À son mari elle avait octroyé la Charge de Grand Connétable des Troupeaux. Du temps de Mac-Allister, Santa remplissait les fonctions de « secrétaire royal » ; depuis qu'elle était montée sur le trône, elle avait assuré une sage et profitable continuité aux affaires paternelles. Mais, sans lui donner le temps de répondre, le prince consort prit la parole d'un ton calme et résolu :

– Conduis-les chez Zimmermann et Nesbit. J'en ai parlé à Zimmermann l'autre jour.

Bud fit demi-tour sur ses hauts talons à la mexicaine.

– Attendez ! cria vivement Santa.

Elle fixa sur son mari le regard assuré de ses yeux gris, élargis par la surprise.

– Qu'est-ce que cela veut dire, Webb ? demanda-t-elle en fronçant légèrement les sourcils. Je ne traite jamais avec Zimmermann et Nesbit. Il n'y a pas une seule tête de bétail appartenant au ranch qui n'ait été négociée par Barber depuis cinq ans. Je n'ai ni le désir ni l'intention de lui retirer ma confiance. Livrez le troupeau à Barber, conclut-elle positivement en se tournant vers Bud Turner.

Bud contempla impartialement la jarre pleine d'eau qui était suspendue au milieu de la galerie, et se mit d'un pied sur l'autre en mâchant une feuille de caroubier.

– Je désire que ce lot soit livré à Zimmermann et Nesbit, dit Webb, avec une lueur glaciale dans ses yeux bleus.

– Assez plaisanté ! fit Santa avec impatience. Vous feriez aussi bien de partir tout de suite, Bud, si vous voulez arriver pour midi à l'abreuvoir de Little Elm. Dites à Barber que nous aurons un autre lot de premiers choix bons à livrer d'ici un mois.

Bud se risqua à jeter un coup d'œil furtif dans la direction de Webb, et les regards des deux hommes se croisèrent. « 'Scuse-moi ! » semblaient dire les yeux de Bud ; et Webb crut y discerner aussi une lueur de commisération.

– Tu livreras ce bétail, dit-il les dents serrées, à…

– À Barber, acheva Santa brusquement. Ça suffit comme ça, maintenant. Avez-vous autre chose à demander, Bud ?

– Non, Madame, dit Bud.

Mais avant de partir, il s'attarda encore quelques instants, juste le temps qu'il faut à une vache pour donner trois coups de queue. Car l'homme est l'allié de l'homme ; et les Philistins eux-mêmes durent rougir de honte lorsqu'ils s'emparèrent de Samson par les moyens que l'on sait !

– Tu as entendu ton patron ! s'écria Webb d'un air sarcastique.

Il s'inclina devant sa femme, chapeau bas, balayant le parquet avec les bords du vaste « Stetson ».

– Webb, fit Santa d'un ton de reproche, tu te conduis bien sottement aujourd'hui.

– Ne suis-je pas le fou du Roi, Votre Majesté ? demanda Webb d'une voix cette fois grave et amère. Qu'est-ce que vous pouvez espérer d'autre ? J'vais t'dire, Santa, ajouta-t-il rudement, j'étais un homme avant d'avoir épousé une reine du bétail. Et qu'est-ce que j'suis maintenant ? La risée des campements. Eh ben, j'vais redevenir un homme.

Santa le dévisagea attentivement.

– Ne sois pas déraisonnable, Webb, dit-elle avec calme. Il n'y a pas de quoi être humilié le moins du monde. Est-ce que je me suis jamais permis de te faire une seule observation au sujet du travail dont tu es chargé ? Je suis beaucoup mieux que toi au courant de la partie commerciale ; je m'en occupais déjà du temps de papa. Sois raisonnable, voyons !

– Les royaumes, dit Webb, ça m'intéresse pas si j'suis pas dans l'carrosse moi aussi. J'garde les vaches, et tu portes la couronne. Ça va. Vaut encore mieux être le Grand Chancelier d'l'Empire Bovin que l'huit de cœur dans une séquence à la dame. C'est bon. Le ranch est à toi, et les beefsteaks iront chez Barber.

Webb sur ces mots disparut à l'intérieur de la maison. Quelques instants plus tard, portant sur l'épaule le rouleau de couverture qu'il ne prenait jamais que pour les grands voyages, son imperméable, et sa longe de cuir la plus longue, il traversa la cour, se dirigea vers son cheval qui était attaché à la barrière et se mit délibérément à installer ses « bagages » sur sa selle. Santa, un peu pâle, le suivit.

Webb d'un bond léger se mit en selle. Son visage sérieux et imberbe paraissait sans expression. Seule une lueur de résolution obstinée durcissait son regard.

– Y a un troupeau d'vaches suitées, dit-il froidement, à côté d'l'abreuvoir de Hondo sur le Frio, qu'vaudrait mieux écarter d'la forêt. Les loups ont déjà tué trois veaux. J'ai oublié d'laisser des ordres. Y a qu'à l'dire à Simms.

– Tu vas me quitter, Webb ? demanda-t-elle d'une voix calme.

– J'vais redevenir un homme, répondit-il.

– Je te souhaite de réussir dans cette louable tentative, dit-elle avec une froideur soudaine.

Puis elle fit demi-tour et rentra tout droit dans la maison.

Webb Yeager se dirigea vers le Sud-Est. Et lorsqu'il eut atteint la ligne d'horizon, il avait déjà été oublié au ranch Nopalito tout autant que s'il s'était envolé dans l'azur. Et les

jours, précédés par les dimanches, se formèrent en escadrons hebdomadaires, les semaines, ayant à leur tête la pleine lune, s'agglomérèrent en rangs serrés de compagnies mensuelles portant « *Tempus fugit* » sur leurs bannières ; et le convoi des mois s'ébranla vers le vaste champ de manœuvre des années. Mais Webb Yeager ne remit jamais les pieds sur les domaines de sa reine.

Un jour, un certain Bartholomew, un éleveur de moutons du Rio Grande, passant devant le ranch Nopalito, sentit la faim assaillir ses entrailles. *Ex consueludine*[2] il se trouva bientôt attablé devant le copieux déjeuner de ce royaume hospitalier. Le flux de ses paroles se mit alors à jaillir comme l'eau d'une fontaine ; la baguette d'Aron[3] semblait l'avoir frappé. Tel est le cultivateur de moutons toutes les fois qu'il lui tombe du ciel un auditoire qui n'a pas de laine autour des oreilles.

– Mrs Yeager, babilla-t-il, l'autre jour au Rancho Seco, dans l'Hidalgo County, j'ai rencontré un homme qui porte votre nom, Webb Yeager qu'il s'appelle. Il venait d'être engagé comme chef de ranch. Un grand type, blond, pas bavard. Peut-être que c'est un de vos parents ?

– Oui, fit Santa cordialement, très exactement un mari. Le Seco a fait une bonne affaire. Mr Yeager est l'un des meilleurs « ranchers » de l'Ouest.

---

[2] Le mot latin exact est *ex consuetudine*, qui signifie *selon la coutume, comme d'habitude*. (*Note du correcteur – ELG.*)

[3] Aaron. (*Note du correcteur – ELG.*)

Il est rare que la perte d'un prince consort désorganise une monarchie. La reine Santa avait promu mayordomo du ranch l'un de ses loyaux sujets, nommé Ramsay, qui avait compté autrefois parmi les plus fidèles vassaux de son père. Et sur le vaste océan d'herbe du Nopalito, que la brise du golfe faisait doucement onduler certains jours, c'est à peine si la moindre ride décela qu'il s'était passé quelque chose.

Depuis plusieurs années, le Nopalito expérimentait une race anglaise de bétail, qui jetait sur les « long-cornus » du Texas des regards de souverain mépris. Les essais s'étant révélés satisfaisants, l'on avait réservé des pâturages spéciaux aux « pur sang », dont la renommée s'était répandue dans tout le Texas. Les autres ranchs s'éveillèrent, se frottèrent les yeux et commencèrent à regarder leurs « long-cornus » d'un œil désapprobateur.

C'est pourquoi certain jour, un jeune cavalier, bronzé, nonchalant, meublé de revolvers, de foulards de soie, d'éperons et d'attitudes, et accompagné de trois vaqueros mexicains, atterrit au ranch Nopalito, et remit à la reine d'iceluy l'épître suivante conçue en termes industriels :

« Mrs Yeager, au ranch Nopalito.

Chère Madame,

Les propriétaires du Rancho Seco m'ont chargé de vous demander si vous consentiriez à leur céder cent des vaches Sussex de 2 et 3 ans que vous possédez. S'il vous est possible de livrer la commande, je vous serai obligé de bien vouloir confier le troupeau au porteur. Le chèque vous sera envoyé dès réception de la marchandise.

Respectueusement,

Webster Yeager,

Manager du Rancho Seco. »

Les affaires sont les affaires, même lorsqu'elles se traitent dans un royaume.

Le soir même les cent nobles vaches furent cueillies dans la prairie et refoulées en un corral, où elles devaient rester jusqu'à leur départ fixé au lendemain matin.

Lorsque la nuit eut englouti le palais royal dans les plis de son manteau d'ombre et de silence, Santa Yeager… Ha ! que pensez-vous qu'elle va faire ? Va-t-elle se jeter sur sa couche, en pressant contre son sein cette sèche missive, en prononçant tout bas au milieu de ses larmes un nom que la fierté a depuis longtemps écarté de ses lèvres ? Ou bien va-t-elle, d'un air froidement commercial, classer tout simplement la lettre, sans perdre un atome de son inébranlable dignité souveraine ?

Devinez, si vous le pouvez. La royauté est sacrée, et le voile qui la recouvre ne doit pas être levé. Voici tout ce que je suis autorisé à vous révéler : à minuit, Santa, vêtue d'une sorte de « combinaison » brune, se glissa sans bruit hors de la maison et s'arrêta un moment sous un arbre. La prairie était noyée dans une pénombre que diluait à peine un clair de lune orange pâle, moucheté de légers flocons de brume. Perché sur son pupitre de feuillage, l'oiseau moqueur sifflait gaiement sa romance ; l'air était saturé du parfum de mille fleurs ; et une nichée de petits lapins sauvages gambadait joyeusement dans la cour. Santa se tourna vers le Sud-Est, et envoya trois baisers dans l'espace vide.

Puis elle se dirigea rapidement vers la forge, située à cinquante pas, entra, et se mit à l'ouvrage. Quoi ? Chut ! !

Sachez seulement que les charbons se mirent à rougir, et l'enclume à tinter doucement, comme elle le fait sans doute lorsque Cupidon forge le fer de ses traits.

Santa ne tarda pas à sortir, tenant d'une main un objet aux contours étranges, et de l'autre un fourneau portatif, tels que ceux que l'on utilise pour marquer le bétail au fer rouge. Prestement elle se dirigea, avec son attirail, vers le corral où les aristocratiques Sussex reposaient au clair de lune ; elle ouvrit la porte, et se glissa doucement à l'intérieur.

Toutes les vaches réunies là étaient rouges, sauf une, dont la robe blanche luisait comme un tapis laiteux au milieu du troupeau.

Santa fit glisser de son épaule quelque chose que nous n'avions pas vu encore : un lasso. Elle en isola la boucle de sa main droite, prit le reste de la corde dans sa main gauche et se faufila parmi les bêtes.

Lorsque la vache blanche fut à bonne portée, elle lança son lasso, qui glissa sur l'une des cornes et retomba. Le second jet fut plus heureux : la bête, les deux pattes de devant ficelées, tomba lourdement. Santa se jeta sur elle comme une panthère ; mais la noble *Io* au pelage lacté se débattit comme un mille-pattes, fit voltiger Santa ainsi qu'un fétu de paille, et s'échappa.

Le troupeau tout entier, réveillé par ce conflit, galopait maintenant en rond dans le corral, lourde masse vivante et cahotique. Santa prit son temps et lança son lasso pour la troisième fois. La vache blanche s'abattit de nouveau, et, avant qu'elle eut eu le temps de se relever, Santa avait attaché solidement l'autre bout du lasso à l'un des poteaux de

l'enceinte, puis elle s'était jetée sur l'animal avec les longes en cuir à la main.

En moins d'une minute, les pieds de l'animal étaient liés (record du monde non battu). Santa s'appuya contre la barrière, haletante, le temps de reprendre son souffle, puis elle courut à son fourneau, près de la porte, et revint avec un fer rouge, aux contours étranges.

Le beuglement indigné de l'animal, lorsque le fer grilla sa robe blanche, allait-il, se dit Santa, frapper le tympan de ses loyaux sujets endormis ? Mais non, rien ne bouge, et c'est au milieu du plus profond silence que Santa, telle un oiseau de nuit, vole vers son palais. Et là, écroulée sur son lit, elle se met à sangloter, – à sangloter, tout comme si les reines avaient un cœur pareil à celui des simples femmes de cow-boys, et qu'elle-même fût enfin prête à remettre le sceptre à tous les princes consorts du monde, s'ils daignaient accourir de par delà les lointaines collines.

Au petit jour, le jeune cavalier, meublé de revolvers et d'attitudes, et ses vaqueros se mirent en route, poussant devant eux, à travers les prairies, le troupeau de « Royal Sussex ». S'arrêtant fréquemment pour faire paître et boire les bêtes, ils mirent six jours à franchir les trente-six lieues qui les séparaient du Rancho Seco.

La nuit tombait lorsqu'ils arrivèrent au ranch ; néanmoins, le « manager » eut le temps d'examiner et de compter les animaux.

Le lendemain matin, à huit heures, un cavalier émergea de la brousse vis-à-vis du ranch Nopalito. Il mit pied à terre, et, malgré la raideur évidente de ses membres postérieurs, se dirigea rapidement vers le palais royal avec un grand bruit

d'éperons. Son cheval, couvert d'écume, poussa un énorme soupir, et resta sur place, vacillant, la tête pendante et les yeux clos.

Mais ne vous attardez pas à plaindre Belshazzar, l'alezan au poil strié de sueur. Aujourd'hui, dans le pré aux chevaux du Nopalito, ce champion du « cross-country d'endurance » mène encore une vie oisive et glorieuse, et nul palefroy oncques ne fut plus tendrement choyé.

Le cavalier trébucha sur le seuil en poussant la porte. Au même instant deux bras frais encerclèrent son cou, tandis qu'une voix, à la fois royale et humaine, s'écriait : « Webb ! oh, Webb ! »

– Je m'suis conduit comme un goujat, dit Webb Yeager.

– Chut ! dit Santa. Alors, tu l'as vu ?

– Je l'ai vu, dit Webb.

Dieu sait de quoi ils voulaient parler. Peut-être le devinerez-vous, si votre esprit sagace a suffisamment assimilé les exordes et préambules de cette chronique.

– Porte la couronne, dit Webb, et oublie tout, si tu peux. J'ai agi comme le dernier des sales coyottes…

– Chut ! répéta Santa en mettant ses doigts sur les lèvres du prince cons… régnant. Il n'y a pas de reine ici. Sais-tu qui je suis ? Je suis Santa Yeager, Première Dame de Chambre du Royaume. Suis-moi.

Elle l'entraîna dans une chambre du premier étage. Au milieu de la pièce Webb vit un berceau dans lequel un petit bébé, un superbe petit gaillard rouge et pétulant, babillait de

tout son cœur, et chantait à sa manière un gazouillis d'honneur à la gloire de la Vie.

– Il n'y a pas de reine ici, répéta Santa. Regarde le Roi. Il a tes yeux, Webb. À genoux, monseigneur, et saluez Son Altesse.

Mais soudain l'on entendit un cliquetis d'éperons sous la galerie, et Bud Turner apparut. Le regard absent, il répéta, d'une voix flegmatique, la question rituelle, la même qu'il avait posée certain jour mémorable, environ un an plus tôt :

– B'jour. Viens d'arriver avec les bestiaux. Faut-y les conduire chez Barber ou…

À ce moment il aperçut Webb et resta bouche bée.

– Ba-ba-ba-ba-ba ! cria le Roi dans son berceau en frappant l'air de ses poings.

– Tu as entendu ton patron, Bud, dit Webb Yeager comme il l'avait déjà dit un an plus tôt, mais cette fois avec un vaste sourire.

Et voilà tout. Ajoutons seulement que le vieux Quinn, le propriétaire du Rancho Seco, lorsqu'il alla inspecter le troupeau de Royal Sussex qu'il avait acheté à Santa Yeager, demanda à son nouveau manager :

– Quelle est la marque du Nopalito, Wilson ?

– X un trait Y, dit Wilson.

– C'est bien c'que j'pensais, fit Quinn. Mais regarde c'te taure blanche là-bas : elle a une autre marque, un cœur avec une croix dedans. Qu'est-ce que c'est que c'te marque-là ?

II

LA RANÇON DE MACK

Moi et le vieux Mack Lonsbury, on avait raflé chacun 40.000 dollars dans une petite affaire de mine d'or à la cache-cache. Je dis le « vieux » Mack, mais en fait il n'était pas vieux ; quarante et un ans, au jugé. N'empêche qu'il a toujours eu l'air vieux.

– Andy, qu'il me dit, j'en ai marre de turbiner. Y a trois ans qu'on travaille dur, toi et moi. Si on laissait tomber le boulot pendant quelque temps, à seule fin de claquer un peu ce fric somnolent qu'on a pris au piège ?

– Ta proposition me tape dans le mille, que j'dis. Voyons un peu l'effet qu'ça fait d'être des nababs. Qu'est-ce qu'on choisit, les Chutes du Niagara ou un poker ?

– Y a des années, fait Mack, que je m'dis : Mack, si jamais t'arrives à posséder un tas d'argent extravagant, tu loueras une baraque à deux pièces quelque part, t'engageras un cuisinier chinois, tu quitteras tes souliers et tu t'étendras dans une chaise longue en lisant l'Histoire de la Civilisation de Buckle.

– Ça m'a l'air suffisamment édifiant et enchanteur, dis-je, tout en se gardant d'une vulgaire ostentation. J'vois pas comment on pourrait mieux employer son argent. Donne-

moi une pendule à coucou et la « Manière d'apprendre le Banjo tout seul » de Sep Winner, et j'te tiens compagnie.

Huit jours plus tard, Mack et moi on atterrit dans la petite ville de Pîna, à environ 30 milles de Denver, et on dégote une élégante petite maison de deux pièces qui fait tout à fait notre affaire. Nous déposons une demi-becquée de dollars dans la banque de Pîna, et nous serrons la main à chacun des 340 habitants de la métropole. Nous avions apporté de Denver le Chinois, le coucou, Buckle et le Traité de Banjo, et avec ça on s'est tout de suite senti chez soi dans la baraque.

Celui qui vous dira que la richesse ne fait pas l'bonheur, vous pourrez le traiter d'menteur. Si vous aviez vu le vieux Mack vautré dans son rocking-chair avec ses pieds dans des chaussettes bleues posés sur la fenêtre, en train d'absorber ce truc de Buckle à travers ses lunettes, c'était un spectacle de béatitude à rendre jaloux un Rockefeller. Quant à moi, je commençais à esquisser « Old Zip Coon » sur le banjo, et le coucou faisait son entrée en mesure, et Ah Sing emmitonnait l'atmosphère d'un de ces parfums d'œufs au jambon qui tapait le chèvrefeuille de cent longueurs. Quand il ne faisait plus assez clair pour ingurgiter le fatras de Buckle et les notes du Traité de Banjo, moi et Mack on allumait nos pipes, et on parlait de science, et des pêcheurs de perles, et de la sciatique, et de l'Égypte, et de l'orthographe, et de poissons et des alizés, et de cuir, et de gratitude, et d'aigles, et d'un tas d'autres sujets sur lesquels on n'avait encore jamais eu le temps d'exprimer nos sentiments.

Un soir Mack prend la parole et me demande si j'suis suffisamment versé dans les us et coutumes de l'espèce féminine.

– Oui-da ! que j'fais, d'un certain ton de voix. J'la connais depuis Adèle jusqu'à Zéphyrin. La nature et le déguisement des femmes me sont aussi familiers que la topographie de Sing-Sing[4] à un banquier américain natif de Chkipoumof (Bulgarie). Je suis à la page de toutes leurs petites contredanses et ponctuelles contradictions.

– J'vais t'dire, Andy, fait Mack avec une sorte de soupir, j'ai jamais eu le moindre ingrédient d'interpolation avec leurs prédispositions. Peut-être que j'aurais un certain penchant naturel à naviguer dans leurs parages, mais j'n'en ai jamais eu le temps. J'ai commencé à gagner ma vie à quatorze ans ; et il me semble que j'n'ai jamais eu l'occasion d'équiper mes ratiocinations avec les sentiments généralement exhibés à l'égard du beau sexe.

– Y a une argumentation opposée, que j'dis, inadéquate aux points de vue. Bien que les femmes varient en rationalis, j'les ai très souvent trouvées visiblement divergentes les unes des autres en matière de contrastes similaires.

– J'ai idée, poursuit Mack, qu'un homme devrait toujours s'les incorporer et cuirasser ses inspirations quant aux sexes, lorsqu'il est jeune, et en conséquence prédéterminé. J'ai laissé passer l'occasion ; et maintenant j'estime que j'suis trop vieux pour sauter à travers le curriculum.

– Oh ! j'en sais rien, que j'dis. Peut-être qu'elles ne valent pas un panier de fric, ni les réjouissances confortables qu'on éprouve à s'émanciper de leurs inclinaisons emberlificotrices. Pourtant, je ne regrette pas ma connaissance des

[4] Célèbre prison américaine. N.D.T.

femmes. Un homme qui comprend leurs symptômes et apartés sait qu'il doit se tenir sur ses gardes en ce monde.

Le séjour à Pîna nous plut et se prolongea. Y a des gens qui ne peuvent pas jouir de leur fortune sans fracas, délire et locomotion ; mais Mack et moi on en avait assez des agitations et des lits d'hôtel. La population était cordiale. Ah Sing avait repéré l'espèce de cuisine que réclamait notre idéal gastronomique ; Mack et son Buckle étaient copains comme cochons ; et quant à moi, je commençais à extirper du banjo un ersatz très satisfaisant de « Buffalo Gals, Can't you come out To-night », ting… ting tiguidi ding… vous savez ?

Un jour je reçus un télégramme de Speight, le directeur d'une mine de New-Mexico dans laquelle j'avais des intérêts. Il me fallut partir ; et je restai deux mois absent. J'avais hâte de revenir à Pîna pour y goûter de nouveau les jouissances de la vie.

Lorsque j'arrivai à la baraque, je faillis m'évanouir. Mack se tenait sur le seuil ; et si jamais les dieux peuvent sangloter, c'était le moment ou jamais.

Cet homme était un vrai tableau pour la National Gallery de Pictonag-les-Foins. Non, il était pire : c'était l'authentique chef-d'œuvre pictural acheté par le Département des Beaux-Arts de Washington sur l'intervention d'un sénateur influent.

Il était affligé d'une redingote, de souliers vernis, d'un gilet blanc et d'un chapeau haut de forme, et sa boutonnière arborait un géranium de la taille de la rosette du Mérite Chevaleresque et Révolutionnaire décernée aux généraux et patriotes Boliviens. Et il se pavanait et se tortillait le museau comme un gosse qui a la colique ou un infernal vendeur de grand magasin.

– Hello, Andy ! fait Mack au milieu de ses grimaces. Content de te revoir. Il s'est passé des choses depuis ton départ.

– J'm'en doute, dis-je, rien qu'au spectacle sacrilège qui offense ma rétine. Dieu ne t'a jamais fait comme ça, Mack Lonsbury. Pourquoi déshonores-tu Ses œuvres avec cette espèce de pitrerie présomptueuse ?

– Mais, Andy, qu'il fait, ils m'ont nommé Juge de paix en ton absence.

Je dévisage Mack attentivement. Il a l'air agité et inspiré. Un juge de paix doit normalement offrir un aspect mélancolique et tempéré.

Juste à ce moment-là passe une jeune femme sur le trottoir ; et je vois Mack qui change de couleur, et s'met la bouche en c… de poule, et qui lève son gibus en souriant et qui s'plie en deux ; et l'autre sourit à son tour, s'incline, et s'en va.

– Ton cas, dis-je, est désespéré, si tu as attrapé la féminité à ton âge. Et moi qui te croyais vacciné ! Et des souliers vernis ! Tout ça en deux mois de temps !

– Je vais agglutiner ce soir, dit Mack avec une sorte de minauderie, cette jeune fille dans les sacrés liens du mariage.

– J'ai oublié quelque chose à la poste, dis-je en m'éloignant rapidement.

Cent mètres plus loin je rattrape la jeune créature. Je lève mon chapeau et me présente. Dix-neuf ans, qu'elle paraît, et jeune pour son âge. Elle rougit, et me jette un regard glacial, comme si j'étais la neige dans la scène tragique des Deux Orphelines.

– Paraît qu'vous allez vous marier ce soir ? que j'dis.

– Exact, qu'elle fait. Vous avez des objections à formuler ?

– Écoutez, beauté… que j'commence.

– Mon nom est Miss Rebosa Redd, dit-elle d'un air outragé.

– Je l'savais, que j'dis. Eh bien, Rebosa, je suis assez vieux pour avoir dû de l'argent à votre père. Et ce vieux ptomaïniaque spécieux, redingoté, nauséeux et gibusé qui se pavane goulûment comme un irrémédiable dindon en souliers vernis, est mon meilleur ami. Pourquoi diable êtes-vous allé l'emmancher dans cette histoire de mariage ?

– Mais, répond Miss Rebosa, c'est la seule chance que j'avais…

– Sans blague ! dis-je en jetant un regard d'admiration apitoyée sur son teint et le style de sa physionomie. Avec cette beauté-là, vous pourriez dégoter n'importe quel mâle. Écoutez, Rebosa. Le vieux Mack n'est pas l'homme qu'il vous faut. Il avait vingt-deux ans quand vous êtes venue au monde. C'te espèce de floraison qu'il exhibe ne va pas durer. Il est tout éventé de vieillesse, de ruine et de crépitude. C'est un cas de démon de midi. Le vieux Mack a laissé passer son numéro quand il était jeune ; et maintenant il fait un procès à la Nature pour réclamer l'intérêt de la lettre de crédit qu'il a reçue de Cupidon au lieu de se faire payer comptant. Rebosa, tenez-vous absolument à la perpétration de ce mariage ?

– Mais bien sûr ! dit Rebosa, en accompagnant ces mots d'une oscillation énergique des renoncules de son chapeau. Et il y en a un autre qui y tient aussi, j'vous promets.

– À quelle heure doit se passer le forfait ? demandé-je.

– À six heures, qu'elle dit.

Alors, je me décide à opérer sur-le-champ. Je sauverai le vieux Mack si je peux. Voir un brave homme impropre et boucané, comme ça, se muer en coquelet pour les yeux d'une fillette qui suce encore son crayon et se boutonne encore dans le dos, c'était plus que je ne pouvais supporter sans réagir.

– Rebosa, dis-je sérieusement, mettant à contribution mes instincts et connaissances des intuitions logiques de la femme, est-ce qu'il n'y a pas un jeune homme à Pîna qui… un beau jeune homme duquel vous fassiez grand cas ?

– Si ! fait Rebosa secouant ses renoncules. Bien sûr qu'y en a un ! Qu'est-ce que vous croyez ? Seigneur !…

– Est-ce que vous lui plaisez ? demandé-je. Qu'est-ce qu'il est dans le coup ?

– Dingo ! dit Rebosa. Maman n'arrête pas d'arroser les marches de la porte d'entrée pour l'empêcher de s'y asseoir. Mais j'pense que tout ça sera fini ce soir, ajoute-t-elle avec un soupir.

– Rebosa, dis-je, vous ne ressentez pas pour le vieux Mack le moindre effluve de cette agitation qu'on appelle l'amour, n'est-ce pas ?

– Ah ! Seigneur, non ! s'écrie-t-elle en secouant la tête. Je l'trouve aussi sec qu'un coup d'trique. Quelle drôle d'idée !

– Quel est ce jeune homme que vous affectionnez, Rebosa ? demandé-je.

– C’est Eddie Bayles, qu’elle répond. Il est commis chez Crosby, l’épicier. Mais il ne gagne que trente-cinq dollars par mois. Ella Noakes était folle de lui, y a pas encore longtemps.

– Le vieux Mack me dit, continué-je, qu’il va vous passer ce soir à six heures les sacrées menottes de l’hyménée.

– C’est bien l’heure, qu’elle dit. Ça doit avoir lieu chez nous.

– Rebosa, dis-je, écoutez-moi. Si Eddie Bayles possédait mille dollars, mille dollars comptant, vous entendez bien, qui lui permettraient de s’acheter un fonds de commerce, si, dis-je, Eddie et vous pouviez présenter la dite somme en guise de prétexte matrimonial, est-ce que vous consentiriez à l’épouser ce soir à cinq heures ?

La jeune beauté me regarde sans répondre pendant une minute ; et c’est tout juste si je ne lis pas sur sa figure ces cogitations imperceptibles qu’elle est en train de brasser en son for intérieur, à la manière des femmes.

– Mille dollars ? qu’elle dit enfin. Bien sûr que j’consentirais.

– Suivez-moi, dis-je. Nous allons voir Eddie.

On se rend tous les deux chez Crosby, et on fait sortir Eddie de la boutique. Il a des taches de son et un air passable ; et, aussitôt après avoir écouté ma proposition, il est pris de tremblements nerveux.

– À cinq heures ? qu’il dit. Pour mille dollars ?… Saint Pain-d’épice, ne me réveillez pas ! C’est vous le riche tonton qu’a fait fortune aux Indes, pour sûr ! J’achèterai le fonds au vieux Crosby et je prendrai sa suite. Oh, chic !

Là-dessus nous entrons tous, et nous expliquons le coup au père Crosby. Puis je trace mille dollars sur un chèque, et le lui tends. Si Eddie et Rebosa se mariaient à cinq heures, le chèque était pour eux.

Et alors, je leur donne ma bénédiction et je vais me balader dans les bois pendant quelque temps. Je m'asseois sur un tronc, et j'enfante des méditations sur la vie, la vieillesse, le zodiaque, les mœurs des femmes et tout le tohu-bohu qui emberlificote une existence humaine. Et je me congratule d'avoir probablement sauvé mon vieil ami Mack d'une attaque de mididémonite. Je sais qu'il m'en saura gré lorsqu'il se sentira guéri, et qu'il aura répudié son infatuation et ses souliers vernis. Mille dollars, me dis-je, pour rescaper le vieux Mack d'un coup de virus aussi grave, c'est bien payé, mais ce n'est pas trop cher quand même. Et, par-dessus tout, je suis heureux d'avoir ainsi poursuivi mes études sur les femmes, et prouvé mon aptitude à déjouer les fourberies de leurs évolutions stratégiques.

Il devait être environ cinq heures et demie quand je rentrai à la maison. En ouvrant la porte, j'aperçois le vieux Mack, allongé dans ses vieux habits, avec ses chaussettes bleues sur la fenêtre et l'Histoire de la Civilisation sur ses genoux.

– On n'a guère l'air ici de se préparer pour une cérémonie nuptiale, dis-je en feignant l'innocence.

– Oh ! dit Mack, en allongeant la main vers le pot à tabac, elle a été remise à cinq heures. Ils m'ont envoyé un mot pour me dire que l'heure avait été changée. C'est fini maintenant. Pourquoi es-tu resté si longtemps dehors, Andy ?

– On t'a parlé du mariage ? demandé-je.

– C’est moi qui l’ai opéré, dit-il. Je t’ai déjà dit que j’étais Juge de paix. Le pasteur est parti dans l’Est chez ses parents, et je suis la seule personne en ville qui puisse accomplir les dispensations nuptiales. Il y a un mois que j’ai promis à Eddie et Rebosa de les marier. C’est un garçon actif ; il aura une boutique à lui un de ces jours.

– Il l’aura, dis-je.

– Y avait des tas de femmes à la noce, dit Mack, d’un air détaché. Mais aucune ne semble m’avoir suggéré des inspirations. J’aimerais être au courant de la configuration de leurs talents, comme tu prétendais l’être…

– C’était y a deux mois, dis-je, en attrapant le banjo.

III

UN VRAI AMI

Au retour d'une tournée de chasse, j'attendais, dans la petite ville de Los Pînos (New-Mexico), le train du Sud, qui avait une heure de retard ; assis sous le porche de Summit House, je pérorais sur les fonctions de la vie avec Télémachus Hicks, le propriétaire de l'hôtel.

Percevant qu'il n'était pas interdit de mettre en cause les personnalités, je lui demandai quelle espèce de bête avait ainsi tordu et mutilé son oreille gauche. En ma qualité de chasseur, je ne pouvais manquer de m'intéresser aux divers inconvénients que provoque parfois la poursuite du gros gibier.

– Cette oreille, dit Hicks, est une relique de la véritable amitié.

– Un accident ? demandai-je.

– Aucune amitié n'est un accident, dit Télémachus. Et je gardai le silence.

– Le seul cas parfait de véritable amitié que j'aie jamais connu, poursuivit mon hôte, consistait en une entente cordiale entre un homme du Connecticut et son singe. Le singe grimpait dans les palmiers de Barranquilla et jetait à l'homme des noix de coco. L'homme les sciait en deux, et en

faisait des cuillers à pot qu'il vendait deux réales la pièce ; puis il achetait du rhum. Le singe buvait le lait des noix. Chacun étant ainsi satisfait de la part de butin qui lui revenait, ils vivaient tous deux comme des frères.

« Mais dans le cas des êtres humains, l'amitié est un art transitoire, sujet à des interruptions sans préavis.

« J'ai eu autrefois un ami, intitulé Paisley Fish, auquel je me croyais scellé pour l'éternité. Côte à côte pendant sept ans nous avions gratté des mines, chevauché des ranchs, vendu des barattes brevetées, gardé les moutons, pris des photographies et autres objets, posé des clôtures en fil barbelé et cueilli des prunes. Ni l'homicide, me disais-je, ni la fortune, ni la flatterie, ni l'alcool, ni aucune sophistication ne pourront jamais mettre la brouille entre moi et Paisley Fish. Nous étions amis à un point que vous ne pouvez pas imaginer. Nous étions amis en affaires, et cependant nous tirions aussi bien des traites sur nos facultés amicales à seule fin de leur faire assaisonner nos heures de récréation et de folie. Oui, certes, nous avions des jours à la Damon et des nuits à la Pythias.

« Un certain été, Paisley et moi on galope jusque dans ces montagnes de San André, vêtus de complets masculins normalement confectionnés, avec l'intention de consacrer un mois aux délassements et frivolités. On atterrit dans cette ville de Los Pînos, qui est certainement la première terrasse de gratte-ciel du monde, submergée de miel et de lait condensé. Elle avait alors, comme aujourd'hui, une ou deux rues, de l'air, des poules et une auberge ; et ça nous suffisait.

« L'heure du dîner est déjà passée quand nous entrons en ville, et Fish et moi on décide d'expérimenter les possibilités de cette auberge située près de la ligne du chemin de fer.

À peine étions-nous assis devant la toile cirée rouge et avions-nous commencé à faire joujou avec nos assiettes en les soulevant avec nos couteaux, que la veuve Jessup fait son entrée, portant les croûtons chauds et le foie de veau braisé.

« Ah ! Voilà une femme qui aurait fait renoncer un anchois à ses vœux de célibat. Elle était plus large que haute ; et une sorte d'air affable contrebalançait partiellement la masse de sa présence. Son teint rosé annonçait un tempérament culinaire et des dispositions chaleureuses ; et son sourire aurait pu faire fleurir les cornouillers en décembre.

« La veuve Jessup nous sert une ration de loquacité concernant le climat, l'histoire, Tennyson, les prunes, la disette de moutons, et finalement exprime le désir de savoir d'où nous venons.

« – De Spring Valley, dis-je.

« – Big Spring Valley, rectifie la voix de Paisley à travers une énorme bouchée de pommes de terre et d'os de jambon.

« Ce fut le premier signe apparent que l'ère du fidus Diogenes entre moi et Paisley Fish était enterrée pour toujours. Il savait combien je détestais les bavards, et cependant le voilà qui fait irruption dans la conversation avec ses amendements et ses addendums de syntaxe. Sur la carte, c'était bien Big Spring Valley ; mais mille fois j'avais entendu Paisley lui-même dire Spring Valley tout court.

« Après ça, on se parle plus, et après le dîner on va se promener le long de la ligne. Il y avait trop longtemps qu'on était copains pour ne pas deviner ce qu'on pensait mutuellement.

« – T’as sans doute compris, dit Paisley, que j’ai pris la résolution d’accaparer définitivement cette femme veuve comme partie intégrante de mes biens meubles et mobiliers, à la fois domestiques, sociaux, légaux et divers, jusqu’à ce que mort s’ensuive.

« – Mais oui, dis-je. J’ai lu ça entre les lignes, bien que tu n’aies parlé qu’une fois. Et je te suppose assez perspicace pour avoir pressenti, dis-je, que j’ai entrepris un mouvement tournant destiné à transformer le nom de cette veuve en celui de Hicks ; cependant que tu auras la ressource d’écrire au rédacteur mondain pour lui demander si le garçon d’honneur portait un camélia et des chaussettes brodées au mariage.

« – Y aura des hiatus dans ton programme, dit Paisley en mâchant un morceau de traverse. Je te céderais la place, en n’importe quelle circonstance, s’il s’agissait d’affaires séculières, mais ce n’est pas le cas. Les sourires de la femme, continue Paisley, sont le gouffre de Charpie et Sylvia, dans les tourbillons duquel le brave vaisseau de l’amitié se trouve souvent attiré et démembré ! Maintenant comme avant, dit Paisley, je me jetterais sur un ours qui te ferait des misères, je te donnerais ma signature, je continuerais même en cas de besoin à te frictionner à l’opodeldoch entre les omoplates ; mais mon sens de l’étiquette s’arrête là. Dans ce fracas relatif à madame veuve Jessup, chacun jouera pour soi. Je te préviens loyalement.

« Là-dessus, je collabore un instant avec mon for intérieur, et j’émets les résolutions et ordonnances suivantes :

« – L’amitié entre hommes, dis-je, est une antique vertu historique qui s’exerçait à l’époque où les hommes avaient à se défendre contre les tortues volantes et des lézards munis d’une queue de vingt-cinq mètres. Et ils ont conservé la tra-

dition jusqu'à nos jours, et se soutiennent les uns les autres, tant qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'il n'y a plus de danger et que les plésiosaures sont rentrés au Muséum. J'ai souvent entendu parler, dis-je, d'amitiés masculines brisées par l'intervention de l'autre sexe. Pourquoi en serait-il ainsi entre nous ? Il est certain, Paisley, que l'apparition de Mrs Jessup et de son foie braisé semble avoir déclenché une oscillation dans nos seins respectifs. Eh bien, qu'elle soit au meilleur ! je jouerai franc jeu, et jure de ne rien faire en cachette. Je lui ferai la cour en ta présence, de façon que tu puisses courir ta chance à égalité. Après un tel accord, je ne vois pas pourquoi le vaisseau de notre amitié devrait sombrer dans le tourbillon thérapeutique dont tu as parlé tout à l'heure, quel que soit, de nous deux, le vainqueur.

« – Brave vieux ch'val ! s'écrie Paisley en m'étreignant la main. Tope là ! J'en ferai autant, qu'il dit. Nous courtiserons la créature synonymement, et sans la moindre hypocrisie, ni le moindre homicide par imprudence, traditionnels en de telles circonstances. Et nous serons toujours amis, gagnant ou perdant.

« Derrière l'auberge de Mrs Jessup, sous les arbres, il y avait un banc sur lequel elle venait habituellement s'asseoir dans le courant d'air, lorsque les voyageurs avaient été nourris et étaient partis vers le Sud. C'est là que moi et Paisley venions nous assembler après dîner, pour payer à la dame de notre choix notre part contributive de dévotions. Et nous étions si loyaux et honorables envers le respect de nos conventions que, si l'un de nous arrivait en avance au banc de manœuvre, il attendait que l'autre fût là pour commencer ses tirs de badinage.

« Le soir où Mrs Jessup devait être informée de notre traité, j'arrivai au banc avant Paisley. Le dîner venait de se terminer, et Mrs Jessup était là, dans la brise, toute vêtue de rose, et presque assez fraîche pour être maniée sans danger.

« Je m'asseois à côté d'elle, et émets quelques spécifications relatives à la surface morale de la nature, telle qu'elle s'exprime par le paysage et la perspective à proximité. C'était une soirée véritablement *ad hoc signo*. La lune était à son poste d'éclairage exactement dans le secteur du ciel qui lui avait été attribué, les arbres faisaient de l'ombre sur le sol conformément à la science et à la nature, et il jaillissait des buissons une audition tumultueuse perpétrée par l'orchestre des roussettes, des loriots, des putois et autres insectes à plume de la forêt. Et le vent des montagnes soufflait mélodieusement dans sa guimbarde, composée d'une pile de vieilles boîtes de conserves entassées près de la ligne.

« Soudain je ressentis une sorte de sensation sur mon flanc gauche, quelque chose comme un soufflé au fromage quand il se met à monter dans le four. C'était Mrs Jessup qui s'appuyait contre moi.

« – Oh ! Mr Hicks ! qu'elle dit, quand on est seule dans l'monde, on s'sent-y pas encore plus tout chose par une belle nuit comme ça ?

« Je me levai aussitôt d'un bond.

« – 'Scusez-moi, Madame, que j'dis, mais faut qu'j'attende que Paisley soit là pour pouvoir prêter mon oreille à des questions capitales comme ça.

« Là dessus je lui explique que nous sommes deux amis ligaturés par des années d'embarras, de voyage et de complicité, et que nous avons convenu de ne pas piétiner mu-

tuellement sur nos brisées, dans les allées gluantes de la vie, telles que celles fomentées par le sentiment et la contiguïté. Mrs Jessup paraît ruminer sérieusement la question durant une minute ; et puis la voilà qui fait une explosion de rire capable de faire écrouler une forêt vierge.

« Quelques instants plus tard, mon Paisley s'amène, avec de la brillantine à l'héliotrope sur les cheveux, et s'asseoit de l'autre côté de Mrs Jessup ; et il se met à déclamer l'histoire lamentable d'une de ses aventures, celle de son match avec Lumley Tête-de-m'lon, vingt ans plus tôt, pendant la sécheresse qu'a duré neuf mois dans la vallée de Santa Rita, à celui qu'écorcherait le plus de vaches crevées dans une journée, tout, ça pour une selle mexicaine avec monture en argent.

« Faut vous dire que dès l'inauguration de cette campagne cupidonique, je coinçai le vieux Paisley Fish dans le défilé des Terres-Mobiles, sans espoir. Chacun de nous deux avait adopté un système différent pour envahir les régions accessibles du cœur féminin. Le truc de Paisley consistait à pétrifier cet organe en dégoisant le récit d'événements fabuleux qu'il dégotait dans ses souvenirs personnels et principalement dans les magazines illustrés. J'ai idée qu'il avait péché sa méthode de subjugation dans une pièce de Shakespeare, appelée Othello, que j'ai vu jouer une fois. Il y a un nègre là dedans qui capture la fille d'un duc en lui servant un mélange des Hommes illustres de Polytarque, de Tartarin de Tarascon et de la « prière d'insérer » rédigée par le romancier à la mode sous le nom de son éditeur. Mais c'est un stratagème vénusien qui ne rend pas ailleurs que sur les planches.

« Voulez-vous que j'vous donne ma recette pour embarquer une femme sur le cargo matrimonial ? Apprenez à lui attraper la main, et à la garder ; et elle est à vous. Ce n'est pas si facile. Il y en a qui se jettent dessus comme s'ils avaient en vue une dislocation de la clavicule, si bien que c'est tout juste si on ne sent pas déjà l'arnica et si on n'entend pas déchirer les bandages. Y en a d'autres qui prennent ça comme un fer rouge, et la tiennent à bout de bras, qu'on dirait un pharmacien en train de remplir un flacon d'assa fœtida. Et la plupart la brandissent, comme un petit garçon qui a trouvé une balle de tennis, devant les yeux de la dame, sans lui donner le temps d'oublier, que son bras est au bout de la main. Toutes ces méthodes ne valent rien.

« Je vais vous dire comment il faut s'y prendre. Avez-vous déjà vu un homme se glisser dans sa cour et ramasser une pierre pour tirer sur un matou qui le regarde, assis sur la barrière ? Il fait comme s'il n'avait rien dans la main, et que lui et le matou ne se voyaient pas. Voilà l'idée. Ne lui prenez jamais la main que si elle peut faire semblant de ne pas s'en apercevoir. Arrangez-vous pour qu'elle ne sache pas que vous croyez qu'elle sait que vous avez la moindre idée qu'elle a conscience d'avoir sa main dans la vôtre. Tels étaient mes directives et stratagèmes tactiques ; et pour ce qui est de l'effet produit par le monologue de Paisley relatif à ses hostilités et mésaventures, c'est comme s'il lui avait récité d'après l'indicateur les heures des trains qui s'arrêtent le dimanche à Coquillon-Plage.

« Un soir, que j'avais battu Paisley d'une longueur de pipe dans la course au banc, mon amitié se trouve submergée pendant une minute, et je demande à Mrs Jessup si elle ne pense pas qu'un H est plus facile à écrire qu'un J. Une seconde plus tard sa tête écrabouille la fleur de laurier qui orne

ma boutonnière, et je me penche pour l'…, mais je me retiens.

« – Si ça ne vous fait rien, que j'dis en me levant, nous attendrons que Paisley soit là pour commettre la conclusion. Je n'ai jamais encore déshonoré notre amitié, et j'ne veux rien faire qui soit pas chic pour lui.

« – Mr Hicks, dit Mrs Jessup en me regardant d'un air singulier dans l'ombre, si c'était pas pour une seule chose, j'vous prierais de vous trotter d'ici tout d'suite, et de n'jamais restaurer vos visites à ma maison.

« – Et quelle chose que c'est, Madame ? demandé-je.

« – Vous êtes un trop bon ami pour ne pas faire un bon mari, qu'elle répond.

« Cinq minutes plus tard, Paisley arrive et prend sa place à tribord.

« – À Silver City, qu'il commence, dans l'été de 98, j'ai vu Jim Bartholomew avaler l'oreille d'un Chinois dans le Blue Light Bar, à cause d'une chemise en mousseline rayée que… Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

« Je venais de renouer avec Mrs Jessup les relations précédemment interrompues.

« – Mrs Jessup, que j'annonce, a promis de se changer en Hicks. Et, ajouté-je en embrassant de nouveau ma fiancée, qui résonne comme un mirliton, voilà encore un bruit comme tout à l'heure.

« Paisley, avec un gémissement, entortille ses jambes autour de l'un des pieds du banc.

« – Lem, qu'il dit, on a été amis pendant sept ans. Ça ne te ferait rien d'embrasser Mrs Jessup un peu moins fort ? J'en aurais fait autant pour toi.

« – J'veux bien, dis-je. Ça ira aussi bien avec un silencieux.

« – C'était le même Chinois, reprend Paisley, qu'avait tiré sur un nommé Millins au printemps de 97 et…

« Paisley s'interrompt une fois de plus.

« – Lem, qu'il dit, si tu étais un vrai ami, tu ne serrerais pas Madame Jessup aussi fort : ça fait trembler tout l'banc. Tu sais qu'tu m'as promis de m'laisser une chance tant qu'y en aurait une.

« – Homme, dit Mrs Jessup en se tournant vers lui, voudriez-vous enfoncer dans votre caboche qu'vous avez pas un centigramme de chance de plus aujourd'hui que si vous assistiez à nos noces d'argent, à Mr Hicks et à moi, dans vingt-cinq ans d'ici. J'vous ai supporté longtemps, parce que vous étiez un ami de Mr Hicks ; mais il me semble qu'il serait temps maintenant de vous voir agiter les pinceaux dans la direction de la vallée.

« – Mrs Jessup, dis-je, sans desserrer mon étreinte, Mr Paisley est mon ami, et j'ai joué franc jeu avec lui, et lui ai laissé le champ libre aussi longtemps qu'il pouvait espérer…

« – Espérer ! dit-elle. Eh bien, il a d'la constance s'il peut encore espérer après tout c'qu'il a vu ce soir !

« Un mois plus tard, moi et Mrs Jessup, on se marie à l'Église Méthodiste de Los Pînos, et toute la ville se tasse pour assister à la performance.

« Au moment où nous sommes prêts à jouer les vedettes, et où le Pasteur va commencer à chantonner ses rites et cérémonies, je regarde autour de moi et je m'aperçois que Paisley n'est pas là. Je fais signe au pasteur de stopper.

« – Paisley n'est pas arrivé, que j'dis. Faut attendre Paisley. Ami avant, ami après, c'est la devise de Télémachus Hicks, que j'dis.

« Les yeux de Mrs Jessup papillotent un petit coup ; mais le pasteur ravale ses incantations, selon les instructions reçues.

« Quelques minutes plus tard, Paisley arrive en galopant sous la voûte tout en s'efforçant d'ajuster ses manchettes. Il explique qu'il a trouvé l'unique magasin de nouveautés de la ville fermé à cause du mariage, et que, pour se procurer la chemise amidonnée conforme à ses prédilections, il a été obligé de fracasser la fenêtre de derrière du magasin et de se servir lui-même. Puis il s'aligne de l'autre côté de l'épousée et le mariage continue. J'ai toujours soupçonné Paisley d'avoir espéré en dernier ressort que le pasteur pourrait peut-être le marier par erreur avec la veuve à ma place.

« Après la cérémonie, on prend le thé, avec du corned-beef et de la confiture d'abricots ; puis la populace se dissout. Paisley lui-même se décide enfin à partir, après m'avoir serré les mains, et remercié de ma conduite droite et loyale envers lui ; et il s'en va en disant qu'il est fier de pouvoir m'appeler un vrai ami.

« Le pasteur possédait dans la ville une petite maison de rapport qui n'était pas encore louée, et il nous autorisa, Mrs Hicks et moi, à l'occuper jusqu'au lendemain matin, le train de 10 heures 40 devant nous transférer à El Paso en

voyage de noce. Madame pasteur avait ornementé la chaumière de roses trémières et de pois de senteur, et tout respirait la fête et le bucolisme.

« Ce soir-là, vers dix heures, je m'asseois sur le seuil de la porte d'entrée, et je quitte mes souliers pour me rafraîchir un peu les pieds dans le courant d'air, pendant que Mrs Hicks s'occupe dans la chambre. Bientôt, la lumière s'éteint à l'intérieur, et je reste là, confortable, à ruminer un instant sur les scènes et entr'actes du passé. Et puis j'entends Mrs Hicks qui m'appelle.

« – Eh bien, Lem, tu ne viens pas ?

« – Voilà ! Voilà ! que j'réponds, comme si j'venais de me réveiller. Le diable m'emporte si j'attendais pas le vieux Paisley pour…

« Mais à ce moment, conclut Télémachus Hicks, je crus que quelqu'un venait de me faire sauter l'oreille gauche avec un calibre 45. Heureusement, ce n'était qu'un coup de manche à balai, que Mrs Hicks venait de me décerner. »

IV

LE MANUEL DU MARIAGE

C'est mon opinion à moi, Sanderson Pratt, auteur de ces lignes, que le Ministère de l'Éducation Publique aux États-Unis devrait être placé sous le contrôle du Bureau Météorologique. Il y a d'excellentes raisons pour cela. – Comment ! dites-vous, faire passer nos professeurs de collège sous la férule de l'Office des Climats et Intempéries ? – Eh bien ! oui, pourquoi pas ? Ne savent-ils pas lire ? Et quoi de plus facile pour eux que de jeter un coup d'œil chaque matin sur les pronostics météoromanciens de leur journal, et de téléphoner ensuite au Bureau Central pour leur annoncer le temps qu'il va faire ?

Mais il y a un autre aspect, non moins captivant, de la question. Je vais vous raconter comment une intempérie nous gratifia, Idaho Green et moi, d'une élégante et précieuse éducation.

Nous étions partis tous les deux chercher de l'or dans les Montagnes de Bitter Root, près de la frontière du Montana. À Walla-Walla, une espèce d'individu barbu, qui péchait certainement par excès de confiance, avait consenti à nous fournir à crédit de l'outillage et des provisions. Alors, nous voilà donc en train de picorer tous les deux dans les collines, avec un tas de boustifaille suffisant pour nourrir une armée entière tout au long des préliminaires du traité de paix.

Un jour, voilà un facteur à cheval qui arrive de l'autre côté de la montagne, et qui s'arrête pour causer un peu avec nous en dévorant trois boîtes de prunes au sirop extraites de notre magasin ; et, avant de repartir, il nous abandonne un exemplaire du *Journal de Carlos*. Cet élégant quotidien possède naturellement une rubrique météorologique, et son système de prévisions relatif aux Montagnes de Bitter Root s'exprime ainsi : « Beau et plus chaud, avec légère brise d'ouest ».

Le soir même le vent tourne franchement à l'est, et il se met à neiger. Idaho et moi, nous pensons bien entendu que ce n'est qu'une bourrasque passagère, et nous allons nous installer un peu plus haut dans une vieille cabane abandonnée. Mais lorsque la neige atteint un mètre de hauteur, nous comprenons que c'est sérieux et que nous sommes proprement bloqués. Heureusement nous avions pris soin de rentrer un gros tas de bois avant d'être assiégés ; et nous avions deux mois de vivres. Alors nous laissons tranquillement les éléments se déchaîner tout leur saoul.

Le meilleur moyen de développer l'art de l'homicide est d'enfermer deux hommes pendant un mois dans une cabane de dix-huit pieds carrés. La nature humaine est incapable de supporter ça.

Lorsque nous avions vu tomber les premiers flocons de neige, Idaho et moi poussions des éclats de rire à la moindre émission de nos plaisanteries respectives, et nous déclarions exquise l'espèce de semelle de farine cuite à la poêle que nous fabriquions en guise de pain. À la fin de la troisième semaine, Idaho m'adresse la parole en ces termes :

– J'ai encore jamais entendu le système de bruit que fait un fromage mou lorsqu'il s'égoutte sur une peau d'tambour,

mais j'ai idée qu'ça doit être une musique céleste comparée à c'filet étique de cogitation asphyxiée qui sort de ton robinet à conversation. Cette espèce de fracas à moitié mastiqué que tu éjectes chaque jour me rappelle invinciblement la rumination d'une vache, sauf que celle-ci est plus polie que toi : elle garde ça pour elle, au moins.

– Mr Green, que je lui réponds, comme nous avons été amis autrefois, j'hésite un peu à te confesser que si l'on me donnait à choisir entre ta compagnie et celle d'un sale petit roquet jaune, galeux et pouilleux, il y a l'un des habitants de cette cabane qui serait en train de remuer la queue en ce moment.

Ça continue ainsi pendant deux ou trois jours, au bout desquels nous cessons définitivement de nous adresser la parole. Alors on se partage les ustensiles de cuisine, et chacun de nous fait désormais sa popote à part. Il y a maintenant de la neige jusqu'au milieu des fenêtres et il faut faire du feu toute la journée.

C'est que, voyez-vous, Idaho et moi avions reçu une dose d'éducation sommaire, telle que celle distribuée par les écoles de village aux enfants qui s'efforcent de ne pas les fréquenter. Jamais nous n'avons éprouvé le besoin de passer notre bachot, ce qui ne nous empêche pas d'avoir acquis, au cours de nos bagarres avec le monde, une sorte de culture intrinsèque et expérimentale qui nous rend de grands services dans les circonstances pressantes. Mais, bloqués par la neige dans cette cabane des Bitter Roots, nous sentons pour la première fois que, si nous avions étudié le latin, l'analyse logique, la trigonométrie, et les Mémoires d'un Savetier sous Charles VIII, nous aurions eu moins de peine à faire jaillir de nos occiputs une source ininterrompue de méditation et de

fluide verbal. J'ai souvent rencontré dans les campements de l'Ouest d'anciens étudiants qui travaillaient avec nous comme s'ils n'avaient jamais appris à lire Virgile dans le grec, et je me suis aperçu qu'après tout l'éducation ne leur avait pas fait autant de tort qu'on le croit généralement. Même, une fois, près de Snake River, lorsque Andrew MacWilliams découvrit que son cheval avait des vers, il envoya chercher à dix milles de là un de ces individus qui s'intitulent botanistes. Mais le cheval mourut quand même.

Un matin je vois Idaho qui explore avec un bâton le dessus d'une étagère perchée près du plafond, et presque aussitôt deux livres tombent par terre. Je me précipite, mais l'œil d'Idaho m'arrête pile ; et pour la première fois depuis une semaine mon camarade de cellule m'adresse la parole.

– Ne te brûlé pas les doigts, fait-il d'une voix suave et sinistre. Bien que tu sois tout juste bon à tenir compagnie à une tortue de mer endormie, je veux bien t'accorder une chance, ce que n'ont jamais fait tes parents quand ils t'ont lâché dans le monde avec une sociabilité de serpent à sonnettes et une conversation de navet gelé. Nous allons jouer ces livres à la belote ; le gagnant en choisira un, et le perdant prendra l'autre.

Nous jouons ; et c'est Idaho qui gagne. Il examine les deux bouquins et finalement en adopte un. Je ramasse l'autre ; et chacun de nous va s'asseoir dans un coin et se met à lire. Idaho dévisage son imprimé avec les yeux d'un gosse qui stationne devant la boutique d'un confiseur ; et, quant à moi, je suis plus heureux que si j'avais trouvé une pépite d'une demi-livre.

Mon lot était un petit volume trapu intitulé « Manuel Universel des Sciences Pratiques », par Herkimer. Je ne crois

pas me tromper en affirmant que c'est le plus grand chef-d'œuvre qui soit jamais sorti d'une linotype. Je l'ai encore aujourd'hui ; et je me fais fort d'en boucher un coin à n'importe quel professeur dix fois par minute au moyen des recettes, renseignements et révélations qui se trouvent à l'intérieur. Ne me parlez pas de Salomon, ni du New-York Tribune ! Herkimer les écrabouille tous les deux. Cet homme a dû consacrer cinquante ans de son existence à une telle œuvre, et parcourir des millions de lieues pour apprendre tout ce qu'il a mis dedans ! On y trouve aussi bien le chiffre de la population de toutes les villes de la terre que la manière de deviner l'âge d'une jeune fille et le nombre de dents qu'un chameau doit avoir. Ce manuel vous enseigne indifféremment le nom du plus long tunnel du monde, le total exact et approximatif des étoiles, combien de temps dure la période d'incubation de la varicelle, quelle est la longueur normale du cou des femmes, ce que coûte une élection législative, l'âge des aqueducs romains, combien de kilos de riz on pourrait acheter avec les économies réalisées en ne buvant pas de bière pendant cinq jours, la température moyenne d'Augusta (Maine), la quantité de graines nécessaire pour semer un hectare de carottes en sillons, les antidotes pour chaque poison, le nombre de cheveux d'une femme blonde, la manière de conserver les œufs, la hauteur de toutes les montagnes, les dates de toutes les guerres, avènements, batailles et conciles, et la façon de ranimer les noyés, et ce qu'il faut faire quand on a attrapé un coup de soleil, et combien il y a de grains dans un kilo de blé, et comment on fabrique la dynamite, comment on plante les bégonias, et ce qu'il y a dans les matelas, et ce qu'il faut faire en attendant le docteur, et… et encore un million d'autres choses. Non, pas moyen de prendre Herkimer en défaut : ce type-là sait tout.

Je lus ce bouquin sans désemparer pendant quatre heures, et j'avalai sans fatigue ce merveilleux extrait condensé d'éducation universelle. J'oubliai la neige, et j'oubliai même qu'il y avait une récente tension internationale entre Idaho et moi. Assis sur une chaise dans son coin, il dégustait son bouquin avec une sorte de sourire à la fois suave et mystérieux qui brillait à travers sa barbe acajou.

– Idaho, dis-je, qu'est-ce que c'est que ton bouquin ?

Lui aussi semble avoir oublié les hostilités, car il me répond d'un ton modéré, sans aucun esprit de critique susceptible d'envenimer nos relations :

– Eh ben, fait-il, ça m'a tout l'air, d'être un ouvrage de Monsieur Homard K. Yam[5].

– Homard comment ? que je demande.

– K. Yam, répète Idaho. Homard K. Yam. Tu ne le connais pas ?

– Tu n'es qu'un menteur, dis-je, un peu vexé de voir Idaho essayer de me mettre en boîte. Y a pas un auteur ici-bas qui a encore inventé de signer ses ouvrages avec le nom d'un crustacé. Fiche-moi la paix avec ton homard gratiné, ton homard mayonnaise ou ton homard à l'américaine. Et dis-moi sérieusement le nom de ton romancier, même s'il s'appelle Skrouptchitzky, ajouté-je, ou Cunégonde, ou à la rigueur Rockefeller.

---

[5] Omar Khayam – célèbre poète persan auteur de quatrains bachiques voluptueux et passionnés.

– Je ne blague pas, Sandy, fait Idaho doucement. C'est un livre de poésies, dit-il, par Homard K. Yam bien que le nom bruisse en effet drôlement. Au début, il me semblait que je ne parviendrais jamais à en extraire le moindre jus, même si je l'avais mis sous une presse hydraulique ; mais, en persistant, on finit par y découvrir un filon, tout ce qu'il y a de riche. Je ne changerais pas ce bouquin pour une paire de couvertures rouges.

– À la tienne, dis-je, je te le laisse. Ce qu'il me faut, à moi, c'est un exposé impartial des phénomènes de la nature, qui fasse travailler le cerveau humain. Et c'est justement ce que j'ai trouvé dans ce livre que le sort m'a par bonheur attribué.

– Peuh ! fait Idaho dédaigneux, ce ne sont jamais que des statistiques, c'est-à-dire les figures les plus grossières de l'instruction. Elles vont t'empoisonner le cervelas. Ah ! parle-moi plutôt du système conjectural de mon vieux Homard. Il devait être une espèce de commis voyageur en vins et spiritueux. Son refrain favori est « dolce farniente », et il paraît avoir une dent de sagesse contre l'Univers, mais il la conserve si soigneusement dans le pinard que ses morsures les plus acerbes ont toujours l'air d'une invitation à lever le coude. Mais c'est de la poésie, fait Idaho en haussant le menton, et c'est quelque chose comme du mépris que je ressens pour cette espèce de fatras herkimérien qui s'efforce inglorieusement d'injecter de la signification dans des kilowatts et des mètres cubes. Et lorsqu'il s'agit d'expliquer l'instinct de la philosophie par l'art de la nature, le vieux Homard tape ton Herkimer de 300 longueurs, 40 sillons, 1.000 paragraphes, 3 tours de poitrine, et 1 pluviomètre.

C’est ainsi qu’Idaho et moi défendons nos chevaliers respectifs de la science et du pinard. Jour et nuit, nous passions notre temps à sucer passionnément la moelle de nos deux bouquins. Sûrement cette tempête de neige nous gratifia chacun d’un lot magnifique d’acquisitions éducatives et cérébrales. Lorsque la neige se mit à fondre, si vous m’aviez demandé à brûle-pourpoint : « Sanderson Pratt, qu’est-ce que ça coûterait au mètre carré pour couvrir une maison en tôles plates de 15 centimètres de long sur 12 centimètres de large, à 27 fr. 50 la boîte » ? Je vous aurais riposté en un clin d’œil par la capacité en millimètres cubes d’un portefeuille de conseiller municipal, et la distance de Cassiopée à la Maison Blanche. Tout le monde ne peut pas en faire autant. Essayez un peu de réveiller n’importe quel professeur à trois heures du matin et de lui demander brusquement combien il y a d’os dans le squelette humain sans compter les dents, ou quel fut le prix moyen des voix de nègres dans l’élection du Sénateur Robinson, et vous verrez ce qu’il vous répondra.

Mais quant au bénéfice qu’Idaho tirait de sa poésie, je ne le voyais pas trop. Il avait beau vanter son commis voyageur en vins chaque fois qu’il ouvrait la bouche, je n’étais pas du tout convaincu.

Ce Homard K. Yam, d’après ce que me laissaient conjecturer les extraits susurrés par Idaho, me faisait l’effet d’une espèce de chien d’Alcibiade qui considérait l’existence comme une casserole attachée à sa queue. Après avoir galopé comme un banlieusard qui s’est levé dix minutes trop tard pour prendre le train de 8 heures 13, il s’assied, la langue pendante, et contemple la casserole en disant :

– Oh ! alors, puisqu'il n'y a pas moyen de se débarrasser de ce sale grelot, allons le faire remplir à la taverne du coin et buvons tous à ma santé.

À part ça, paraît que c'était un Persan. Mais je n'ai jamais entendu dire que la Perse avait jamais enfanté des produits de valeur, à part les chiens pékinois et les chats siamois.

Ce printemps-là, Idaho et moi découvrîmes un filon aurifère de taille moyenne. C'était notre habitude, dans ces cas-là, de vendre tout de suite et de filer sur-le-champ. Nous refilâmes le filon au barbu de Walla-Walla moyennant 16.000 dollars ; puis nous glissâmes rapidement au fil de l'eau jusqu'à cette petite ville de Rosa, sur la Salmon River, afin de nous y reposer, et d'y manger de la boustifaille humaine et de faire moissonner nos favoris.

Rosa n'est pas une ville de mineurs. Elle se prélasse dans la vallée, et elle est aussi dénuée de tumulte et de pestilence que les petites villes des districts agricoles. Il y avait un petit tram électrique qui conduisait aux points de vue, situés à cinq kilomètres de là ; et Idaho et moi consacrâmes une semaine à voyager sur les trois voitures de la Compagnie, et de temps en temps nous passions la nuit à l'Hôtel Bellevue. Ayant ainsi parcouru le monde, et nantis en outre d'une brillante éducation grâce à nos deux bréviaires, nous ne tardâmes pas à devenir « personne à grata » auprès de la meilleure société rosalienne, et on nous invita tous les deux aux réceptions les plus chics et les plus raffinées. C'est à un récital de piano (avec buffet chaud et froid à base de toasts glacés et de bière tiède), donné dans le hall de la Mairie en l'honneur des Pompiers municipaux, qu'Idaho et moi rencon-

trâmes pour la première fois Mme d'Ormond Sampson, la reine de la société rosalienne.

Mrs Sampson était veuve et possédait la seule maison à deux étages de la ville. Elle était peinte en jaune (c'est de la maison que je parle) et elle se voyait de partout aussi distinctement que le jaune d'œuf sur le menton d'un pasteur un vendredi tantôt. Outre Idaho et moi, il y avait encore vingt-deux mâles dans la ville qui s'efforçaient de planter leur drapeau sur cette maison jaune.

Il y eut un bal dans le hall, après que les écorces de cacaouettes, les noyaux d'olives et les programmes eurent été balayés. Trente-trois bipèdes du sexe masculin se ruèrent sur Mrs Sampson pour implorer la faveur d'une danse. Quant à moi, j'esquive le coup de boston, mais à la fin je lui demande la permission de la reconduire chez elle. Et c'est alors que je marque un point, et un gros.

En chemin, elle se risque à observer :

– Comme les étoiles sont belles et brillantes ce soir, Mr Pratt !

– Dans leur genre, dis-je gravement, elles font ce qu'elles peuvent pour accomplir leur boulot correctement. La grosse que vous voyez là se trouve à une distance de 260 billions 172 milliards 641 millions 839.000 kilomètres de la Terre. Sa lumière met 90 ans 3 mois et 16 jours pour nous parvenir. Avec un télescope de 6 mètres, vous pourriez voir 43 millions d'étoiles, y compris celles de la treizième grandeur ; et si l'une de celles-ci venait à s'éteindre vous continueriez à voir sa lumière pendant 27 siècles trois quarts.

– Ciel ! s’écrie Mrs Sampson. Je ne me serais jamais doutée de cela ! Comme il fait chaud ! J’ai tellement dansé que j’en suis toute trempée.

– Facile à expliquer, dis-je, quand on sait que le corps humain contient deux millions de glandes sudoripares agissant simultanément. Si l’on plaçait bout à bout tous vos canaux sudorifères, qui ont une longueur moyenne de 6 millimètres, on couvrirait une distance de 11 kilomètres.

– Seigneur ! fait Mrs Sampson. On dirait que vous êtes en train de décrire un système d’irrigation, Mr Pratt ! Où captez-vous toute cette merveilleuse source d’informations ?

– En observant le monde, Mrs Sampson, lui dis-je avec modestie et satisfaction. Il suffit d’ouvrir les yeux, Mrs Sampson, quand on parcourt cette petite planète.

– Mr Pratt, dit-elle, j’ai toujours admiré les hommes cultivés. Il y a tant d’ignares parmi les grossiers benêts de notre ville, que c’est pour moi un réel plaisir de pouvoir converser avec un lettré. Je serai heureuse de vous recevoir chez moi quand il vous plaira d’y venir.

C’est ainsi que je capturai les faveurs de la Dame du Chalet jaune. Tous les mardis et vendredis soirs je me rendais chez elle et lui découvrais les merveilles de l’Univers, telles, qu’extraites de la Nature, elles sont compilées, cataloguées et condensées par Herkimer. Quant à Idaho et aux vingt-deux gais Luthériens de la ville, ils se partageaient tant bien que mal toutes les autres minutes de la semaine.

Je n’avais jamais osé supposer qu’Idaho pût s’aviser de faire la cour à Mrs Sampson par le truchement des quatrains voluptueux du vieux Homard K. Yam, jusqu’au jour où, porteur d’un panier de cacaouettes, que j’allais offrir à cette

dame, je la rencontrai dans la petite ruelle qui mène à sa maison. Ses yeux lançaient des étincelles et son chapeau plongeait dangereusement sur son sourcil droit.

– Mr Pratt, jappe-t-elle aussitôt, ce Mr Green est un de vos amis, je crois ?

– Depuis neuf ans, dis-je, Madame.

– Eh bien, dit-elle, pas une minute de plus : cet homme n'est pas un gentleman.

– Hum ! fis-je, Madame, sûrement ce n'est qu'un simple produit de la montagne, nanti des aspérités et des défauts généralement inhérents aux paniers percés et aux menteurs, mais jamais même dans les circonstances les plus désespérées, je n'ai eu le cœur de lui dénier la qualité de gentleman. Il est possible, dis-je, que l'accoutrement moral et l'arrogance vestimentaire d'Idaho outragent violemment les regards de l'humanité ; mais dans son for interne, Madame, je l'ai toujours trouvé imperméable aux plus viles infiltrations du crime et de l'obésité. Et après avoir vécu neuf ans dans l'intimité d'Idaho, Madame, dis-je en manière de conclusion, il me serait pénible de l'inculper, ainsi, ajouté-je, que de le voir inculper par ailleurs.

– Il est tout naturel, Mr Pratt, dit Mrs Sampson, que vous preniez la défense de votre ami. Mais cela n'efface nullement le fait qu'il m'a fait des propositions dont l'impudence suffirait à éclabousser le *modus bibendi* de n'importe quelle dame.

– Comment ! Comment ! Comment ! m'écrié-je. Le vieil Idaho a fait ça ? Voilà une chose qui semblerait toute naturelle si elle venait de moi, mais du pauvre vieux Idaho… C'est la première fois que je lui vois faire quelque chose d'aussi ridicule. Non : la deuxième ! La première fois, c'était

à cause d'une tempête de neige. Un jour que nous étions bloqués dans la montagne il se laissa vampirer par une espèce de poésie bâtarde et raboteuse, qui a bien pu corrompre son attitude par la suite.

– Justement ! dit Mrs Sampson. Depuis que je le connais il ne fait que d'me réciter des poèmes irréligieux d'une certaine personne qu'il appelle Ruby Hat[6] et qui doit être une femme de mauvaise vie, si j'en juge par ce qu'elle écrit.

– Alors, dis-je, Idaho doit avoir découvert un nouveau bouquin, car celui auquel j'ai fait allusion avait pour perpétrateur un homme qui poétisait sous le nom de plume de K. Yam, Turbot K. Yam si mes souvenirs sont adéquats.

– Il eut mieux fait, dit Mrs Sampson, de s'en tenir à celui-là, quel qu'il fût. Ce qu'il a fait aujourd'hui dépasse les bornes. Il m'envoie un bouquet de fleurs, avec un billet épinglé sur l'enveloppe. Mr Pratt, vous savez certainement reconnaître ce qu'on appelle une *dame* lorsque vous vous trouvez en sa présence ; et vous connaissez la position que j'occupe dans la société rosalienne. Pouvez-vous imaginer un seul instant que je puisse envisager l'idée de me trotter dans les bois avec un homme porteur d'une cruche de vin et d'un pain de trois livres et de roucouler et de gambader et de rigoler avec lui sous les arbres, hein ? J'admets que je bois de l'eau rougie à mes repas, mais je n'ai pas l'habitude d'aller batifoler dans la brousse avec un pichet de rosé ni de me damner ainsi au sein de la nature. Et par-dessus le marché il ajoute qu'il apportera son livre de poèmes ! Oui ! Eh bien !

---

[6] Le recueil des poèmes d'Omar Khayam a pour titre : Le Rubayat.

qu'il se rende seul à ses scandaleux pique-niques ! ou bien qu'il emmène sa Ruby Hat avec lui. La seule objection qu'elle puisse faire sera sans doute qu'il y aurait assez de pain avec une livre. Qu'est-ce que vous pensez de votre ami le gentleman à présent, Mr Pratt ?

– Mon Dieu, Madame, dis-je, il est possible que l'invitation d'Idaho n'ait été qu'une sorte de poésie, et qu'il n'ait point pensé à mal. Peut-être que ce billet appartenait à cette catégorie de rimes que l'on nomme figuratives. Certes, elles offensent l'ordre public, mais elles n'en voyagent pas moins impunément par la poste, sous le prétexte qu'elles signifient autre chose que ce qu'elles disent. Je serais heureux si vous vouliez bien passer là-dessus, Madame, heureux pour Idaho, Madame, dis-je. Et maintenant arrachons nos esprits aux basses couches de la poésie, pour les élever jusqu'aux sublimes altitudes du Fait, et de l'Agrément, ajouté-je avec un sourire. Par un bel après-midi comme celui-ci, Mrs Sampson, laissons nos esprits s'accorder harmonieusement aux phénomènes de la Nature. Bien qu'il fasse chaud ici, n'oublions pas qu'à l'équateur la ligne des neiges éternelles ne passe qu'à 5.000 mètres au-dessus du Tropique du Capricorne. Entre les 40e et 49e degrés de latitude, dis-je, cette ligne descend jusqu'à 2.000 et même 1.500 mètres selon le numéro de l'azimut, dis-je.

– Oh ! Mr Pratt, dit Mrs Sampson, quel réconfort pour moi de vous entendre ainsi exposer ces phénomènes grandioses, après le choc que m'a causé la nauséeuse poésie de cette Ruby Hat !

– Asseyons-nous sur ce tronc d'arbre, dis-je, et oublions l'inhumanité et les ribauderies des poètes. C'est dans les glorieuses colonnes du Fait positif et des mesures légales qu'il

faut chercher la vraie beauté. Tenez, Mrs Sampson, dis-je, il y a des chiffres, qui surpassent en merveilles tous les poèmes, jusque dans ce tronc d'arbre sur lequel nous sommes assis. Les cercles de l'aubier montrent qu'il est mort à 60 ans. Enterré à 600 mètres de profondeur, il se transformerait en charbon en une moyenne de 3.000 ans. La mine la plus profonde de la terre est à Killingworth près de Newcastle. Une caisse longue de 4 pieds, large de 3 pieds et haute de 2 pieds 8 pouces peut contenir une tonne de charbon. Lorsqu'une artère est rompue, comprimez-la au-dessus de la blessure. Une jambe humaine possède trente os. La Tour de Londres fut brûlée en 1841.

– Continuez, Mr Pratt, dit Mrs Sampson. De telles pensées sont si originales et revigorantes ! J'estime que les statistiques sont aussi admirables qu'il est possible de l'être.

Mais il se passa encore deux semaines avant que j'eusse l'occasion de mettre résolument le vieil Herkimer à profit.

Une nuit, je suis réveillé en sursaut par des cris violents. « Au feu ! Au feu ! » entends-je. Je saute du lit, m'habille prestement et sors de l'hôtel pour aller jouir du spectacle. Mais lorsque je découvre que c'est la maison de Mrs Sampson qui brûle, je pousse une sorte de hurlement et je bondis par-dessus la foule. Tout le rez-de-chaussée de la maison jaune est en flammes ; et toute la gent masculine, féminine et canine de Rosa est là, piaillant, miaulant, aboyant et barrant la route aux pompiers. Soudain, j'aperçois Idaho qui se débat furieusement entre les bras de six pompiers qui s'efforcent de le retenir en lui criant que tout le rez-de-chaussée est en feu, et qu'on ne le laissera pas entrer, parce qu'il ne sortirait pas vivant de cette fournaise.

– Où est Mrs Sampson ? demandé-je.

– On ne l’a pas vue, dit l’un des pompiers. Sa chambre est au premier étage. Nous avons essayé d’entrer, mais nous n’avons pas pu ; et notre compagnie n’a pas encore d’échelles…

Vite je m’approche du foyer, et j’extirpe le Manuel de ma poche. Aussitôt que je l’ai entre les mains, j’émets une sorte de petit rire triomphant. Oui, ma parole, je crois que j’eus une légère crise de loufoquerie tellement je me sentais excité.

– Herky, mon vieux Herky, dis-je en tournant les pages à toute volée, tu ne m’as encore jamais menti, non, tu ne m’as jamais laissé tomber, même dans les coups durs. Donne-moi le truc, mon vieux, donne-moi le truc ! dis-je.

Enfin j’attrape le paragraphe *« Ce qu’il faut faire en cas d’accidents »*, page 117. Je dévore la page à toute allure et tout en bas, zip ! je mets le doigt dessus ! Bon vieux Herkimer, impossible de le prendre en défaut ! Voici ce qu’il dit :

« Suffocation à la suite d’inhalation de gaz ou de fumée. Il n’y a rien de supérieur à la graine de lin. Mettez quelques graines dans le coin externe de l’œil ».

Je rengaine le Manuel dans ma poche, et j’agrafe un petit garçon qui passe en courant près de moi.

– Écoute, lui dis-je en lui donnant quelque argent. Cours chez le droguiste et rapporte-moi pour cent sous de graines de lin. Dépêche-toi, il y en aura aussi pour toi. Des sous, dis-je, pas de la graine ! Et maintenant, crié-je en faisant face à la multitude, nous allons sauver Mrs Sampson.

Et je quitte ma veste et mon chapeau. Quatre pompiers et sept citoyens s’emparent aussitôt de moi. C’est courir à

une mort certaine, disent-ils ; le plafond commence à s'écrouler.

– Comment diable, m'écrié-je avec une sorte de rire mélancolique, comment diable voulez-vous que je mette des graines de lin dans l'œil, si je n'ai pas l'œil ?

Profitant de la sensation causée par mon discours sur tous ces profanes, j'écarte violemment les pompiers en mettant chacun de mes coudes dans leur figure, j'envoie un coup de pied dans le tibia d'un citoyen qui pousse un hurlement de cochon égorgé, et j'en fais rouler deux autres par terre grâce à un savant croc-en-jambe. Puis je me rue dans la maison. Si je meurs avant vous, mes amis, je vous enverrai un mot pour vous dire s'il fait réellement plus chaud là-dessous que dans cette sacrée maison jaune cette nuit-là ; pour moi, je ne le crois pas. J'étais sûrement beaucoup plus cuit que le rôti de veau oublié dans le four dimanche matin chez la tante Victoria par la nouvelle petite bonne qui vient de recevoir son numéro hebdomadaire du *Riquiqui Journal*. Les flammes et la fumée me terrassèrent deux fois, et elles auraient sans doute réussi à déshonorer Herkimer, si les pompiers ne m'avaient pas aidé avec leur petit filet d'eau. Enfin je réussis à grimper jusqu'à la chambre de Mrs Sampson. La pauvre dame a perdu connaissance, aussi je l'enveloppe dans les couvertures et je l'enlève sur mon épaule. Heureusement le plafond ni l'escalier n'étaient en aussi mauvais état qu'on le croyait, sans cela je n'aurais jamais pu faire ce que j'ai fait, non jamais.

Je porte Mrs Sampson jusqu'à cinquante mètres de la maison et la dépose sur l'herbe. Et alors, bien entendu, chacun des vingt-trois autres prétendants se précipite sur nous avec des récipients pleins d'eau pour la ranimer. Et aussi voi-

là mon messager qui revient avec la graine de lin, heureusement.

Je dégage la tête de Mrs Sampson enfouie sous les couvertures. Aussitôt elle ouvre les yeux et dit :

– Est-ce vous, Mr Pratt ?

– Chut ! dis-je. Ne parlez pas avant d'avoir été soignée.

Je passe mon bras autour de son cou, et je lui soulève la tête doucement d'une main, en ouvrant le sac de lin au moyen de l'autre. Puis, avec toute l'aisance dont je me sens capable, je me penche sur elle et je lui injecte trois ou quatre graines dans le coin externe de l'œil.

Soudain voilà le vieux docteur du patelin qui accourt au galop, et qui s'ébroue violemment à la manière des docteurs en poussant des ronflements significatifs et qui tâte le pouls de Mrs Sampson, et qui me demande qu'est-ce qui me prend avec ma satanée graine de lin du diable et…

– Dites donc, sacré vieux rebouteux dichotomique, déclaré-je avec dignité, je ne suis peut-être pas, comme vous, un guérisseur breveté, mais je vais tout de même vous montrer quelqu'un de plus malin que vous.

Alors j'attrape mon veston et j'exhibe le Manuel.

– Tenez, dis-je, regardez à la page 117 : « Recette en cas de suffocation par le gaz ou la fumée. Graine de lin dans le coin externe de l'œil ». Je ne sais pas si c'est que ça absorbe la fumée, ou bien que ça excite le nerf gastro-pède-hippopotamus ; mais Herkimer l'indique, et c'est lui qui est arrivé le premier auprès de la malade. Si vous voulez vous consulter avec lui, je n'y vois pas d'inconvénient.

Le vieux doc prend le bouquin et le parcourt grâce à ses lunettes et à une lanterne de pompier.

– Hem ! Mr Pratt, dit-il, voyons ! Voyons ! Voyons ! Vous vous êtes trompé de lignes en lisant votre diagnostic. La recette pour la suffocation est la suivante : « Emmenez le patient au grand air aussi rapidement que possible et allongez-le dans une position inclinée ». La graine de lin s'applique au cas de « Poussières et cendres dans l'œil », deux lignes au-dessus, mais après tout…

– Dites donc, fait Mrs Sampson, il me semble que j'ai un mot à dire dans cette consultation. Cette graine de lin m'a fait plus de bien que tout ce que j'ai pu prendre jusqu'à ce jour.

Et alors elle soulève sa tête pour la reposer de nouveau sur mon bras, en disant :

– Mettez-en aussi dans l'autre œil, Sandy chéri.

Et c'est ainsi que s'il vous prend la fantaisie de vous arrêter à Rosa demain, ou n'importe quel autre jour, vous verrez une belle maison jaune toute neuve, avec Mrs Pratt, ex-Sampson, comme principale pièce d'ornement. Et si vous nous faites le plaisir d'entrer, la première chose que vous apercevrez dans le hall, sur le marbre de la table de milieu c'est le « Manuel Universel des Sciences pratiques », d'Herkimer, relié en maroquin rouge, et prêt à donner son précieux avis sur n'importe quel sujet relatif à la sagesse et au bonheur des hommes.

V

LES CRÊPES DE PIMIENTA

Un jour qu'avec les autres cow-boys du Triangle-O Ranch j'aidais à rassembler un lot de bétail dans les fonds du Frio, mon étrier de bois s'accrocha dans une branche morte de mesquite et j'attrapai une entorse qui me tint couché au campement durant une semaine.

Le troisième jour de mon oisiveté forcée, je me glissai hors de la tente et rampai jusqu'auprès de la voiture à vivres, où je m'exposai sans défense au feu roulant des projectiles verbaux de Judson Odom, le cuisinier. Jud est un orateur-né, que le Destin, avec son aveuglement ordinaire, a condamné à une profession qui le prive d'auditoire pendant des journées entières. Aussi, dans son désert de mutisme obligatoire, Jud me considéra-t-il comme une manne inespérée.

Cependant je me sentis bientôt en proie à un désir maladif de manger quelque chose qui me changeât un peu de l'immuable « casse-croûte » des campements. J'eus soudain des visions de savoureuses collations enfantines, et je m'écriai :

– Jud, sais-tu faire des crêpes ?

Jud abaissa lentement son bras droit armé d'un revolver calibre 45, avec lequel il se préparait à aplatir un steak d'antilope, et se pencha sur moi d'un air que je conjecturai

menaçant. Un regard de froide suspicion, jailli, comme l'acier d'un couteau, de ses yeux bleus, me confirma dans l'impression que son attitude avait quelque chose de vindicatif.

– Dis donc toi, fit-il avec un accent où grondait une irritation plutôt naïve que dangereuse, est-ce que tu parles sérieusement, ou bien c'est-y que tu essayes de me mettre en boîte ? Y a quelqu'un qui t'a parlé de moi à propos de cette histoire de crêpes ?

– Non, Jud, dis-je d'une voix vibrant de loyauté. Je parle sérieusement. Je crois bien que je changerais mon cheval avec la selle par-dessus le marché contre une douzaine de belles crêpes bien dorées, parfumées à l'orange, ou à l'héliotrope ou à n'importe quoi. Est-ce que… est-ce qu'il y a une histoire à propos de crêpes, Jud ?

Jud s'adoucit aussitôt qu'il fut convaincu de ma sincérité. Il extirpa de la voiture à vivres des boîtes et des sacs mystérieux et les posa par terre à l'ombre de l'orme, sous lequel je m'étais couché. L'eau à la bouche, je le regardai déballer ses petits paquets.

– Non, fit Jud, tout en dénouant les ficelles, non, c'est pas c'qu'on pourrait appeler une histoire. C'est comme qui dirait l'compte-rendu exclusif d'une aventure copyright que j'ai eue avec un bêlard[7] joufflu de Mired Mule Kanada et une jeune fille nommée Willella Learight. J'veux bien t'la raconter si ça t'amuse.

---

[7] *Snoozer,* terme de mépris par lequel les cow-boys désignent les éleveurs de moutons.

« J'étais cow-boy alors chez le vieux Bill Toomey, sur le San-Miguel. Un jour je me sens tout imprégné d'aspirations nutritives particulières, et j'éprouve un besoin irréfutable de croquer quelque chose qui n'ait jamais bêlé, ni grogné ni meuglé ni déshonoré la famille Doky… Dico…

– Tylédone, dis-je en souriant modestement.

– Haricot, reprend Jud avec simplicité. Alors je saute sur mon mustang et je galope jusqu'à la boutique de l'oncle Emsley Telfair, au Pimienta Crossing sur le Nueces.

« Vers trois heures de l'après-midi donc, je mets pied à terre, attache mon cheval à une branche de mesquite, et pénètre dans l'entrepôt de l'oncle Emsley. Je m'asseois sur le comptoir, et je fais comprendre au vieux tonton que mes ambitions temporaires menacent incoerciblement son stock de compotes, marmelades et fruits au sirop. Moins d'une minute après, muni d'un paquet de biscuits et d'une mouvette en buis de 50 centimètres de long, je commence à saccager une collection complète de fruits en conserve, abricots, prunes, cerises, ananas, et toutifrouti, tandis que l'oncle Emsley essaye de ne pas se laisser distancer en ouvrant les boîtes à coups de serpe. J'étais aussi heureux qu'Adam avant la panique de la pomme et je donnais de grands coups d'éperon dans le comptoir en maniant efficacement ma cuiller à pot, lorsque mes regards sautèrent par la fenêtre sur quelque chose que j'avais aperçu dans la cour, derrière le magasin.

« C'était une jeune fille, – un produit d'importation d'après la mercerie qui ornait sa devanture – une jeune fille qui paraissait travailler avec un maillet à croquet et faire joujou à contempler la manière dont je manipulais le marché des fruits en conserve.

« Je saute en bas du comptoir et tends ma pelle à fraises à l'oncle Emsley.

« – C'est ma nièce, qu'il dit, Miss Willella Learight, qu'est venue me voir de Palestine[8]. Voulez-vous que je vous présente ?

« – La Terre Sainte ! me dis-je tout bas, en m'efforçant de rassembler dans le corral mes pensées emballées. Pourquoi pas ? Il y a sûrement des anges en Pales… Bien sûr, oncle Emsley ! m'écrié-je. Enchanté d'faire votr'… d'faire la connaissance de Miss Learight.

« Là-dessus l'oncle Emsley m'emmène dans la cour et annonce nos titres respectifs.

« J'suis pas timide avec les femmes. J'ai jamais réussi à comprendre comment des hommes qui sont capables de dresser un cheval sauvage avant le breakfast et de se raser dans l'obscurité, peuvent se mettre à suer, et à bafouiller, et à avoir la tremblote quand ils se trouvent en face d'un exemplaire de la secte féminine. En moins de huit minutes, Miss Willella et moi on est déjà en train d'envoyer les boules de croquet dans les carreaux comme si qu'on avait joué ensemble depuis le berceau. Et puis voilà qu'elle se met à me blaguer par rapport aux douze litres de fruits que j'ai avalés, et je lui renvoie la boule ric-rac en faisant allusion à une certaine dame nommée Ève qui fut la première à inaugurer du grabuge à cause d'un certain fruit, dans un certain verger gratuit…

[8] Nom d'une petite ville de l'Ouest. N.D.T.

« Est-ce que ça n'se passait pas en *Palestine ?* dis-je avec un clin d'œil plein d'assurance et de significations.

« C'est ainsi que je capturai cordialement les approches de Miss Willella Learight ; et avec le temps les dispositions s'accrurent favorablement. Elle séjournait à Pimienta pour sa santé, qui était impeccable, et pour le climat, qui est environ deux fois et demi plus dur qu'à Palestine. Je venais la voir toutes les semaines ; puis je calculai qu'en doublant le nombre de mes voyages, je la verrais deux fois plus souvent, ce que je fis.

« Mais une certaine semaine, j'ajoute un troisième voyage incognito, et c'est alors que les crêpes et le bêlard joufflu entrent en scène.

« Ce soir-là, je m'assois sur le comptoir comme d'habitude et, à travers une pêche et deux abricots, je demande à l'oncle Emsley comment va Miss Willella.

« – Oh ! dit le tonton, elle est allée se promener à cheval avec Merle Jackson, un éleveur de moutons de Mired Mule Kanada.

« À ces mots, j'avale les trois noyaux de pêche et d'abricots. Puis je saute en bas du comptoir, pendant que l'oncle Emsley tient celui-ci par la bride, et je me précipite à l'extérieur en titubant et je me retiens à la selle de mon cheval pour ne pas tomber.

« – Un bêlard ! dis-je tout bas à l'oreille de mon mustang. Elle est partie avec Merle Jackson, un mulet de Mired Brebis Kanada ! T'entends ça vieux mirliton boucané ?

« Et mon pauvre vieux dada se met à pleurer à sa manière. Dame ! Il a été élevé pour courir après les vaches et il n’a que mépris pour les bêlards.

« Je reviens au magasin et demande à l’oncle Emsley :

« – C’est bien un bêlard que vous avez dit ?

« – J’ai dit un éleveur de moutons, répète le tonton. Vous n’avez jamais entendu parler de Merle Jackson ? Il a huit sections de pâturages et quatre mille têtes des plus beaux mérinos qu’on puisse trouver au sud du cercle arctique.

« Là-dessus, je ressors et je m’assois par terre à l’ombre du magasin en m’appuyant contre un gommier. Et je me mets à remuer le sable avec mes deux mains et à remplir mes bottes sans aucune mauvaise intention, tout en soliloquant abondamment à propos de ce Merle à plumage de Jackson.

« Jusqu’alors je n’avais jamais pensé à faire des misères aux bêlards. Même qu’un jour j’en ai rencontré un qui lisait une grammaire latine à cheval ; eh bien ! je l’ai laissé passer sans tirer un seul coup de revolver dans son bouquin. Non, je ne suis pas comme la plupart des cow-boys à qui les bêlards portent sur les nerfs. Non, dis-je, on ne peut décemment pas perdre son temps à détériorer et à défigurer des hommes comme les bêlards, qui mangent sur des tables, portent des souliers bas, et vous adressent la parole avec des sujets de conversation. Je les ai toujours ignorés gentiment, comme si c’étaient de simples lapins de garenne, et même parfois je leur réponds quand ils me saluent ; mais jamais je ne m’arrête pour trinquer avec eux comme avec un bon, authentique et pur cow-boy. Non, j’ai toujours été d’avis que ça

ne valait pas le coup d'engager des hostilités avec un bêlard. Oui, je me suis toujours montré indulgent envers eux, et je leur ai laissé la vie, et voilà que, pour me récompenser, il y en a un qui va se promener avec Miss Willella Learight ! Sang de bœuf !

« Une heure plus tard, je les vois revenir et s'arrêter devant la grille de l'oncle Emsley. Le bêlard aide la jeune personne à descendre de cheval, et ils restent là un bon moment à se jeter à la figure des phrases sentencieuses et syntaxiques. Puis ce Jackson à plumes saute à cheval comme un petit oiseau, et soulève son petit chapeau en forme de soucoupe, et se trotte à l'anglaise vers son ranch à gigots. À ce moment-là, je viens juste de finir de vider le sable qui est dans mes bottes et de disputer victorieusement le dos de ma chemise aux épines du gommier. À un demi-mille de Pimienta je rattrape mon oiseau et je range mon mustang côte à côte avec sa monture domestique.

« Ce bêlard avait les cils roses, les sourcils paille et les cheveux citron, tu vois ça d'ici. Un bêlard ? oui, tout juste… une côtelette d'agneau tout au plus, une espèce de petite miniature avec un foulard en soie jaune autour du cou et des boucles à ses lacets de souliers ! ! !

« – B'jour ! que j'lui dis. Vous avez à côté de vous un homme généralement connu sous le nom de Judson-Tape-dans-l'-Mille, en raison de ses qualités de tireur. Toutes les fois que je rencontre un étranger, je commence par lui dire mon nom en cas d'accident, parce que je n'aime pas serrer la main à un spectre.

« – Ah ! qu'il fait simplement, ah ! j'suis ravi de faire votre connaissance, Mr Judson. Je suis Merle Jackson, du Ranch de Mired Mule.

« Juste à cet instant l'un de mes yeux aperçoit un coq de bruyère qui sautille sur le flanc du coteau avec une jeune tarentule dans son bec, et l'autre œil remarque une buse perchée sur une branche morte de caroubier. Je les culbute l'un après l'autre avec mon 45, juste pour montrer au bêlard ce que je sais faire.

« – Deux sur trois, dis-je. J'peux pas m'empêcher d'tirer sur les *oiseaux*.

« – Bien tiré ! dit ce bêlard sans sourciller. Mais vraiment il ne vous arrive jamais de rater le troisième coup ? Et… cette pluie de la semaine dernière a fait un bien énorme aux pâturages, n'est-ce pas, Mr Judson ?

« – Merle, dis-je, ou Rossignol ou Pélican ou quel que soit le nom de palmipèdes que tes parents t'ont infligé, brisons là cette conférence météorologique et abordons quelque chose qui ne soit pas dans le répertoire exclusif des perroquets. C'est une sale habitude que tu as de te promener avec les jeunes dames de Pimienta. J'ai connu, dis-je, des oiseaux qui ont été cuits à la broche pour beaucoup moins que ça. Miss Willella, dis-je, n'a jamais commandé que je sache un nid de merle fabriqué avec de la laine de mouton par un spécimen ornithologique de la branche jacksonniene. Alors, tu vas laisser ça là, si tu n'éprouves pas un besoin cuisant d'ajouter un scalp de plus à cette épithète balistique justement attachée au nom de Judson et bien connue des entrepreneurs de pompes funèbres.

« Merle Jackson rougit légèrement, puis il se met à rire.

« – Mais, Mr Jackson, dit-il, vous faites fausse route ! Je suis allé voir Miss Learight plusieurs fois, certes, mais ce

n'est pas du tout pour ce que vous croyez. Le but de mes visites est purement gastrologique.

« À ces mots je porte la main à mon revolver.

« – Retire ce mot-là, que je lui dis. Je n'permettrai jamais à un bêlard de manifester des intentions scandal…

« – Attendez un peu ! fait Merle vivement. Laissez-moi vous expliquer. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'une femme chez moi ? On voit bien que vous ne connaissez pas mon ranch. C'est moi qui fais la cuisine, et même la couture. La nourriture, voilà le seul plaisir que je trouve à élever des moutons. Mr Judson, avez-vous jamais goûté les crêpes que fait Miss Learight ?

« – Moi ? Non, répondis-je. J'ai jamais entendu dire qu'elle se livrait à des manœuvres culinaires.

« – C'est du soleil en assiette ! dit ce Merle avec des yeux extatiques. C'est une ambroisie melliflue dorée par les feux d'Épicure. Je donnerais deux ans de ma vie pour avoir la recette de ces crêpes. C'est pour ça que je viens voir Miss Learight, dit Merle Jackson, mais je ne suis pas encore parvenu à la lui soutirer. C'est une vieille recette qui est dans la famille depuis soixante-quinze ans. Ils se la transmettent de génération en génération, mais jamais ils ne la donnent aux étrangers. Si je pouvais avoir cette recette et que je pusse me faire de ces crêpes moi-même à mon ranch, je serais le plus heureux des hommes, dit Merle.

« – Es-tu bien sûr, demandé-je, que ce sont les crêpes que tu veux, et non pas la main qui les fabrique ?

« – Sûr et certain ! dit Jackson. Miss Learight est une charmante jeune fille, mais je puis vous jurer que mes intentions sont purement gastro…

« Mais il voit ma main droite voler à mon étui à revolver et il corrige aussitôt son vocabulaire.

« – Se bornent tout simplement, reprend-il, à l'obtention de cette recette.

« – Allons ! dis-je rassuré, tu n'es pas un trop vilain petit garçon, après tout. Je puis bien t'avouer que je pensais sérieusement à rendre tes moutons orphelins, mais pour cette fois je consens à ce que tu t'envoles sain et sauf. Mais ne t'écarte pas des crêpes, dis-je, même pas d'une bouchée, et surtout ne te trompe pas d'ingrédient et ne mélange pas le sirop avec le sentiment, si tu ne veux pas entendre chanter des hymnes funèbres dans une boîte en chêne.

« – Afin de vous convaincre de ma sincérité, dit le bêlard, je vais vous demander de m'aider. Vous êtes plus intime que moi avec Miss Learight, et peut-être fera-t-elle pour vous ce qu'elle ne veut pas faire pour moi. Si vous réussissez à me procurer une copie de cette recette, je vous donne ma parole que je ne retournerai jamais à Pimienta.

« – Tope là ! dis-je en serrant la main de Merle Jackson. Je te la procurerai si je peux, trop heureux de te rendre ce service.

« Là-dessus il se lance dans la direction de Mired Mule, à travers la plaine de la Piedra ; et moi je mets le cap au nord-ouest sur le ranch du vieux Bill Toomey.

« C'est seulement cinq jours plus tard que je puis m'échapper pour revenir à Pimienta. Miss Willella et moi

passons ensemble chez l'oncle Emsley une soirée agrémentée de réjouissances et divertissements. La jeune dame fait galoper sa voix à travers des chansons, et elle exaspère considérablement le piano au moyen d'extraits mélodiques très élégants. Ma contribution personnelle consiste en une imitation du serpent à sonnettes, un exposé de la nouvelle manière que Snaky Mac-Fee a inventée d'écorcher les vaches, et un récit du voyage que j'ai fait une fois à Saint-Louis. Je sens que nous commençons à devenir tout à fait copains, et je me dis que si je peux réussir à transformer Merle en oiseau migrateur, je suis sûr de gagner. Je me rappelle la promesse qu'il m'a faite, si je parviens à obtenir de Miss Willella la recette des crêpes. Et après ça, si jamais je l'attrape hors de son ranch, je me charge de le faire rentrer au nid.

« Alors, vers dix heures, j'arbore un sourire enjôleur et je dis à Miss Willella :

« – Tenez, il y a quelque chose que je trouve encore plus joli qu'un bœuf rouge sur une verte prairie, c'est une belle crêpe bien dorée sur un lit de gelée de groseille.

« À ces mots, Miss Willella sursaute légèrement sur le tabouret du piano et me dévisage avec une soudaine curiosité.

« – Oui, dit-elle, hem… m… m… ; pas mauvais. Comment dites-vous que s'appelait cette rue de Saint-Louis où vous perdîtes votre chapeau, Mr Odom ?

« – Avenue des Crêpes, dis-je en clignant de l'œil pour lui montrer que je connais l'histoire de la recette familiale et qu'il est inutile de vouloir me faire dérober. Allons ! Miss Willella, fis-je, un bon mouvement : dites-moi comment vous les faites. Vrai, je pense tellement aux crêpes ce soir, que la

tête m'en tourne. Voyons, embrayez gentiment : tant de livres de farine, tant de douzaines d'œufs, et cætera ! Récitez-moi un peu le catalogue des ingrédients.

« – Excusez-moi un instant, Mr Odom, dit Miss Willella en se levant, et elle me jette au passage une sorte de coup d'œil en coulisse, plein de méfiance et de réticence, il me semble. Elle se rend dans la pièce à côté, et presque aussitôt je vois entrer l'oncle Emsley en bras de chemise, avec un pichet d'eau fraîche. Et quand il se tourne pour prendre un verre dans le buffet, je discerne un calibre 45 dans sa poche revolver.

« – Saints troupeaux ! me dis-je. Voilà une famille qui doit tenir bougrement à ses recettes culinaires pour les protéger ainsi avec des armes à feu ! J'ai connu des équipes qui n'en auraient pas fait autant pour venger l'honneur d'un parent !

« – Buvez ça, Jud, dit l'oncle Emsley en me tendant un verre d'eau. Vous vous êtes probablement un peu surmené aujourd'hui et c'est ça qui vous énerve. Et maintenant tâchez de penser à autre chose, mon vieux.

« – Oncle Emsley, dis-je, est-ce que *vous* savez aussi comment on les fait, ces crêpes ?

« – Oh ! J'en sais autant que tout le monde, ni plus ni moins. Vous prenez un peu de persil haché, vous le saupoudrez avec de la fécule de haricot et du lard fumé ; ajoutez une pincée de piment rouge, un œuf d'autruche et trois litres de lait de chamelle et laissez cuire une heure à four fermé ; servez sur canapé avec une sauce verte et des marrons glacés. Est-ce que le vieux Bill va encore envoyer ses bestiaux à Kansas City cette année, Jud ?

« Voilà tout ce que je pus leur tirer au sujet des crêpes ce soir-là. Pas surprenant, me dis-je, que Merle se soit découragé. Voyant qu'il est inutile d'insister, je change de conversation et je me mets à parler de cyclones, de selles mexicaines, d'épidémies, de tremblements de terre, de cuirs, de la récolte de whisky, et de la consommation moyenne d'huile de coton dans le Texas. Puis Miss Willella vient me souhaiter bonne nuit, et je prends le large.

« Une semaine plus tard, en arrivant à Pimienta, je vois Merle Jackson qui en sort et nous échangeons quelques remarques frivoles devant la grille.

« – Eh bien ! dis-je, où en est la prospection de cette recette centenaire pour la confection des crêpes ?

« – Toujours au même point, dit Jackson tristement. Je ne suis pas plus avancé qu'il y a huit jours. Avez-vous essayé ?

« – Oui, dis-je ; mais c'est comme si j'avais tenté de faire sortir un renard de son trou en lui montrant une dragée au chocolat. Cette recette de crêpes doit être un vrai chopin pour qu'ils y tiennent tant que ça.

« – Je suis presque tenté d'y renoncer, dit Jackson d'un air si désarçonné qu'il me fait presque pitié. Mais je voudrais tant savoir comment elle fait ces crêpes afin de pouvoir en manger tout mon saoul dans mon ranch solitaire ! J'y pense tellement que je n'en dors pas la nuit.

« – Ne te dégonfle pas, Merle, lui dis-je. Je te promets de faire tout mon possible moi aussi. C'est bien rare si l'un de nous ne prend pas cette damnée recette au lasso un de ces jours. À bientôt, Jacksy.

« À cette époque, comme tu vois, nos relations étaient des plus paisibles. Lorsque je compris qu'il n'en voulait pas à Miss Willella, je me sentis moins offensé par la configuration de ce bêlard à chevelure citron. Et, dans le but de seconder ses ambitions appétitives, je persistai à vouloir extirper cette recette du sein de Miss Wihella scellé comme un coffre-fort.

« Mais chaque fois que je risque le mot « crêpes », elle prend un air lointain et met son œil aux aguets, en essayant de changer la conversation. Si je la ramène au sujet, elle se glisse dehors et m'envoie l'oncle Emsley avec son pichet d'eau et son calibre 45.

« Un jour, j'arrive au magasin avec un superbe bouquet de verveines bleues que j'ai cueillies au milieu d'un troupeau de fleurs sauvages dans la prairie de Poisoned Dog. L'oncle Emsley me regarde d'un œil, en fermant l'autre, et dit :

« – Connaissez pas la nouvelle ?

« – Prix du bétail en hausse ? demandé-je.

« – Willella et Merle Jackson se sont mariés hier à Palestine, dit-il. J'ai reçu une lettre ce matin.

« Je laisse choir le bouquet dans un tonneau de choucroute et tandis que la nouvelle me dégouline en un filet glacé sur le viscère cardiaque, je m'écroule doucement dans une caisse de harengs saurs.

« – Ça ne vous ferait rien… de répéter… ce que vous venez… de dire, oncle Emsley, dis-je d'une voix faible en me remettant sur mes pieds. Peut-être… n'ai-je pas bien compris, et ne s'agit-il… que du prix des vaches… en Palestine ! achevé-je avec effort.

« – Mariés hier, confirme l'oncle Emsley d'une voix inexorable. Partis aux chutes du Niagara en voyages de noces. Ça a l'air de vous étonner. Vous n'avez donc jamais rien remarqué ? Merle n'a pas cessé de courtiser Willella depuis le premier jour où ils sont allés se promener ensemble.

« – Mais alors, mille cornes de vache noire ! hurlé-je, qu'est-ce c'est que toute cette salade qu'il m'a racontée à propos de crêpes ? Hein ?

« Au mot de « crêpes », l'oncle Emsley rentre la tête dans les épaules et recule de trois pas.

« – Y a quelqu'un qui m'a joué un tour de crêpes depuis le sabot jusqu'au museau, dis-je et je veux en avoir le cœur net. Je commence à vous croire maintenant, mais parlez, expliquez, révélez, illuminez, dis-je, sinon il va y avoir de la pâte à crêpes sucrée à la viande humaine dans une minute !

« Je saute par-dessus le comptoir, et l'oncle Emsley cherche à prendre son revolver dans le tiroir, mais il le rate de trois centimètres cinq dixièmes de seconde, et je le traîne dans un coin par le devant de sa chemise.

« – Là ! dis-je. Maintenant parlons crêpes, et vivement. Est-ce vrai que Miss Willella sait les faire ?

« – Elle ? dit oncle Emsley. Elle n'en a jamais fabriqué une seule depuis sa naissance, et, quant à moi, je n'en ai seulement jamais vu ! Là ! Là ! Apaisez-vous, Jud ! Du calme ! Du calme ! mon garçon. Vous avez l'air très énervé ; c'est votre blessure à la tête qui doit vous contaminer l'entendement. Essayez un peu de ne plus penser aux crêpes.

« – Oncle Emsley, dis-je, je n'ai pas, comme vous semblez le croire, le crâne fendu, malgré le coup que vos der-

nières informations viennent de porter à mes circonvolutions cérébro-spinales. Merle Jackson m'a déclaré qu'il ne venait voir Miss Willella que dans le but de découvrir la manière dont elle fabrique les crêpes et il m'a même prié de l'aider à déchiffrer le cryptogame des ingrédients. J'ai essayé, et vous connaissez le résultat. Dois-je comprendre que j'ai été mis en boîte et salé par un bêlard aux cils roses, ou alors quoi ?

« – Lâchez un peu ma chemise et je vais vous expliquer, dit l'oncle Emsley. Oui, je suis tenté de soupçonner que Merle Jackson vous a tant soit peu mystifié, Jud. Le lendemain du jour où vous l'avez vu pour la première fois, il arriva le matin de très bonne heure et nous avertit, Willella et moi, d'avoir à nous tenir sur nos gardes, si jamais vous veniez à parler de crêpes. Il nous dit qu'un jour, au campement, le cuisinier vous donna un coup de poêle dans la tête en faisant sauter une crêpe ; et c'est pourquoi, dit Jackson, chaque fois que vous êtes surmené ou énervé, cette blessure vous travaille le cerveau et vous fait déraisonner, et alors vous parlez de crêpes à tort et à travers. Il nous conseilla dans ces cas-là de détourner la conversation et de chercher à vous calmer par tous les moyens, qu'ainsi vous ne seriez pas dangereux. Alors Willella et moi nous avons fait de notre mieux. Tout de même, ce Merle Jackson est sûrement un drôle de bêlard, Jud. »

Tout en racontant son histoire, Jud n'avait pas cessé un seul instant de triturer et de malaxer les différents ingrédients extraits de ses multiples boîtes. Et, en même temps que ses derniers mots, il m'offrit un spécimen parfait de sa technique culinaire, une belle crêpe dorée, moelleuse, fondante et parfumée des mille tentations de l'Enfer. Puis il remit une cuillerée de pâte dans la poêle.

– Il y a combien de temps que se déroulèrent ces événements, Jud ? demandai-je la bouche pleine.

– Trois ans. Ils ont vécu quelques mois au ranch de Mired Mule ; puis Jackson vendit son établissement et ils émigrèrent vers le nord, ajouta Jud en fermant à demi les paupières d'un air plein de significations.

– Mais alors, puisque cette fameuse recette n'existait pas, où as-tu appris à faire des crêpes aussi exquises ? demandai-je en croquant un deuxième spécimen.

Jud grimaça un rictus d'alligator qui vient d'attraper un bœuf gras.

– Paraît qu'il y en avait une tout de même, dit-il d'une voix calme en passant sa langue sur ses lèvres à la façon des tigres, des pumas et des financiers de Wall-Street. Quelque temps après leur mariage, j'appris que Willel… Mme Jackson était partie à Saint-Louis pour acheter un tapis d'Orient, des salières en argent et deux rideaux en taffetas de soie rose. Alors je saute sur mon mustang et j'arrive au ranch de Mired Mule juste au moment où Jackson se met à table pour déjeuner, et j'entre sans frapper, avec un calibre 45 dans chaque main. À cette apparition inattendue, Merle lève les bras en même temps que les yeux et me regarde d'un air déconcerté, à travers ses cils roses, la bouche pleine de hors-d'œuvre.

« – Salut, dis-je, Mr Pâtissier Jackson. Et d'abord finissez d'avaler ça ou crachez-le dans votre assiette en porcelaine, mais surtout ne baissez pas les bras et restez debout. Je suis un peu en avance, dis-je, mais nous allons intervertir le menu en mon honneur, et servir le dessert avant le rôti. Allons ! Au travail, dis-je, Mr Pâtissier, et faites-moi tout de suite douze belles crêpes d'après cette fameuse recette que Miss

Will… que Mrs Jackson vous a sûrement communiquée. Maintenant, sautez, Merle !

« Et il les fit, acheva Jud avec un nouveau sourire. Ce petit salaud de bêlard savait faire les crêpes, après tout. Et comme je l'avais prévenu qu'il en mangerait la moitié, et que, si je ne les trouvais pas bonnes, je lui mettrais la tête dans le fourneau, il se surpassa. Et je lui fis avaler ses six crêpes, et je croquai les six autres d'une main en photographiant Merle avec mon 45 de l'autre. Et quand ce fut fini :

« – Maintenant, dis-je, copie-moi la recette, et vite.

« Alors il se met à écrire, avec un petit sourire modeste, malin et prétentieux.

« – Et pas de fausses indications, dis-je d'un ton menaçant, sinon je raconte tout à ta femme.

« En entendant cela il sursaute et barre une ligne en vitesse. J'ai montré plus tard le papier à un expert ; Merle avait écrit :

« Cyanure de potassium : 10 grammes. »

– Sacré Jud ! fis-je en éclatant de rire. Tiens ! manges-en une au moins ! ajoutai-je en lui tendant une crêpe.

– Moi ? fit Jud avec une moue de dégoût. Il n'y a rien que je déteste autant que ça !

VI

LE COW-BOY ET LES RAJAHS

Une nouvelle piste, d'or, d'argent, de rubis, de pétrole et de caoutchouc, nous relie maintenant, à travers l'Océan Indien, aux palais et aux châteaux de l'Orient. Rois et princes au teint de bistre et au turban emperlé ont découvert en New-York une nouvelle Bombay de l'Occident ; et rares sont ceux qui n'ont point, au cours de leurs randonnées mondiales, contemplé avec une humilité respectueuse les mosquées de Manhattan, les pagodes de Broadway et les stoupas de Wall-Street.

S'il vous arrivait un jour de naviguer dans les parages de l'un de ces palaces commerciaux qui offrent un asile temporaire à ces hauts et splendides seigneurs du tourisme, je vous conseille de chercher si, parmi les mille courtisans et chasseurs de scalps qui assiègent le portail, ne se trouve point mon ami, Lucullus Polk. Vous le reconnaîtrez à son visage éveillé, rubicond, à son nez wellingtonien, à son attitude alerte où la détermination se mêle à une circonspection agitée, à son faux air de financier plongé dans un tourbillon d'affaires, et à sa cravate de soie cramoisie, qui pavoise, tel un fier étendard à la fin d'une bataille, son complet de serge bleue durement éprouvé par les coups de l'ennemi. Puissiez-vous, tout comme moi, découvrir les précieux trésors qui se nichent en lui. Vous le trouverez généralement au milieu de la troupe turbulente de cavaliers Bédouins qui assaillent la

phalange cuirassée des gardes et secrétaires du Royal Voyageur, parmi les génies et les farfadets des Mille et un Jours, dont l'essaim bourdonnant voltige autour des coffres-forts princiers, dans l'espoir d'en sucer le miel lourd et doré.

La première fois que j'aperçus Mr Polk, c'était sur le perron de l'hôtel où séjournait alors Son Altesse le Gaekwar de Baroda, le plus éclectique et le plus occidental de tous les Maharadjas qui sont récemment venus goûter le pain et le sel de notre Métropole américaine.

Lucullus descendait rapidement les marches de l'escalier, comme s'il eût été soumis à la propulsion d'une puissance mystérieuse et invisible, qui menaçait de se manifester matériellement à tout instant. Sur ses talons avançait la force motrice, représentée vraisemblablement par le détective de l'hôtel, si l'on s'en rapportait à son chapeau de feutre marron, son nez aquilin, son impeccable complet gris clair, sa chemise de soie rose et ses manières bruyamment raffinées. Derrière lui marchait un couple de portiers en uniforme, dont l'air d'impassible désintéressement préservait de toute éclaboussure le décorum immaculé du palace, en démentant hautainement qu'ils pussent le moins du monde être considérés comme la brigade de renfort du service d'expulsion.

Ayant atterri sain et sauf sur le trottoir, Lucullus Polk se tourna et montra le poing au caravansérail. Et, à ma grande joie, il se mit à projeter dans l'ozone une puissante volée d'invectives singulières.

– Ça s'balade à dos d'éléphant, hein ? cria-t-il d'une voix forte et sarcastique. Ça s'promène sur des éléphants et ça s'appelle un prince ! Un Roi… de carreau, oui ! Ça rapplique chez nous et ça se met à parler de chevaux et à jouer aux

courses comme si ce n'était qu'un Président ; et puis ça rentre au harem et ça fait seller un éléphant avec une salle à manger pour s'balader d'dans. Non, non, non !

Le comité d'expulsion se retira avec dignité. Le dénigreur des Altesses se tourna vers moi en faisant claquer ses doigts d'un air de défi.

– Qu'est-ce que vous dites de ça ? s'écria-t-il avec une grimace sardonique. Le Gaekwar de Baroda s'trimballe à dos d'éléphant. Et le vieux Bikram Shamsher Yang explore les sentiers à cochons de son patelin, savez-vous avec quoi ? Avec une motocyclette ! Non, mais, comment trouvez-vous le maharadja ? Et le shah de Perse, lui à qui j'aurais dû refiler au moins trois exemplaires, il a contracté la palanquinomanie. Et c'prince de Corée, avec son petit chapeau rigolo, vous croyez sans doute qu'il peut s'offrir un destrier blanc pour visiter ses rizières une fois par dynastie, hein ? Pensez-vous ! Ses seules notions de Cavalerie légère consistent en un vaudeville de Suppé, et il galope à travers les égouts de Séoul dans un char à bœufs, à la vitesse d'un kilomètre par semaine. Voilà l'genre de potentats qui viennent en Amérique aujourd'hui ! C'est un coup dur, mon ami.

Je murmurai quelques mots de condoléances. Mais je restai involontairement dans le vague, car j'ignorais encore la nature du grief qu'en son giron ulcéré Lucullus nourrissait contre les despotes-météores qui chutent de temps à autre sur nos rivages.

– La dernière que j'ai vendue, reprit cet homme mécontent, c'est à une espèce de Pacha à neuf queues qui avait débarqué l'an dernier. Cinq cents dollars qu'il m'en donna, sans remuer un cil. Après ça, je demande à son vizir, une espèce de secrétaire ou de bourreau qui devait être juif ou chinois :

« Alors, Sa Hauteur le Caïd a l'air d'aimer les chevaux, hein ? » – « Lui ? répond l'exécuteur. Pense pas. Il y a une grosse forte femme, nommée Badora, dans son harem, qu'il ne peut pas sentir. Je conjecture qu'il a l'intention de la faire seller et de se promener sur elle plusieurs fois par jour dans les jardins de Bulbul. Vous n'auriez pas par hasard une paire d'éperons extra-longs pour joindre à la selle par-dessus le marché ? » Oui, Monsieur, y a pas beaucoup d'centaures parmi les royaux sportsmen d'aujourd'hui.

Dès que Lucullus Polk se fut suffisamment refroidi, je l'attrapai par un bras et, tout aussi aisément qu'on persuade un homme qui se noie de saisir un bâton, je le décidai à m'accompagner dans un petit bistro des environs.

Et là, au fond d'une salle fraîche et obscure, en cette deuxième heure des Mille-et-un-après-midi, il arriva que des esclaves blanches offrirent à nos lèvres altérées moult frais et divins breuvages, tandis que Lucullus-Shéhérazade me relatait en paroles dorées le mystère des assauts qu'il livrait aux antichambres des tyrans.

– Avez-vous jamais entendu parler de la S. P. H. G. C. ? Non, il ne s'agit pas de la Société Protectrice des Hommes de Génie en Chômage. C'est une Compagnie de chemin de fer du Texas. Je parcourais à cette époque sa voie unique et ses départs bi-hebdomadaires en qualité de manager, imprésario, directeur, trésorier et chef de claque d'une tournée de vedettes et figurants qui jouait des tragédies enfantines dans les petites villes de l'Ouest. Un jour la soubrette se débine avec un remarquable coiffeur de Say-Ville (Texas) et naturellement la troupe tombe en ruines. Je ne sais même pas ce qu'elle est devenue. Je crois me rappeler qu'il y avait un certain nombre de cachets à payer ; et je n'ai plus jamais revu

cette tournée après que je lui eus déclaré qu'il restait exactement 43 cents dans la caisse. Je dis que je n'ai plus revu cette tournée après ça ; mais je les entendis gueuler dans mon dos pendant au moins vingt minutes. Je courais trop vite pour avoir le temps de me retourner. Quand la nuit fut venue, je sortis doucement de la forêt, et j'allai trouver l'agent de la S. P. H. G. G. pour lui emprunter un moyen de transport. Il me désigna la voie d'un geste large et courtois, tout en me priant expressément de ne pas faire usage du matériel roulant.

« Me voilà donc parti à toute vapeur sur les traverses ; et le lendemain matin vers dix heures je sors de la ligne pour entrer dans un village qui s'intitule Atascosa City. Je me paye un breakfast de trente cents, et un cigare de dix cents, et j'arpente la Première-Unique-et-Dernière Rue du patelin en faisant sauter dans ma poche les trois pennies qui me restent. Complètement fauché. Au Texas, un homme qui n'a que trois pennies dans sa poche est plus mal en point qu'un type de New-York qui n'a rien et qui doit cent mille dollars.

« L'un des tours favoris du destin est de sucer le dernier dollar d'un homme si rapidement qu'il n'a pas le temps de s'en apercevoir. Me voilà donc naufragé dans ce trou rural, avec un complet de voyage sur mesure, en tweed bleu et vert, tout ce qu'il y a de chic, et une épingle de cravate en sulfate de cuivre 18 carats, et aucune profession en vue, autre que celles procurées par les deux grandes industries du Texas, à savoir l'élevage du coton et les plantations de chemin de fer. Comme je n'ai jamais ballasté les cultures ni cultivé le ballast, les perspectives paraissaient suffisamment infrarouges et ultra-violettes.

« Tandis que, stationné sur le trottoir en bois, je réfléchis mélancoliquement à mon avenir, je vois tout à coup deux belles montres en or tomber du ciel et s'échouer dans le milieu de la rue. L'une d'elles s'enfonce dans un pâté de boue ; l'autre heurte une pierre et fait explosion, en répandant, une pluie de ressorts, de roues et d'écrous minuscules. Je lève les yeux vers le firmament, mais je n'aperçois ni avion, ni ange, ni nuage de montres, et alors je descends du trottoir pour faire une enquête.

« Juste à ce moment-là, j'entends deux hurlements, et je vois accourir vers moi deux hommes en culotte de cuir, bottes à éperons, foulard tricolore et chapeau parasol. L'un d'eux a six ou huit pieds de haut, les jambes en cerceaux et une physionomie barbouillée de déconfiture. Il ramasse la montre qui a fait son nid dans la boue. L'autre, qui est petit, avec des cheveux roses et des yeux blancs, se précipite sur le boîtier vide et crie : « C'est moi qui gagne ! » Alors le géant pessimiste plonge la main sous sa culotté en peau de mouton et tend à son ami albinos une poignée de pièces d'or. Je ne sais pas combien ça faisait d'argent ; mais ça me parut aussi gros que le fonds de secours aux sinistrés du Midi après l'épidémie de coryza.

« – J'vas faire remplir ce boîtier d'horlogerie, dit Courtaud, et j'te lance un nouveau défi d'cinq cents dollars.

« – J'suis ton homme, dit le géant triste. J'te retrouve dans une heure au Bar du Chien Fumé.

« Le petit cow-boy se dirige alors vers une bijouterie, avec une sorte de mouvement à ancre. Le grand désespéré se penche vers moi et jette un coup d'œil télescopique sur mon enveloppe.

« – Vlà un chouette équipement pour un bipède, dit-il. J'parie un ch'val qu'c'est pas dans l'pays d'Atascosa City qu'vous avez acquis les droits, titres et hypothèques sur c'te fourniture-là ?

« – Ma foi non, dis-je tout heureux d'échanger des particularités avec ce monument de cafard argenté. Je me suis fait confectionner ce complet à Saint-Louis dans une manufacture de coutures, teintures et couvertures en tous genres. Ça ne vous ferait rien, dis-je, de me donner des tuyaux à propos de ce concours de lancement d'horlogerie ? Je ne suis pas habitué à voir traiter des chronomètres avec tant de désinvolture, exception faite, bien entendu, pour les montres de dames, qui sont prédestinées par la nature à servir de casse-noix ou de casse-figure, selon les cas.

« – Moi et George, explique l'homme, on arrive du ranch pour rigoler un peu. Il y a un mois encore, nous étions propriétaires de quatre sections de pâturages irrigués sur le San Miguel. Un jour voilà un de ces prospecteurs de pétrole qui rapplique et se met à percer des trous. Et tout à coup il tombe sur une fontaine qui jute 20.000 barils de pétrole par jour, à moins que ce ne soit 20 millions. Et moi et George on leur vend le terrain 150.000 dollars, 75.000 pour chacun de nous. Alors maintenant on vient passer toutes les semaines quelques jours dans cette cité d'Atascosa, pour y distribuer du grabuge et y récolter de la rigolade. Tenez, v'là c'que j'ai extirpé d'la banque ce matin », dit-il, et il exhibe un rouleau de billets aussi gros qu'un traversin de wagon-lit. Les fafiots dorés brillaient comme un coucher de soleil sur le toit d'un rajah. Mes jambes se mirent à trembler, et je dus m'asseoir sur le bord du trottoir en bois.

« – Vous m'avez l'air d'avoir pas mal bourlingué, reprend ce fourneau à pétrole. J'serais pas étonné d'apprendre que vous avez visité des villes plus mouvementées qu'Atascosa City. Y a des fois, je m'dis qu'il doit y avoir d'autres manières de rigoler que celles qu'on a ici, surtout pour ceux qui ont un tas de pognon et qui ne r'gardent pas à la dépense.

« Alors ce cormoran du désert s'assied près de moi, et nous inaugurons un salon littéraire de campagne. Paraît qu'il était plutôt raide avant c'te histoire-là ; il a passé sa vie dans les campements de prairie, et il m'avoue que pour lui le luxe suprême consistait jusqu'alors, après une rude journée passée sur le dos d'un cheval, à grignoter une bouchée de haricots mexicains, à sophistiquer sa matière grise avec une pinte de whisky pur et à s'endormir par terre en se servant de ses bottes comme oreiller. Quand cette cargaison imprévue d'argent se déchargea sur lui et son petit partenaire rose et blanc, George, ils se ruèrent sur ce tas de cabanes intitulé Atascosa City, et vous savez ce qui leur advint. Ils avaient assez de fric pour s'acheter tout ce qu'ils voulaient, seulement ils ne savaient justement pas ce qu'ils voulaient. Leur notion de la prodigalité se limitait à trois articles : le whisky, les selles et les montres en or. S'il existait autre chose dans le monde qui permît de boulotter une fortune ils n'en avaient jamais entendu parler. Aussi, quand ils avaient envie de faire une noce carabinée, galopaient-ils jusqu'à cette ville rabougrie, et là, postés devant la porte du premier bar de l'endroit, ils faisaient, au moyen de l'annuaire local, l'appel de la population par ordre alphabétique pour les inviter à boire un coup. Puis, ils allaient commander trois ou quatre nouvelles selles californiennes chez le marchand et jouaient à pile ou face sur le trottoir avec des pièces d'or. Le match de lance-

ment des montres en or était dû à une inspiration de George ; mais même cela commençait à devenir monotone.

« Si je me mis à la hauteur des circonstances ? Écoutez.

« En moins d'une demi-heure je lui étale un tableau verbal des voluptés métropolitaines qui fait paraître l'existence à Atascosa City aussi lugubre qu'une excursion à Coney Island avec votre épouse légitime. Dix minutes plus tard nous topons là pour sceller notre traité : je remplirai auprès de lui les fonctions amicales de cicérone, guide, interprète, imprésario et manager général des réjouissances, orgies, débauches et dérèglements ; et Solomon Mills, c'est son nom, payera tous les frais pendant un mois. Et si, à la fin de cette période, j'ai brillamment réussi dans mes exercices de directeur des Rigolades, il me donnera mille dollars. Puis, pour consacrer le marché, nous faisons l'appel général d'Atascosa City, et nous mettons tous ses habitants sous la table, sauf les femmes et les enfants, à l'exception d'un homme intitulé Horace Westervelt Saint-Clair. Désireux de reconnaître généreusement cet exploit, nous achetons pour Horace un plein panier de montres en argent et nous le poussons hors de la ville avec ça. Enfin nous concluons cette glorieuse soirée en arrachant le sellier de son lit, et en lui commandant trois nouvelles selles ; puis nous allons nous étendre pour dormir en travers de la voie de garage, juste pour embêter la S. P. H. G. C. Imaginez un peu un type qui a soixante-quinze mille dollars et qui cherche à s'épargner la disgrâce de mourir riche dans une ville comme ça !

« Le lendemain, George, qui doit être marié, ou contagieux ou prisonnier sur parole ou quelque chose comme ça, monte à cheval pour retourner au ranch. Moi et Solly, comme je l'appelle maintenant, on se prépare à secouer nos

chrysalides et à prendre notre vol vers les luminaires des cités joyeuses et substantielles.

« – Et grouillez-vous, dis-je à Solly ; juste le temps de vous raser et de vous habiller et on s'en va. Il ne s'agit plus cette fois, dis-je, d'une assemblée de village comme celles du Texas, où l'on mange du chili-concarno-con-huevos sur la plaza en gueulant : Whoopee ! Nous allons nous attaquer à la vraie grande vie. Nous allons nous frotter à l'équipe première, celle qui porte des guêtres, des gants, des cannes, des faces-à-main, des visons et des pékinois.

« Solly fourre 6.000 dollars en billets dans une poche de son pantalon kaki, et dans l'autre des lettres de crédit pour 10.000 dollars sur des banques de l'Est. Puis je renoue des relations diplomatiques avec la S. P. H. G. G. et nous voilà partis vers le Nord-Ouest, en route pour notre circuit des vergers paradisiaques de l'Orient yankee.

« On s'arrête un moment à San-Antonio, pour permettre à Solly de s'acheter un complet, et de payer huit tournées aux clients et employés du *Menger Hôtel,* et de faire expédier au ranch quatre selles mexicaines à garnitures d'argent et ornées de *suaderos* en angora blanc. Puis nous faisons un grand saut jusqu'à Saint-Louis, où nous, arrivons juste à temps pour le dîner ; et j'appose nos empreintes digitales sur le registre de l'hôtel le plus cher de la ville.

« – Enfin ! dis-je à Solly, en me clignant de l'œil à moi-même, c'est la première fois que nous tombons sur un établissement nourricier où nous allons pouvoir déguster un authentique bon plat de haricots !

« Et pendant qu'il est monté dans sa chambre, où il ameute le personnel en appuyant sur tous les boutons de

sonnette pour allumer sa lampe électrique, j'attrape le maître d'hôtel par un pan de son costume de gala, je lui glisse deux dollars dans la main, il les prend et je lui dis :

« – François, ou Auguste ou Luigi, je dîne ce soir avec un copain qui ne s'est jamais nourri jusqu'à présent que de céréales et de cigares à cinq sous. Voyez le chef, et commandez-lui pour nous un de ces dîners comme vous en servez à l'évêque luthérien de Troofing-sur-Ylett, quand il voyage incognito, ou au Manager général des Racketeers de Chicago lorsqu'il se fait passer pour le maire de Philadelphie. Et ne vous en faites pas pour l'addition : il y a un wagon spécial qui nous suit avec le pognon. Et nous voulons une musette-mangeoire remplie jusqu'au nez avec toutes les recettes d'Ali-Bab. Note illimitée pour le crédit, ou vice versa. Sautez !

« À huit heures, moi et Solly, on se met à table. Saint-Troussequin ! On n'a jamais rien vu de pareil depuis le Banquet des Voyageurs-qui-déjeunent-tous-les-jours-au-buffet-de-la-gare-en-dix-neuf-minutes. Tout est servi à la fois. Le maître d'hôtel appelle ça *dîner à la poker ;* paraît que c'est une chose fameuse chez les gourmets de l'Ouest. Les plats rappliquent par séries de trois : canard rôti, canapé de grives et canette de bière ; tortue braisée, torpille sauce mousseline et tête de veau en tortue ; potage Pompadour, pot-au-feu Napoléon et potiron Mac-Farlane ; escargots, escalopes et esturgeon ; figues, caviar et civet de lièvre ; huîtres, gin et meringues, et ainsi de suite, toujours par trois. Le truc consiste à manger le plus possible de tout ça, et alors le garçon enlève les restes et vous apporte des pêches Melba pour finir de faire le plein.

« Je suis sûr que Solly va être épaté à la vue de tous ces plats et entremets, lui qui n'a jamais mangé que du lapin rôti dans son ranch ; et j'avoue que j'attends sa réaction avec une certaine impatience, car je ne me souviens pas de l'avoir vu récompenser mes efforts par un seul sourire depuis que nous avons quitté Atascosa City.

« Nous sommes dans la salle à manger principale, et au milieu d'une équipe de dîneurs en tenue de gala, qui parlent tous d'une voix sonore et joviale. La conversation générale roule exclusivement sur les deux seuls sujets connus à Saint-Louis : l'adduction d'eau et la question nègre. Et ils mélangent les deux sujets si rapidement que les étrangers se demandent s'il ne s'agit pas de l'ablution nègre et la question de l'eau, ce qui ramène le problème à un seul supplice hydraulique. Et, là-bas, dans le fond, il y a un orchestre tout neuf qui fait ce qu'il peut pour empêcher les convives de s'entendre à plus de deux tables de distance. Et maintenant, me dis-je, Solly va enfin sentir son système sustenté et stimulé par les substances spirituelles des salades, sérénades et salmigondis. Mais non, mon fils !

« Il me dévisage par-dessus la table ; il y en a quatre mètres carrés, et elle a l'air du terminus d'un cyclone qui serait passé chez un épicier en gros, un marchand de volaille et un maraîcher, puis aux Abattoirs et enfin dans un grand magasin le jour de l'Exposition de Blanc.

« Solly se lève, fait le tour de la table à pied, et me dispense un regard à la fois sévère et mélancolique.

« – Luke, dit-il, c'voyage m'a creusé l'appétit. J'croyais vous avoir entendu dire qu'il y aurait un bon plat de haricots ce soir. J'm'en vais voir dehors si j'peux trouver quelque

chose à manger. Vous pouvez rester pour mastiquer cette espèce de boustifaille artificielle, si ça vous fait plaisir.

« – Une minute, dis-je.

« J'appelle le garçon, demande l'addition et signe un bon de treize dollars et cinquante cents.

« – Vous n'avez pas honte, dis-je, de servir à deux gentlemen un tas d'aliments tout juste bons pour l'équipage d'un steamer du Mississipi ? Nous sortons pour aller chercher une nourriture décente.

« J'accompagne dans la rue mon malheureux homme des pampas. Bientôt il repère une sellerie et ça estompe un peu la tristesse de son iris. Nous entrons, commandons et payons encore deux selles, l'une avec un pommeau en argent massif, des clous dorés, des falbalas et fanfreluches, et une riche bordure en onyx japonais et en perles du Michigan autour des quartiers. Quant à l'autre – oh ! l'autre ! Elle aura un pommeau doré, des étriers en argent, des étrivières en cuir de Cordoue sculpté, une sangle en fils de nickel tressés doublée de peau de lama, et des quartiers entièrement incrustés de clous d'argent, de faux rubis et de piastres mexicaines en or deux carats !

« Le sellier lui laisse les deux pour onze cents dollars.

« Réellement soulagé, Solly sort et, se fiant à son flair, se dirige vers la rivière. Et dans une petite rue transversale, qui n'a ni trottoirs ni maisons, et qui n'est même pas une rue, il trouve enfin ce qu'il cherche. Nous entrons dans un caboulot, et là, au milieu d'une riche clientèle de dockers et de matelots, et à l'aide d'instruments en-fer-blanc, nous mangeons des haricots. Oui, Monsieur, des haricots avec du porc salé !

« – J'pensais bien qu'on allait en trouver par ici, dit Solly.

« – Délicieux ! dis-je. Cette espèce d'alimentation copurchic qu'ils vendent à l'hôtel plaît peut-être aux snobs. Quant à moi je préfère le bon plat du jour comme ici.

« Après avoir été victimes des haricots, nous émergeons du nuage de fumée et de vapeur maritimes et j'entraîne Solly sous un réverbère en exhibant un journal du soir à la page des spectacles.

« – Et maintenant, youhou ! En avant pour la tournée des plaisirs, dis-je. Voyons : ah ! voilà une pièce de Pacha Kittry en un acte et trois entr'actes ; voilà un film de Samuel Vogelblumstein intitulé : « Vingt-cinq millions de dollars » Ah ! non, je me trompe, c'est le prix qu'il a coûté, mais c'est la même chose. Nous avons encore la célèbre chanteuse réaliste Rachel Louspignat, qui s'accompagne en jouant de la castagnette avec ses mâchoires ; et puis on joue *Hamlet* au Cabaret de la Volière ; à moins que vous ne préfériez aller patiner au glaciarium ou encore faire un tour de chevaux de bois à la fête foraine ? J'inclinerais volontiers…

« Mais voilà cet opulent géant qui lève ses deux bras jusqu'aux fenêtres du premier étage en baillant avec à propos et sonorité.

« – J'crois que j'vais aller m'coucher, dit-il, c'est mon heure. Un peu mort, ce Saint-Louis, pas vrai ?

« – Oh ! oui, dis-je. Depuis que le chemin de fer la traverse, cette ville est pratiquement ruinée. Les entrepreneurs de lotissements et la foire annuelle ont achevé de la tuer. Oui, on ferait aussi bien d'aller au lit. Chicago, oui, ça c'est

une ville ! Il faut que vous voyiez ça ! Est-ce qu'on prend des billets pour le lac Michigan demain matin ?

« – Si on veut, dit Solly. J'ai idée que ces villes du nord se ressemblent toutes.

« Après tout, se dit le sage et rusé cornac, il est possible que Chicago parvienne à chatouiller mon éléphant. Looloo-ville-sur-le-Lac a la réputation de receler, sous sa chemise, deux ou trois trucs dûment combinés pour empêcher les visiteurs ruraux de s'endormir après le couvre-feu.

« Mais rien à faire avec cet herbivore des pampas. J'ai tout essayé : les théâtres, les cinémas, les excursions en auto, les croisières sur le lac, les dîners au champagne, les séances de la Bourse et même les réunions électorales. Vains efforts. La figure de Solly s'allonge de jour en jour. Et je commence à craindre pour mes émoluments, et je sens qu'il est temps de jouer mon dernier atout. Alors je lui murmure « New-York » d'un air aguichant et mystérieux, et je lui apprends que toutes ces villes de l'Ouest ne sont tout juste bonnes qu'à servir de banlieue à la grande Cité des derviches tournants.

« En revenant d'acheter les billets, je ne vois plus Solly. À cette époque je commençais à connaître ses habitudes ; aussi, en moins de deux heures, je le retrouve chez un sellier. Dans cette boutique, ils avaient, au sujet des arçons et de la sangle, quelques idées nouvelles qui provenaient de la Police montée canadienne ; et cela intéresse tellement Solly qu'il a l'air presque réconcilié avec l'existence. Il fait une commande de neuf cents dollars.

« Avant de partir je télégraphie à un copain de New-York de venir m'attendre à la gare de la Trente-troisième rue avec

une liste de tous les marchands de selles de la ville. Comme ça je saurai où trouver Solly si je le perds.

« Qu'est-ce qui s'est passé à New-York ? Ha ! ha ! Vous allez bientôt le savoir. Je me dis : « Mon vieux chirazade, au boulot ! Il faut que Bagdad tape dans l'œil à ce morne sultan de la triste figure, sinon tu seras pendu ». Je connais mon New-York et je me sens sûr de moi.

« Alors je me mets à bourrer Solly de vues, paysages, sites, dioramas, spectacles et récréations en tous genres avec la vitesse et la-fécondité d'un film documentaire qui vous fait visiter l'Asie en cinq minutes. Je le fais rouler en tramway, en autobus, en taxi, dans le métro et sur les montagnes russes ; je lui fais voir Wall Street et la gare du Grand Central et Tammany Hall, et le building de la « Compagnie générale et politique de l'acier et du saindoux », et la statue de Lincoln et celle de Mercure, et toutes les autres beautés de New-York. Et je gradue savamment mes sensations, en allant toujours de plus en plus magnifique et sidérant.

« Le soir du troisième jour, Solly a l'air d'un tableau condensé de 5.000 orphelins qui sont arrivés en retard à la gare pour prendre le train de plaisir, et je change de faux col toutes les deux heures en me demandant avec angoisse qu'est-ce qui pourrait bien intéresser ce mammouth, et si je ne vais pas rater mon backchiche de 1.000 dollars. Il s'endort devant le pont de Brooklyn ; il regarde ses pieds en passant devant les gratte-ciel ; et il fallut trois huissiers en uniforme pour l'empêcher de ronfler pendant une représentation du meilleur vaudeville de la saison.

« Un jour enfin, je crois que j'ai trouvé un moyen de le posséder. Le matin, avant son réveil, je lui passe une paire de manchettes amidonnées avec boutons en or boulonnés ;

et le soir même, je l'emmène dans l'une de ces cages en verre, garnies de palmiers que les plus grands hôtels de la cité utilisent pour capturer et exposer gratuitement, pendant plusieurs heures par jour, les gandins, rupines, gandines et rupins de l'endroit. Ce soir-là ils sont particulièrement nombreux, et sirotent des boissons faibles en minaudant, et parlent doucement sans remuer les lèvres comme s'ils avaient un phonographe dans le ventre ; mais je suis désappointé de ne pas les voir se gratter ni jeter des écorces de cacaouette à travers les barreaux. Solly les contemple un moment sans rien dire ; et tout à coup il pousse un éclat de rire rauque, âcre et strident qui cause une sensation dans le palmarium : c'est comme si quelqu'un venait de tirer sur le carreau un vieux et lourd bahut dont les roulettes sont cassées. C'est la première fois que je le vois rire depuis quinze jours et cela me donne de l'espoir.

« – Ha ! ha ! dis-je, ils sont tordants tous ces mannequins, n'est-ce pas ?

« – Oh ! qu'il répond, j'pensais pas à c'lot d'génisses et d'veaux gras qu'ils ont amenés dans c't'Exposition agricole. J'pensais au jour où George et moi on avait mis d'la lessive de mouton dans l'whisky de Johnson Tête-de-ch'val. Je voudrais bien être rentré à Atascosa City, qu'il ajoute.

« Je sens un frisson glacé se couler dans mon échine. Y a pas, me dis-je, il faut que je joue échec et mat d'un seul coup.

« Je fais jurer à Solly de m'attendre dans le café, et je frète un taxi qui me dépose chez Lolabelle Délateur, dans la Trente-troisième rue. Je la connais depuis longtemps. Elle chante une chanson avec trois airs et trois cents ronds-de-jambe dans une opérette de Broadway.

« – Jane, lui dis-je, j'ai avec moi un ami du Texas. C'est un chic type, seulement il est un peu massif. Je voudrais lui donner une petite secousse après la représentation ce soir, quelque chose qui pétille, tu sais, un tour au Casino, avec souper, marennes, champagne, foie gras et musique. Ça va ?

« – Est-ce qu'il sait compter ? demande Lola.

« – Jusqu'à soixante-quinze mille, dis-je. Tu dois bien te douter que je ne l'aurais pas emmené promener s'il n'avait pas eu de bonnes notes à l'école. Il est plein de dollars et de haricots.

« – Amène-le-moi à la fin du second acte, dit Lola, et j'examinerai ses titres et obligations.

« Vers dix heures donc, ce soir-là, je conduis Solly à la loge de Miss Delatour, et l'habilleuse nous fait entrer. Quelques minutes plus tard arrive Lolabelle, qui sort de la scène, dans le costume éblouissant qu'elle porte au moment où elle sort du rang des femmes-grenadiers pour déclarer à Sa Majesté le Roy de Krapatoulie : « Vive notre gracieux Souverain des Fêtes rurales de la moisson des Plaisirs ! » Et je vous parie un cachet de première vedette que ce n'est pas sa voix qui lui a valu le rôle.

« Dès que Solly l'aperçoit, il se lève d'un bond, sort, traverse rapidement les coulisses et ne s'arrête que dans la rue. Je le suis, la mort dans l'âme. Ce n'est pas Lolabelle qui me décrochera mes mille dollars. Je me demande qui pourra bien le faire.

« – Luke, me dit Solly sur le trottoir, nous avons commis une affreuse bévue. Nous sommes entrés par erreur dans la chambre à coucher de cette dame. J'ai toujours pensé que

j'étais un gentleman, Luke ; faut que j'lui fasse toutes mes excuses. Croyez-vous qu'elle nous pardonnera jamais ?

« – Sûrement, dis-je. Peut-être qu'elle n'y pense déjà plus. Bien entendu, c'était une erreur de notre part. Allons manger des haricots.

« C'est ainsi que ça se déroule. Mais quelque temps plus tard, Solly me pose un lapin à l'heure du dîner pendant plusieurs soirs. Je le coince dans le hall, et je lui arrache des aveux : il a dégoté dans la Troisième avenue un restaurant où ils font cuire les haricots dans le style du Texas. Je le persuade de m'y inviter. Je n'ai pas plutôt ouvert la porte que je lève les bras en signe de capitulation.

« À la caisse siège une jeune dame, à qui Solly me présente. Puis nous nous asseyons et on nous sert des haricots.

« Oui, Monsieur, il y a derrière ce comptoir-caisse une jeune femme appartenant à l'espèce qui attrape les hommes à la volée aussi facilement qu'un poisson. Celle-ci possède la technique à fond. Je l'ai vue à l'œuvre. Elle est vêtue simplement et arbore des signes de santé impeccable. Ses cheveux sont tirés en arrière et lissés, pas de chichis ni de frisettes. Oui, tels sont les signes particuliers de son signalement. Et je vais vous expliquer le mécanisme stratégique de la manœuvre homicide : c'est très simple. Quand une femme comme ça veut pêcher un homme, elle s'arrange pour que, chaque fois qu'il la regarde, il la trouve en train de le regarder. C'est tout.

« Le lendemain soir, je devais convoyer Solly à Coney Island à sept heures. À huit heures, pas encore de Solly. Je sors et hèle un taxi. J'ai le pressentiment que ça va se gâter.

« – Conduisez-moi au Back Home Restaurant dans la Troisième avenue, dis-je au chauffeur ; et si je n'y trouve pas ce que je cherche, faites la tournée des selleries, ajouté-je en lui rendant la liste.

« – Patron, dit le chauffeur, j'ai essayé d'manger un bifteck une fois dans c'restaurant là. Si c'est qu'vous avez vraiment faim, vaudrait mieux aller tout d'suite chez les marchands d'selles.

« – Je suis un détective, dis-je, et je ne mange pas. Dépêche-toi.

« Aussitôt que j'ai mis les pieds dans le restaurant, je sens dans les lignes de la main qu'il faut me méfier d'une femme brune, aux cheveux plats et aux yeux en hameçons, et que je vais faire une perte financière.

« Solly n'est pas là ; ni la pêcheuse non plus.

« J'attends. Au bout d'une heure, ils descendent de taxi devant la porte et entrent, la main dans la main. Je prie Solly de m'accorder un interview. Il a un sourire sur la figure aussi large qu'un océan sur une carte géographique. Mais je ne suis pas plus l'auteur de ce sourire que je n'ai fabriqué d'océan depuis que j'ai quitté l'école.

« – La plus magnifique créature qui ait jamais humé la brise ! bêle-t-il avec un enthousiasme lamentable.

« – Compliments, dis-je. Et maintenant, mon rôle étant terminé, envoyez les mille dollars, s'il vous plaît.

« – Luke, dit-il, tandis que son sourire disparaît instantanément, j'ai pas l'impression que j'me suis tellement tir'bouchonné, sous votre tutelle et administration. Mais j'ferai tout c'que j'pourrai pour vous, tout c'que j'pourrai,

Luke. Moi et Miss Skinner on s'est mariés y a une heure. Partons pour le Texas demain matin.

« – Fameux ! Meilleurs vœux, dis-je, santé, bonheur, haricots et prospérité. Mais ne laissons pas nos relations d'affaires s'enliser dans la guimauve du roman et de la chanson d'amour. Que deviennent mes honoraires ?

« – Madame Mills, dit-il avec un air de satisfaction pitoyable, a pris possession de mon argent et de mes papiers, à l'exception de 12 fr. 50. J'lui ai dit c'qu'était convenu entre nous ; mais elle prétend que c'est un contrat illégal et irréligieux, et elle ne veut pas payer un cent. Mais j'veux pas qu'vous soyez lésé, Luke, dit-il. Au cours de ce voyage, j'ai acheté quatre-vingt-sept selles : que j'ai fait envoyer au ranch. En arrivant, je choisirai les six plus belles du lot, et je vous en ferai cadeau.

– Et… vous les avez reçues ? demandai-je quand Lucullus eut achevé son récit.

– Oui, dit-il. Six selles royales, impériales, despotiques, dignes d'un Président de la République du Guatizuela pour le jour de son couronnement. À elles six, elles ont dû lui coûter quelque chose comme 3.000 dollars. Mais où trouver un marché pour six selles comme ça ? Qui peut acheter ça, à part ces rajahs et ces potentats de l'Afrique ou de l'Asie ? Je les ai tous sur cette liste. Je les ai tous repérés, depuis l'Aga-Tam-Ki-Pour de Balavakavala, jusqu'au petit brun aux yeux de cirage qui règne sur les orangs-outangs de l'archipel des Toukou-Mamaou.

– C'est une clientèle, dis-je, assez dispersée.

– Oui, dit Polk Lucullus. Mais il en vient de plus en plus. Aussitôt que l'un de ces anthropoïdes carnassiers se croit ci-

vilisé parce qu'il a remplacé la strangulation par la guillotine et qu'il se sert d'une serviette au lieu de ses moustaches pour s'essuyer la figure, il se baptise un « Roosevelt de l'Orient », et il rapplique à New-York pour apprendre la manière de faire les cocktails et d'infliger de nouveaux impôts. Oh ! je placerai toutes mes selles ! Tenez, lisez-moi ça.

Le royal sellier tira de sa poche un journal plié en huit et me désigna le paragraphe suivant :

« Son Altesse Seyyid Feysal Bin Rakee, Imam de Muskat, est l'un des souverains les plus cultivés et les plus éclairés du Vieux Monde. Ses écuries contiennent plus de mille chevaux appartenant à la race persane la plus pure. On dit que ce puissant seigneur projetterait bientôt un voyage aux États-Unis… »

– Hein ! s'écrie Mr Polk d'une voix triomphante. Autant dire que ma meilleure selle est vendue d'avance, celle qui a des turquoises incrustées dans le troussequin. N'auriez-vous pas trois dollars à me prêter en attendant ?

Je les avais. Je ne les ai plus depuis ce moment-là.

Si ces lignes tombent sous les yeux de l'Imam de Muskat, puissent-elles attiser le désir qu'il a manifesté de visiter notre pays. Nous y gagnerons tous : moi, trois dollars ; les États-Unis, 25 millions de roupies ; le prince, de précieuses recettes éthyliques et fiscales ; et ses sujets la satisfaction de le savoir à 12.000 kilomètres de leur pays, ainsi que la primeur d'une taxe ultra-moderne sur les chameaux de luxe et les pendentifs nasaux.

VII

ESCULAPE AU RANCH

Si vous êtes un lecteur fidèle des chroniques du ring, vous ne devez pas avoir oublié le fameux combat qui mit aux prises, il y a quelques années, le champion du monde des poids moyens et son « challenger », dans une ville de la frontière chevauchant une rivière internationale. Le conflit dura exactement une minute vingt-trois secondes ; cruellement désappointés par ce record de vitesse, les amateurs de vrai sport jurèrent qu'ils n'avaient rien vu de semblable depuis un temps immémorial. Les reporters sportifs firent ce qu'ils purent pour allonger la sauce de leur compte rendu ; mais débarrassé de tout ce délayage, l'événement fut en réalité tristement foudroyant. Le champion se contenta de frapper sa victime, lui tourna le dos en disant : « J'y ai donné sa dose », et tendit ses poings à ses seconds pour se faire enlever les gants.

Voilà comment, le lendemain matin, l'on vit débarquer du train, à San-Antonio, une pleine cargaison de gentlemen complètement dégoûtés, une véritable orgie de pantalons blancs, de gilets fantaisie, de cravates polychromes et de panamas. Et voilà aussi la raison de la pénible situation dans laquelle se trouvait « Cricket » Mac-Guire, lorsqu'il descendit ce matin-là de son wagon en titubant et s'assit sur le quai de la gare des marchandises, tordu par une quinte de cette toux

rauque et profonde si familière aux oreilles des San-Antoniens.

À la même heure, mais pour des motifs différents, arrivait à la gare Curtis Raidler, le plus grand éleveur de bétail du Nueces, et l'éleveur de bétail le plus grand de ce district.

Raidler s'était levé tôt pour prendre le Rapide-Sud qui devait le ramener à la station la plus proche de son ranch ; il s'arrêta devant l'infortuné voyageur, et lui adressa la parole avec l'accent traînant et pittoresque de son pays.

– Ça te tient dur, fiston ?

« Cricket » Mac-Guire, ancien jockey et ex-champion de boxe-poids-plume, exerçant actuellement la profession de bonneteur et de vendeur de tuyaux sur les champs de courses, fidèle habitué du ring et sportman accompli, leva les yeux d'un air provocant et batailleur en s'entendant interpeller aussi familièrement.

– Cal'tez, gratte-ciel ! dit-il d'une voix éraillée. J'vous ai pas sonné.

Une seconde quinte le terrassa, et il s'appuya en chancelant contre un chariot à bagages. Raidler attendit patiemment, tout en jetant un coup d'œil sur la multitude bigarrée de chapeaux de paille, de pardessus clairs, de souliers jaunes et de gros cigares qui encombraient le quai.

– Tu descends du Nord, fiston ? demanda-t-il quand la toux de l'autre se fut calmée. Tu es venu pour assister au combat ?

– Combat ! grogna Mac-Guire avec un air de roquet irrité. Qu'on m'parle pas d'combat ! Une injection d'morphine, plutôt ! L'type de Cork a juste fait prendre sa drogue à

l'autre, une cuillerée avant l'repas, et ji ! le v'là endormi pour le compte. Un combat ! Peuh !

Il s'arrêta, pour reprendre haleine, toussa de nouveau, et continua son discours, plutôt pour lui-même que pour son interlocuteur, heureux de se soulager en exposant à haute voix ses déboires.

– M'parlez plus des coups sûrs ! N'importe qui aurait sauté là-dessus, même un book ! Cinq contre un ! Oui, ils m'ont donné l'autr'galette à cinq contre un, et j'aurais parié cent billets si j'les avais eus que l'champion d'Cork tiendrait pas trois rounds devant l'autre. J'y ai fourré jusqu'à mon dernier sou, et j'étais si sûr du coup que j'sentais déjà l'odeur de c'te boîte de nuit d'la Trente-septième rue qu'j'allais acheter à Jimmy Delaney avec le pognon. Et alors… Dites, gratte-ciel, faut-y pas être un peu fumé pour balancer tout son fric sur un coup d'hasard comme ça !

– Sûrement, dit Raidler, surtout quand on perd. Et maintenant, fiston, lève-toi et rentre à l'hôtel. Tu as une sale toux. Y a longtemps que ça te tient ?

– La poitrine, dit Mac-Guire en hochant la tête. Tuberculose. L'toubib dit qu'j'en ai pour six mois, p't'-être un an si j'me tiens à carreau. J'voulais justement m'tenir peinard et m'soigner, c'est pour ça qu'j'ai spéculé sur le coup de cinq contre un. J'avais mille dollars d'économies. Si j'avais gagné, j'achetais la turne à Delaney. Qui qu'aurait jamais pensé que c'te galette s'coucherait au premier round ?

– C'est sûrement un coup dur, dit Raidler en contemplant d'un air paternel la maigre silhouette de Mac-Guire accroupie contre le chariot. Mais va te reposer à l'hôtel, fiston. Où descends-tu ? Au Menger, au Maverick ?…

– Pourquoi pas le Carlton et le Waldorf-Astoria ? demanda Mac-Guire sarcastique. J'vous ai déjà dit qu'j'étais fauché. Y m'reste un penny. Peut-être aussi qu'un voyage en Europe me f'rait du bien ou une croisière dans mon yacht particulier, hein ?… Hé ! journal !

Il lança son dernier penny au vendeur de journaux, déplia son *Express,* appuya son dos contre le chariot et se plongea incontinent dans la lecture de son *Waterloo,* tel qu'il était commenté, étendu et assaisonné par une presse ingénieuse.

Curtis Raidler consulta une énorme montre en or et posa sa main sur l'épaule de Mac-Guire.

– Debout, fiston, dit-il. Nous n'avons plus que trois minutes pour prendre le train.

Mac-Guire grimaça un sourire sardonique.

– Vous m'avez p't'-être vu casser une tirelire ou encaisser un chèque depuis tout à l'heure ? Y a pas une minute que j'vous ai dit que j'étais raide. Débinez-vous, building.

– Je t'emmène à mon ranch, dit Raidler, et tu y resteras jusqu'à ce que tu sois guéri. Dans six mois tu seras remis à neuf. Allons !

Il empoigna Mac-Guire d'une seule main et l'entraîna, le portant presque, dans la direction du train.

– Hé ! dites ! fit Mac-Guire en cherchant faiblement à se dégager, j'vous répète que j'peux pas payer !

– Payer quoi ? demanda Raidler étonné.

Ils se dévisagèrent mutuellement, sans se comprendre. Car leurs esprits tournaient en sens inverse, tels deux pignons d'engrenage montés sur des arbres différents.

Les voyageurs du Rapide-Sud, qui les virent assis l'un près de l'autre, se demandèrent ce qui avait bien pu causer le rapprochement de ces deux antipodes. Mac-Guire n'avait guère plus de cinq pieds de haut, et son visage offrait un curieux mélange d'irlandais et de japonais. Avec ses petits yeux ronds et brillants comme des billes de verre, ses joues osseuses, son menton décharné, sa figure coriace, balafrée, cassée et raccommodée, son expression farouche et indomptable, et sa mine de frelon belliqueux, il était un spécimen classique de la progéniture des grandes cités du Nord et de l'Est. Raidler sortait d'un humus tout différent. Haut de plus de six pieds, large de deux mètres, aussi pur, clair et transparent qu'un ruisseau de cristal, il représentait un produit parfait de l'heureuse union du Sud et de l'Ouest. On connaît peu de portraits fidèles de cette espèce d'hommes, car il n'existe pas de cadres assez grands pour les contenir. Seul, quelque chose de large, de libre, de frais, de robuste, de simple et de rustique comme une fresque égyptienne serait capable de représenter des Curtis Raidler.

Le rapide les emmenait à toute vitesse vers le Sud. La forêt se fondait progressivement en une masse plus ou moins clairsemée de petits bosquets, dressés comme des îlots sur une mer d'herbage ; puis le train s'engagea résolument dans l'immense océan vert et nu des prairies du Texas. Ils étaient maintenant dans le royaume du bétail, du lasso, des centaures, des ranchs et des pantalons de cuir.

Recroquevillé dans son coin, Mac-Guire accueillait avec une suspicion hostile la conversation de Raidler. Quelle pou-

vait bien être la « combine » de ce grand « mec » qui venait de le kidnapper ? Surtout, n'essayez pas d'insinuer le mot « altruisme » dans le domaine conjectural de Mac-Guire : il ne vous comprendrait pas.

– C'est pas un fermier, pense le captif ; c'est pas un filou non plus, pour sûr. Qu'est-ce que ça peut bien être que son truc ? Ouvr' tes mirettes, mon vieux Cricket, et r'garde combien qu'il va tirer d'cartes. T'es bien coincé, en tout cas, avec un gousset creux et une phtisie galopante, tu f'rais mieux de t'tenir peinard. Oui, tiens-toi peinard en attendant d'connaître sa combine.

À la station de Rincon, à cent milles au sud de San-Antonio, ils descendirent du train pour monter dans une voiture du ranch qui les attendait. C'est grâce à ce véhicule qu'ils allaient parcourir maintenant les cinquante kilomètres de prairies qui les séparaient de leur terminus. Déjà, ce voyage aurait dû donner à l'acrimonieux Mac-Guire une idée de ce qui allait constituer sa rançon. Les roues caoutchoutées glissaient à travers une savane ensorcelante. Les deux petits chevaux espagnols les entraînaient rapidement d'un trot agile et inlassable qui se changeait de temps à autre en un galop échevelé. L'air était vif et pétillant, chargé du parfum des mille fleurs de la prairie. Bientôt le chemin disparut, et la voiture se lança au milieu des flots verts d'un océan d'herbe, à travers lequel la dirigeait sûrement la main experte de Raidler, pour qui chaque bouquet d'arbres était un phare, chaque bosse du terrain une bouée lumineuse. Mais Mac-Guire le morose et le taciturne, tassé sur son siège, ne voyait là qu'un désert et ne répondait que par des grognements maussades et méfiants aux avances de Raidler.

– Qu'est-ce qu'il peut bien avoir dans l'crâne ? pensait-il. Qu'est-ce que c'grand fusil est en train d'mijoter pour ma terrine ?

Enfanté parmi les panoramas de briques et les sites de ciment armé, Mac-Guire mesurait un espace borné par l'horizon et la quatrième dimension avec une jauge à rues et à trottoirs.

La semaine précédente, en traversant les pâturages, Raidler avait rencontré un veau malade et abandonné qui beuglait pitoyablement. Sans mettre pied à terre il avait empoigné l'orphelin, l'avait couché en travers de sa selle, et porté au ranch, où il l'avait confié aux hommes pour qu'ils en prissent soin. Mac-Guire ne pouvait pas comprendre qu'aux yeux de Raidler, son propre cas et celui du veau étaient identiques, et requéraient semblablement sa compassion et son assistance. Voilà une créature en détresse, et voilà Raidler qui l'aperçoit et qui sait qu'il a le pouvoir de la secourir : il ne lui en faut pas plus pour agir. Pas besoin de monade, ni d'impératif catégorique pour Raidler. Mac-Guire était le septième invalide qu'il avait ramassé ainsi au hasard dans les rues de San-Antonio, où se rendent tant de malheureux poitrinaires pour y respirer l'ozone qui émane, dit-on, de son sol. Cinq de ces hôtes précédents du ranch Solito en étaient partis guéris ou tout au moins considérablement soulagés, en accablant Raidler de remerciements enthousiastes. Le sixième arriva trop tard, mais il n'en reposa pas moins confortablement, après une fin heureuse et douce, sous un arbre du verger.

Aussi ne fut-ce point une surprise pour les habitants du ranch lorsque Raidler, ayant arrêté ses chevaux devant la

porte, empoigna son débile protégé comme un paquet de chiffons et le déposa sous la galerie.

Mac-Guire contempla d'un air curieux et toujours méfiant l'étrange tableau qui s'offrait à ses yeux de citadin racorni. Le bâtiment du ranch était l'un des plus beaux de la région. Construit entièrement en briques, amenées à pied d'œuvre sur des chariots, il n'avait qu'un étage, et une immense véranda en banco faisait le tour des quatre chambres. Un assortiment pittoresque et bigarré de chevaux, de chiens, de selles, de voitures, de harnais, de carabines et d'accessoires de cow-boys s'étalait aux regards du sportsman naufragé, qui laissait percer un certain étonnement.

– Nous voilà rendus à la maison, dit Raidler joyeusement.

– C'est… c'est… une sacrée drôle… de baraque ! siffla Mac-Guire, et il s'écroula sous la galerie, en proie à une quinte de toux effrayante.

– On tâchera de te la rendre confortable, fiston ! dit Raidler gentiment. L'intérieur n'est peut-être pas très beau ; mais c'est l'extérieur et le grand air après tout qui te feront le plus de bien.

– Tiens, voici ta chambre. Si tu as besoin de n'importe quoi, demande-le.

Il avait fait entrer Mac-Guire dans la chambre Est. Le parquet nu était d'une propreté impeccable. Les rideaux flottaient à la brise du golfe qui pénétrait par les fenêtres ouvertes. La pièce était meublée de deux chaises droites, d'un grand rocking-chair en osier, d'une longue table couverte de journaux, de pipes, de tabac, d'éperons et de cartouches, et

d'un confortable lit en bois clair. Plusieurs têtes d'antilopes étaient accrochées au mur, ainsi que celle d'un énorme sanglier noir. Les gens du Nueces considéraient cette chambre d'ami comme digne d'un prince ; mais Mac-Guire lui montra les dents. Il exhiba un ultime penny retrouvé dans le fond d'une poche et le lança au plafond.

– Vous avez p't'-être cru que j'vous bluffais au sujet d'mon budget ? Eh ben ! vous pouvez m'saler autant qu'ça vous plaira : v'là le dernier jaunet du trésor !

Les yeux de Raidler jetèrent un éclat sombre sous ses sourcils grisonnants tandis qu'il regardait fixement son hôte. Après un court instant de silence, il lui parla gentiment, mais d'une voix ferme.

– Fiston, dit-il, ne fais plus jamais allusion à cette question d'argent ; une fois suffit largement. Les gens que j'invite à mon ranch n'ont rien à payer, et il est très rare qu'ils offrent même de le faire. Le dîner sera prêt dans une demi-heure. Il y a de l'eau dans le broc, pour ta toilette, et de l'eau potable toute fraîche dans cette jarre rouge qui est suspendue sous la galerie.

– Où est la sonnette ? demanda Mac-Guire en jetant les yeux de tous les côtés.

– Quelle sonnette ?

– La sonnette pour appeler, si j'ai besoin de quelque chose. J'peux pas… Ben quoi ! cria-t-il avec une explosion de rage impuissante, j'vous ai pas d'mandé d'm'amener ici. J'ai pas essayé d'vous taper d'un sou. J'vous aurais pas raconté l'histoire de ma débine si vous m'l'aviez pas d'mandée. Me v'là maintenant à plus d'cent kilomètres d'un garçon ou

d'un… d'un cocktail. J'suis malade. J'peux pas m'bagarrer. Ah ! Ah ! Ah ! j'suis bien coincé !

Et Mac-Guire se laissa tomber sur le lit en sanglotant convulsivement.

Raidler sortit sous la galerie et cria :

– Ylario !

Un jeune Mexicain d'une vingtaine d'années, mince et souriant, accourut promptement.

– Ylario, lui dit Raidler en espagnol, je me souviens de t'avoir promis une place de *vaquero* sur le San Carlos après le *rodeo* de l'automne.

– *Si, Senor !* telle fut votre bonté !

– Écoute, ce *senorito* est mon ami. Il est très malade. Je te mets à sa disposition. Sers-le fidèlement et à tout instant. Sois très patient et plein d'attention envers lui. Et quand il sera guéri, ou… et quand il sera guéri, ce n'est pas *vaquero* que je te ferai, mais *mayordomo* du Rancho de las Piedras. *Esta bueno ?*

– *Si, si ! Mil gracias, senor !*

Ylario voulut manifester sa gratitude par une génuflexion, mais Raidler le releva d'un coup de pied affectueux, en grondant :

– Allons ! Pas de grimaces d'opéra ici !

Dix minutes plus tard, Ylario sortit de la chambre de Mac-Guire et alla trouver Raidler.

– Le petit *senor,* annonça-t-il, présente ses compliments et demande de la glace pilée, un bain chaud, un gin-fizz, un toast, le barbier, le *New-York Herald,* des cigarettes et qu'on ferme les fenêtres et à envoyer un télégramme.

Raidler prit un flacon de whisky dans une armoire à pharmacie.

– Va lui porter ça, dit-il.

C'est ainsi que fut inauguré le règne de la terreur au ranch Solito. Durant plusieurs semaines, Mac-Guire ne cessa de crâner, de fanfaronner et de bluffer par-devant les cow-boys qui accouraient de dix lieues à la ronde pour contempler cette dernière importation de Raidler. C'était quelque chose d'entièrement nouveau pour eux. Il leur expliquait tous les trucs de la boxe, les méthodes d'entraînement, les meilleurs procédés de l'attaque et de « l'esquive ». Il étala devant leurs yeux toutes les « combines » peu glorieuses d'un « marlou » des sports professionnels. Son argot pittoresque les étonnait et les mettait en joie. Ses gestes, ses attitudes extraordinaires, son parler cru et son immoralité foncière les fascinaient. C'était pour eux quelque chose comme un habitant de la lune ou de Mars.

Quant à lui, si étrange que cela puisse paraître, ce monde nouveau dans lequel il était entré n'existait pas à ses yeux. C'était un égoïste intégral bâti de briques et de ciment. On l'avait plongé, pensait-il, dans « la vie au grand air » pour le moment, mais tout ce qu'il y avait trouvé, c'était un auditoire pour ses discours et souvenirs. Ni la liberté illimitée de la prairie pendant le jour, ni le silence grandiose des nuits immenses et constellées ne parvenaient à le séduire. Toutes les teintes les plus délicates de l'aurore ne l'auraient point détourné des pages roses d'un journal sportif. Sa devise dans

la vie était : « Avoir tout pour rien ». Et son but, la Trente-septième rue.

Environ deux mois après son arrivée, il commença à se plaindre qu'il allait plus mal. C'est alors qu'il devint réellement la peste du ranch, son virus, son cauchemar, son insupportable tyran. Il s'enferma dans sa chambre comme un gnome venimeux, pleurnichant, insultant, exigeant, accusant, jurant du matin au soir. Le thème habituel de ses plaintes était qu'on lui avait imposé cette géhenne contre sa volonté, qu'il allait mourir faute de soins et de confort. Bien qu'il ne cessât de proclamer les progrès de sa maladie, personne ne le trouvait changé. Ses yeux de grenouille étaient plus brillants et diaboliques que jamais, sa voix toujours aussi rêche ; et son visage calleux, dont la peau était tendue comme celle d'un tambour, n'avait plus, depuis longtemps, un gramme de chair à perdre. Seule, la rougeur qui teintait ses pommettes l'après-midi semblait révéler la lèpre cachée qui le rongeait ; et, bien qu'il ne respirât qu'avec un seul poumon, son apparence ne s'était point modifiée.

Il avait fait son esclave du pauvre Ylario, que la promesse de son « majordomat » aidait à supporter son martyre. Mac-Guire commença par lui ordonner de fermer les fenêtres et de tirer les rideaux, bouchant ainsi le passage à l'air frais, qui était sa seule chance de salut. L'atmosphère de la chambre était perpétuellement obscurcie et viciée par la fumée du tabac ; tous ceux qui entraient pour écouter les interminables récits, les scandaleuses rodomontades du petit démon, sortaient à moitié suffoqués.

Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était la façon dont Mac-Guire et son bienfaiteur se traitaient mutuellement. L'attitude du « patient » vis-à-vis de Raidler rappelait celle

d'un enfant hargneux et pervers à l'égard d'un père indulgent. Toutes les fois que Raidler quittait le ranch, son départ plongeait Mac-Guire dans un accès de mutisme rageur, de sombre malveillance ; à son retour il ne manquait pas d'être salué par une volée de reproches violents et acerbes. Quant à l'attitude de Raidler vis-à-vis de son « fiston », elle ne manquait pas non plus de singularité. Il avait l'air d'exercer délibérément et naturellement ce caractère de tyran, de cruel oppresseur que les accusations immodérées de Mac-Guire ne cessaient de lui attribuer ; paraissant avoir assumé la responsabilité de la santé du malade, il accueillait toujours ses algarades avec une douceur, une patience et même une quasi-humilité que rien ne pouvait altérer.

Un jour Raidler parla un peu plus longuement que d'habitude.

– Tu devrais essayer le grand air, fiston, dit-il. Je te donnerai une voiture et un conducteur tous les jours si tu veux. Tu devrais même aller passer une semaine ou deux dans l'un des campements de la prairie, je m'arrangerai pour que tu y trouves tout le confort désirable. C'est l'air, l'air pur et sain des herbages qu'il te faut si tu veux guérir. J'ai connu un homme de Philadelphie, qui était plus mal en point que toi ; il se perdit dans la prairie de Guadalupe, et dut coucher dehors pendant quinze jours, à même l'herbe. Eh bien ! c'est ça qui a commencé à le remettre d'aplomb. Le plus près possible du sol, c'est là où l'air est le meilleur pour toi. Tiens ! Va faire un petit tour à cheval aujourd'hui ; il y a un poney qui est doux comme un…

– Qu'est-ce que j'vous ai fait ? cria Mac-Guire. Est-ce que j'vous ai jamais faisandé ? Est-ce que j'vous ai d'mandé d'm'apporter ici ? Fichez-moi dehors si vous voulez, ou bien

donnez-moi tout d'suite un coup d'surin dans les côtelettes : ça ira plus vite. Monter à cheval ! J'peux même pas mettre un pied d'vant l'autre ! J'serais même pas capable d'esquiver un « jab » d'un poids extraplume de cinq ans ! V'là c'que votr'sacré ranch a fait d'moi ! Y a rien à manger, rien à voir, et personne à qui parler, excepté un tas de pedzouilles qui sauraient même pas distinguer un « punching-bag » d'une mayonnaise de homard !

– Le coin est un peu solitaire, c'est vrai, avoua Raidler avec un soupir. Et c'est vrai aussi que le menu est généralement un peu fruste, bien qu'il soit toujours abondant. Enfin ! s'il y a quelque chose qui te fait envie, dis-le, et j'enverrai un cavalier le chercher.

Ce fut Chad Murchison, un cow-boy du Circle Bar, qui insinua le premier que Mac-Guire pouvait fort bien n'être qu'un simulateur. Chad était allé chercher à cheval, à cinquante kilomètres de là, un panier de raisins destinés au malade. Après être resté quelques minutes dans l'antre enfumé du monstre, il sortit précipitamment la bouche ouverte, avala d'un seul trait une immense goulée d'air pur sous la véranda, et courut confier ses soupçons à Raidler.

– Il est pas plus malade que moi, patron ! dit Chad. Ses biceps sont durs comme du fer. Il m'a fait voir c'que c'était qu'un direct au plesp… au prospectus solaire qu'il appelle, et c'est comme si un mustang m'avait rué dans l'ventre avec les deux pieds. Il est en train d'vous posséder, boss ! Pas plus malade que moi, j'vous dis. C'est triste à dire, mais ce petit salaud vous fait marcher, pour qu'vous l'nourrissiez à rien faire !

Mais Raidler, l'ingénu et le généreux ne voulut pas ajouter foi aux accusations de Chad ; et si, quelques jours plus

tard, il mit Mac-Guire à l'épreuve, ce fut plutôt parce que l'occasion s'en offrit d'elle-même que pour obéir à ses soupçons.

Un jour, vers midi, deux hommes descendirent de voiture devant la porte du ranch, entrèrent et se mirent à table. Dans cette région point n'est besoin d'invitation ; la coutume est d'arriver, de s'asseoir et de manger avec les hôtes, tout simplement. L'un des deux voyageurs était un grand médecin de San-Antonio, dont les précieux services avaient été requis par un riche éleveur qu'une malencontreuse balle de revolver avait contraint de s'aliter. Il se rendait maintenant à la gare pour prendre le train qui devait le ramener chez lui. Après déjeuner, Raidler l'entraîna dans un coin discret de la galerie et dit, en lui tendant un billet de vingt dollars :

– Doc, j'ai là, dans la chambre Est, un gamin que je crois atteint de tuberculose aiguë. Voudriez-vous l'examiner pour voir où il en est, et nous dire ce qu'il faudrait faire pour lui.

– Combien vous dois-je pour le déjeuner, Mr Raidler ? dit le docteur rondement, en regardant l'autre par-dessus ses lunettes.

Raidler remit l'argent dans sa poche.

Le docteur entra aussitôt dans la chambre de Mac-Guire, et Raidler s'assit, en attendant, sur un tas de selles. Il avait déjà du remords à la pensée que sans doute le verdict allait être implacable.

Au bout de dix minutes, le docteur reparut et s'avança vivement.

– Votre homme, dit-il, est aussi sain qu'un dollar neuf. Ses poumons valent mieux que les miens. Respiration, tem-

pérature et pouls normaux. Dilatation thoracique dix centimètres. Aucun signe de faiblesse nulle part. Je n'ai pas pu faire d'examen bacillaire, mais ce serait superflu. Je réponds du diagnostic. Même la fumée du tabac et l'air vicié n'ont pas réussi à l'entamer. Il tousse, n'est-ce pas ? Eh bien ! dites-lui que ce n'est pas nécessaire. Vous m'avez demandé ce que vous pourriez faire pour lui : je vous conseille de lui faire planter des poteaux ou dresser des mustangs, au choix. Ma voiture est prête, je m'en vais. Adieu, et merci !

Et, tel une bouffée de vent frais, le bon docteur s'envola prestement.

Raidler allongea la main et cueillit, par-dessus la balustrade, une feuille de mesquite qu'il se mit à mâcher d'un air songeur.

On venait d'atteindre l'époque où, comme chaque année, le jeune bétail allait être marqué au fer rouge. Le lendemain matin, Ross Hargis, le chef des cow-boys, était en train de rassembler son équipe de vingt-cinq hommes au ranch, et se préparait à partir pour le district de San-Carlos, où le travail devait commencer. À six heures, les chevaux étaient sellés, le chariot à vivres était prêt, et les cow-boys se mettaient déjà en selle, lorsque Raidler fit signe à Ross d'attendre. À ce moment, les cow-boys virent s'approcher un cheval supplémentaire, sellé et bridé, tenu en main par un palefrenier.

Raidler se dirigea à grands pas vers la chambre de MacGuire et ouvrit la porte toute grande. Le troglodyte, encore en pyjama, était allongé sur son lit, et fumait une cigarette.

– Debout ! ordonna Raidler d'une voix sonore et métallique comme un coup de clairon.

– De quoi ? De quoi ? fit Mac-Guire légèrement décontenancé.

– Debout et habille-toi. Je pardonnerais à la rigueur à un crotale, mais je ne peux pas supporter un menteur. J'ai dit : debout ! Tu n'as pas entendu ?

Il saisit Mac-Guire par le cou et l'arracha du lit.

– Dites donc, patron ! cria Mac-Guire d'un air égaré, est-ce que vous êtes fou ? J'suis malade, que j'vous dis ! J'vais claquer si on m'bouscule ! Qu'est-ce que j'vous ai fait ? J'vous ai jamais d'mandé d'm'amener…

– Habille-toi ! clama Raidler d'une voix tonnante.

Jurant, trébuchant, frissonnant, ses yeux luisants et stupéfaits fixés sur le géant irrité et menaçant, Mac-Guire parvint enfin à enfiler ses vêtements. Alors Raidler le prit par l'encolure, le poussa dehors, lui fit traverser la cour sans le lâcher et l'amena auprès du cheval qui était attaché à la barrière. Les cow-boys, bouche bée, regardaient la scène en se balançant sur leurs selles.

– Ross, dit Raidler au chef d'équipe, emmène ce type-là et mets-le au travail. Fais-le travailler dur, et mène-lui la vie dure. Vous savez tous que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui, et de bon cœur. Hier, le meilleur docteur de San Antone l'a examiné, et il l'a trouvé aussi sain qu'un bourricot et aussi parfaitement constitué qu'un cerf. Tu sais ce qu'il faut faire de lui, Ross ?

Ross Hargis se contenta d'esquisser un rictus approbateur.

– Oh ! dit Mac-Guire, avec un sourire amer, en fixant sur Raidler un regard profond de ses petits yeux jaunes, le toubib

a dit qu'j'étais pas malade, hein ? Que j'le faisais au chiqué, pas vrai ? C'est pour moi qu'vous l'avez fait v'nir, s'pas ? Vous pensiez qu'j'avais rien, qu'j'étais un menteur. Patron, j'vous ai engueulé souvent, c'est vrai, mais j'pensais pas à mal, j'vous jure. Si seulement vous aviez c'que j'ai… oh ! pardon, j'oubliais : l'croqu'mort a dit qu'j'étais pas malade. Eh ben ! alors, patron, entendu : j'vais aller bosser pour vous. Comme ça, on s'ra quittes !

Il sauta en selle aussi légèrement qu'un oiseau, saisit la cravache accrochée au pommeau et cingla son cheval. « Cricket » qui avait autrefois gagné d'une tête le grand Handicap d'Hawthorne avec Good Boy, un outsider à 10 contre 1, Cricket avait de nouveau le pied à l'étrier.

Il entraîna la cavalcade, qui s'élança derrière lui à toute volée, tandis que les cow-boys poussaient des hurlements d'enthousiasme au milieu d'un nuage de poussière.

Mais, un kilomètre plus loin, Mac-Guire avait déjà rétrogradé ; il était en queue du peloton lorsque celui-ci s'engagea dans le carré de broussaille qui s'étendait derrière les écuries. Il jeta un coup, d'œil rapide en avant pour s'assurer que personne ne le regardait, arrêta son cheval, porta son mouchoir à sa bouche et le rejeta, rouge de sang, dans un bouquet de cactus. Puis il cravacha de nouveau son cheval et rattrapa la troupe au galop.

Le même soir, Raidler reçut une lettre de son pays natal en Alabama. Il y avait eu un décès dans la famille, et sa présence était nécessaire pour effectuer le partage de la propriété. Le lendemain, au lever du jour, il fendait rapidement, dans son léger véhicule, les flots de la prairie, en direction de la gare.

Lorsqu'il revint, deux mois plus tard, il trouva le ranch, presque désert. Seul restait pour le saluer le fidèle Ylario, qui avait rempli en quelque sorte les fonctions d'intendant intérimaire. Le jeune Mexicain mit son maître au courant de ce qui avait été fait pendant l'absence d'iceluy ; on n'avait pas encore terminé de marquer le jeune bétail ; de violents orages avaient effrayé les troupeaux, qui s'étaient dispersés, et cela n'avait pas été sans retarder le travail des marqueurs. Le campement se trouvait maintenant dans la vallée de la Guadalupe, à vingt milles de là.

– À propos, dit Raidler, qui se souvint tout à coup, ce type que j'ai envoyé avec eux… Mac-Guire… est-ce qu'il travaille toujours ?

– Je ne sais pas, dit Ylario. Les hommes du campement, ils viennent au ranch de très petites fois. Si grande le travail avec les veaux ! Eux n'ont rien dit. Oh ! Je pense ce type Mac-Guire il mourut il y a grand temps.

– Mourut ! dit Raidler. Qu'est-ce que tu racontes ?

– Lui beaucoup malade, Mac-Guire, dit Ylario en hochant la tête. Quand je le vois partir, je pense qu'il ne vivra pas deux mois peut-être !

Raidler regarda le Mexicain d'un air intrigué en se grattant la tête.

– Quels sont les chevaux qui sont restés au ranch ? demanda-t-il soudain.

– Paisano, señor, broute l'herbe à cette heure derrière le petit corral.

– Va le seller pour moi tout de suite.

Quelques instants plus tard Raidler filait à toute allure dans la prairie, sur le dos de l'alezan, qui semblait avaler les kilomètres comme du macaroni. Deux heures plus tard, le cavalier aperçut, du haut d'une petite éminence, les tentes des cow-boys auprès de l'abreuvoir. Vaguement inquiet, les sourcils froncés, il atteignit le campement, mit pied à terre et laissa tomber les rênes de son cheval.

Il n'y avait là personne que le cuisinier, qui était en train de préparer les biftecks pour le repas du soir. Raidler se dirigea vers lui.

– Tout va bien au campement, Pete ? demanda-t-il.

– Comme si comme ça, répondit Pete en tournant maintenant du café. Les vivres ont manqué deux fois. Le vent a dispersé les bestiaux et il a fallu faire une rafle de cinquante kilomètres pour les rassembler. J'ai besoin d'une nouvelle cafetière. Et les moustiques sont encore un peu plus diaboliques que d'habitude.

– Et les hommes… tous en bonne condition ?

Pete n'était pas optimiste. En outre, des questions relatives à la santé des cow-boys ne lui semblaient pas seulement superflues, elles frôlaient, à son avis, une mollesse et une sensiblerie déplacées.

– Ceux qui sont encore là, dit-il d'un ton indifférent, arrivent jamais en r'tard à la soupe.

– Ceux qui sont encore là ? répéta Raidler d'une voix un peu troublée. Un frisson parcourut son épine dorsale.

Est-ce que ce docteur se serait trompé ?

– Dame oui ! dit Pete. Y a généralement des changements dans un campement en deux mois d'temps. Y a des nouveaux qu'arrivent, et pis y en a d'autres qui nous quittent, oui, y en a qu'on r'verra plus.

Une sueur froide doucha Raidler qui fit un effort pour se ressaisir. Machinalement il jeta les yeux autour de lui, avec un certain effroi, et fut tout étonné, mais à peine rassuré, de ne pas apercevoir une tombe fraîchement creusée…

– Et ce… ce type qui vous avait… accompagné… ce Mac-Guire… est-ce que…

– Ah ! çà, par exemple ! dit Pete en se levant, un gobelet dans chaque main, vraiment, patron, j'comprends pas qu'on ait envoyé un pauvre petit crevard comme ça dans un campement ! Si j'tenais l'docteur qui l'a « insculté », j'y flanqu'rais une sacrée fessée, à c't', âne-là !

… Les mains de Raidler s'étaient mises à trembler légèrement ; il regardait le cuisinier avec des yeux qui semblaient fascinés par un désir morbide de connaître la suite, et une crainte douloureuse d'apprendre le pire.

– Oui, continua Pete, c'est un scandale ! Et avec ça qu'il avait du cran, l'pauvre môme ! J'vas vous dire c'qu'il a fait. L'premier soir, les autres cow-boys commencent par lui donner l'baptême du feu d'camp'ment. Ross Hargis lui envoie son pantalon d'cuir à toute volée sur l'dos et l'fiche par terre. Et savez-vous c'qu'il fait alors, l'malheureux gosse ? Il se r'lève, et il s'met à boxer Ross, et il lui flanque une raclée. Oui, une raclée maousse, à Ross Hargis ! Il lui en met plein l'nez, plein les yeux, plein l'menton, plein l'ventre, plein toute la zone, quoi ! Ross n'avait que l'temps d'se relever et d'choisir un nouvel endroit pour retomber. Et quand c'est fi-

ni, Mac-Guire va s'coucher là, et il s'met à saigner, la tête dans l'herbe. Une himorangie, qu'on appelle ça. Dix-huit heures qu'il est resté là par terre, sans qu'on puisse le faire lever. Alors Ross Hargis, qu'a un faible pour tous ceux qui lui ont flanqué une volée, s'met à blasphémer toute la corporation des docteurs depuis l'pôle nord jusqu'au Guatemala, et il fait ça si richement qu'mon feu en d'vient tout rouge. Puis, lui et Green Branch Johnson transportent Mac-Guire dans une tente, et ils se relayent tous les deux pour le nourrir de viande crue hachée et de whisky.

« Mais il paraît que l'môme ne s'en ressent pas pour aller mieux, car pendant la nuit v'là qu'il se trotte, et ils le retrouvent couché dans l'herbe, et même qu'il pleuvait par-dessus l'marché. « Cal'tez, qu'il leur dit, laissez-moi crever tranquille. Il a dit qu'j'étais un menteur et un chiqueur, et que j'faisais semblant d'être malade. F… tez-moi la paix ! »

« Pendant quinze jours, poursuit le cuisinier, l'pauvre gosse s'traîne dans l'camp'ment sans rien dire à personne. Et puis un jour…

Un grondement de tonnerre ébranla soudain l'air et le sol, et une troupe d'une vingtaine de centaures, émergeant de la brousse, fit irruption dans le campement au grand galop.

– Saints crotales ! s'écria Pete en se ruant sur ses ustensiles, les v'là qui arrivent, et si l'dîner est pas prêt dans trois minutes, j'suis un homme décédé !

Mais Raidler, un peu pâle et les yeux humides, ne voyait plus qu'une chose, et cette chose était un petit bonhomme qui venait de sauter à bas de son cheval et dont les flammes

du foyer éclairaient le teint bronzé et le visage grimaçant. Était-il possible que ce fût là Mac-Guire ? Pourtant…

Un instant plus tard, Raidler lui étreignait les épaules.

– Eh bien ! Eh bien ! fiston, comment ça va ? Il n'en put dire davantage.

– L'grand air, patron ! V'aviez raison ! s'écria Mac-Guire d'une voix claironnante, en écrasant les doigts de Raidler dans sa poigne de boxeur, l'grand air et coucher sur la dure, c'est ça qui m'a guéri. Et ça m'a guéri aussi d'autr'chose, de c'te vie d'salopard qu'j'avais m'née jusqu'à présent. Merci d'm'avoir foutu dehors, mon vieux ! Et puis, dites ! j'me marre d'avoir possédé c'grand toubib de San Antone !

Raidler fronça les sourcils.

– Si je le revois celui-là, dit-il d'un ton menaçant, je lui ferai apprendre sa gramm…

– Oh ! Faut pas lui en vouloir ! dit Mac-Guire avec une joyeuse grimace. Il est tout c'qu'il y a d'régulier. Seul'ment voilà : quand il est entré dans ma turne, j'étais sous la véranda d'l'autre côté ; et je l'vois par la f'nêtre qui s'approche d'Ylario, et qui l'palpe, et qui l'pelote, et qui joue du piano sur ses côtelettes, et qui lui fait sucer une cuiller, et qui lui fait tout l'grand jeu, quoi, avec les tarots et tout. Et l'mexicain s'laisse faire, même qu'il a l'air d'aimer ça, et moi je m'gondole. Voilà !

– Mais, sacré galopin, s'écria Raidler rudement, pourquoi n'as-tu rien dit alors ?

– Ben quoi ! fit Mac-Guire gouailleur, vous m'l'aviez pas d'mandé. Personne peut m'bluffer. Vous avez ramassé vos cartes tout seul et vous m'avez mis à la porte : alors j'vous ai

laissé jouer votre jeu. Et, dites, mon vieux, y a rien d'plus chouette que c'te chasse à courre après les vaches. Et y a pas plus bath que tous ces copains-là : des vrais sportsmen ! Vous allez m'laisser ici avec eux, dites, patron ?

Raidler questionna Ross Hargis du regard.

– Ce sale petit rat, dit Ross affectueusement, est l'meilleur cavalier, et l'plus grand bagarreur qu'j'aie jamais rencontré su'l'gazon à vaches !

VIII

LE MIRACLE DU RIO BRAVO

À l'extrémité américaine du pont international, quatre miliciens de la police des frontières, qui s'étaient retirés dans leur petit poste en banco pour se protéger des flammes du soleil, surveillaient attentivement, par la porte et par les fenêtres, le défilé intermittent des voyageurs qui arrivaient du Mexique.

Bud Dawson, le propriétaire du Top Notch bar, avait, le soir précédent, violemment expulsé de son territoire un certain Leandro Garcia, coupable d'avoir délibérément violé le code des traditions, mœurs et coutumes, qui était en vigueur au Top Notch. Au moment de prendre congé, Garcia avait annoncé, en termes concis, qu'il ne se passerait pas vingt-quatre heures avant qu'il revînt encaisser une indemnité substantielle pour le dommage causé à son honneur et à sa dignité.

Bien qu'il fût le plus grand fanfaron du Rio Bravo, le Mexicain n'en était pas moins parfaitement brave et dangereux ; et ces deux qualités lui avaient gagné respectivement la déférence des habitants, sur chaque rive du fleuve. Lui et sa bande de bravi avaient pour principale occupation et distraction essentielle une lutte active et philanthropique contre la stagnation du *modus vivendi* dans les petites villes somnolentes de la frontière.

Le jour fixé par Garcia pour ses représailles se signalait en outre, du côté américain, par un congrès d'éleveurs de bétail, une course de taureaux et le banquet des Vieux Pionniers. Sachant que le « justicier » était un homme de parole, et désirant sagement assurer la paix durant le cours de ces trois aimables récréations sociales, le capitaine Mac-Nulty, commandant la compagnie des miliciens, avait judicieusement posté son lieutenant et trois hommes à l'entrée du pont, avec la mission d'arrêter l'invasion de tous les Garcias possibles et probables.

Les passants étaient rares, en cet après-midi torréfiant, et les miliciens juraient mollement par intermittence, dans leur four, en s'essuyant le front. Depuis une heure, personne n'avait franchi le pont, sauf une vieille femme, enveloppée dans une sorte de vieux tapis marron et une mantille noire, qui poussait devant elle un bourricot chargé de petits fagots de bois qu'elle allait vendre.

Soudain trois coups de feu retentirent à l'autre bout de la rue, crevant le silence de la petite ville embrasée. Les quatre miliciens se dressèrent aussitôt, attentifs et rigides comme un setter à l'arrêt ; mais l'un d'eux seulement se précipita sur son baudrier-cartouchière qu'il ceignit prestement, tandis que les trois autres le contemplaient avec une muette résignation : ils savaient depuis longtemps déjà que le lieutenant Bob Buckley n'accordait jamais à personne le privilège d'aller faire le diagnostic d'un grabuge, lorsqu'il pouvait s'y rendre lui-même.

Énergique, alerte, large d'épaules, le lieutenant boucla son ceinturon sans que l'on vît remuer une seule ligne de son visage bronzé, empreint d'une certaine mélancolie ; puis, tel une beauté qui donne un dernier coup de pinceau à ses sour-

cils avant d'entrer en scène, il s'assura que ses deux revolvers jouaient librement dans leurs étuis, empoigna sa carabine et se rua sur la porte. Mais au moment de franchir le seuil il s'arrêta net et se retourna pour recommander à ses hommes de continuer à surveiller le pont avec vigilance ; à peine avait-il achevé de prononcer le dernier mot qu'il courait déjà dans l'avenue flamboyante.

Les trois miliciens se regardèrent d'un air dégoûté.

– J'ai entendu parler, grommela Broncho Leathers, de types qui étaient soi-disant mariés avec le danger ; mais j'veux bien être l'dernier des macaques si l'lieutenant Bob Buckley n'est pas un polygame dans c'te famille-là.

– C'qu'y a chez Bob, vois-tu, fit Kid Nueces, c'est qu'il manque d'éducation : on n'lui a jamais appris à avoir peur. Pourtant, il devrait bien être permis d'avoir la frousse à un homme qui n'a pas d'autre plaisir que d'lire son nom sur la liste des survivants à tous les coups.

– Buckley, déclara le troisième milicien, un gaillard de l'Est, affligé d'instruction et de manières, se bat généralement avec un air si solennel, que j'en suis arrivé à en suspecter la spontanéité. Je ne pige pas très bien sa technique, mais il me semble qu'il combat, comme Tybalt, selon les lois de l'arithmétique.

– J'ai jamais entendu parler, remarquer Broncho, d'un système de stratégie qui mélange les chiffres avec l'art de s'bagarrer.

– Trigono… tricolo… tacticométrie ? suggéra le Kid.

– Pas trop mal pour un enfant du Texas, dit l'homme de l'Est avec un hochement de tête approbateur. La deuxième

manière d'interpréter ma proposition consiste dans l'observation que Buckley ne se bat jamais sans rendre du poids à son adversaire. On dirait qu'il a peur de profiter du moindre avantage. Cela frôle la plus imbécile témérité, lorsqu'on a affaire à des voleurs de chevaux, à des brigands qui n'hésiteraient pas à s'embusquer pour vous occire, ou même à vous tirer dans le dos s'ils le pouvaient. Buckley a trop de cran. Il veut jouer les Horaces, mais un jour viendra où il aura fait le magnanime une fois de trop.

– C'coup là, j'y suis ! déclara le Kid d'un air satisfait. J'me rappelle avoir vu c'te bande de Coriaces dans mon livre d'histoire. Moi, j'préfère le type en « us » qui s'débine quand il n'est pas l'plus fort, pour rev'nir leur casser la gueule un autr'jour.

– En tout cas, résuma Broncho, y a une chose certaine, c'est qu'j'ai jamais vu le long du Rio Bravo un type qu'ait autant d'cran que Bob Buckley. Sacrée baraque ! ajouta-t-il en s'essuyant la figure, deux degrés d'plus et elle va s'mettre à bouillir !

Ce disant, il assomma un scorpion d'un coup de son vaste chapeau. Puis les trois miliciens retombèrent dans un pénible silence.

Il fallait que Bob Buckley eût bien gardé son secret, pour que ces trois hommes, avec lesquels il avait partagé depuis deux ans d'innombrables dangers au cours de combats de frontière, parlassent ainsi de lui, sans soupçonner le moins du monde qu'il était le plus incurable froussard de tout le Rio Bravo. Ni ses amis ni ses ennemis n'avaient jamais douté qu'il ne fût le plus téméraire des hommes. – Sa lâcheté, tout exclusivement physique qu'elle fût, n'en existait pas moins ; et ce n'est que par un intense et farouche effort de volonté

qu'il parvenait à contraindre son corps récalcitrant à l'accomplissement des plus hauts exploits. Se fouettant moralement lui-même sans relâche, tel un moine qui flagelle en sa chair le péché obsédant, Buckley se jetait tête baissée dans tous les dangers, avec une audace fallacieuse, et avec le secret espoir qu'il arriverait à se débarrasser un jour de cette odieuse affliction. Mais les épreuves se succédaient sans lui apporter la guérison espérée, et les traits du jeune homme, qui était naturellement disposé à la gaîté et à la bonne humeur, avaient fini par se teinter d'une sombre mélancolie. Ainsi, tandis que ceux de la frontière admiraient ses hauts faits, et que ses prouesses étaient célébrées tant par la presse que par la rumeur publique qui se donnait libre cours autour des feux de campement du Rio Bravo, son cœur à lui sombrait dans sa poitrine ! Lui seul avait conscience de cette horrible contraction de la gorge, de cet assèchement du palais, de ce fléchissement de l'épine dorsale, de cette agonie des nerfs « hypertendus », qui sont les symptômes infaillibles de cette honteuse maladie.

L'un de ses hommes, le plus jeune de la compagnie, avait coutume d'entrer dans la bagarre une jambe passée cavalièrement par-dessus l'encolure de son cheval, et la cigarette au bec, en émettant simultanément des nuages de fumée et des saillies originales de la meilleure veine. Buckley eût volontiers sacrifié une année de solde pour acquérir cette insouciance naturelle. Cet adolescent débonnaire lui dit un jour :

– Buck, vous foncez toujours dans le grabuge comme si c'était un enterrement. Ce n'est pas, ajouta-t-il en saluant cérémonieusement avec son gobelet, que ça n'en soit pas généralement un.

La conscience de Buckley était d'une essence puritaine accommodée à la sauce de l'Ouest, et il persista à plonger sa chair rebelle dans le plus grand nombre de difficultés possibles ; c'est pourquoi, cet après-midi-là, il avait résolu comme toujours, malgré la résistance instinctive de ses organes physiologiques, d'aller enquêter tout seul au sujet de cette soudaine alarme qui venait de troubler la paix et la dignité de l'État.

Lorsque Buckley arriva en face du Top Notch Bar, il perçut les signes évidents d'un bouleversement tout récent ; quelques spectateurs curieux se pressaient devant la porte, écrasant sous leurs pieds les débris d'un carreau de fenêtre. Buckley entra et trouva Bud Dawson qui pleurait amèrement, non point à cause de la balle qu'il avait reçue dans l'épaule, mais parce qu'il n'avait pas réussi à descendre le « sacré mascaradin » qui lui avait tiré dessus. Lorsque le lieutenant se fut approché de lui, Bud l'interpella anxieusement, afin de mendier auprès de la force armée la confirmation des ravages qu'il aurait pu exercer si…

– Vous savez, Buck, dit-il, j'l'aurais plombé du premier coup si j'avais seul'ment réfléchi une minute. Ce salaud de mascaradin entre ici déguisé en femelle, et quand j'suis dans sa ligne de mire, il tire et s'cavale. J'ai jamais eu l'idée d'sortir mon pétard, j'croyais qu'c'était la sorcière du théâtre ambulant, ou la générale Ricamadora, ou encore une grand'mère abandonnée qui m'avait pris pour son amant d'cœur, et qui v'nait jouer au pistolet, comme ça leur arrive un peu souvent. J'ai pas pensé une seconde qu'ça pouvait être c'te vache de Garcia jusqu'au moment…

– Garcia ! s'écria Buckley. Comment a-t-il pu arriver ici ?

Le barman de Bud prit le lieutenant par le bras et l'entraîna au dehors par la porte latérale. Le long du trottoir, un bourriquot gris, chargé de fagots, broutait l'herbe philosophiquement. Sur le sol gisaient une mantille noire et une sorte de vieux tapis marron.

– C'est là d'dans qu'il mascaradait ! cria Bud, en continuant à repousser ceux qui voulaient panser ses blessures. J'l'ai pris pour une dame, jusqu'au moment où il s'est mis à hurler en me plombant une aile !

– Il s'est trissé par c'te p'tite rue, dit le barman. Il'tait tout seul, il va s'planquer jusqu'à la nuit, en attendant qu'sa bande vienne le chercher. Vous avez des chances de l'trouver dans c'te cambuse mexicaine qu'est derrière la gare. Il a une poule là d'dans, Pancha Sales.

– Comment était-il armé ? demanda Buckley.

– Deux revolvers à six coups, avec crosse emperlée, et un couteau.

– Gardez-moi ça, Billy, dit le lieutenant en tendant sa carabine au barman.

Très « don quichottique », si vous voulez ; mais c'était la manière de Bob Buckley. Un autre homme, même un plus brave que lui, eut peut-être rassemblé une équipe pour l'accompagner. Mais Buckley s'était imposé la règle d'écarter tout avantage préliminaire.

Dans le sillage du Mexicain, les portes s'étaient closes et la rue s'était vidée ; mais à présent les habitants commençaient à émerger de leurs abris avec l'air innocent de gens qui font semblant d'ignorer qu'il vient de se passer quelque chose. Les nombreux citoyens qui connaissaient le lieutenant

lui indiquèrent avec empressement la direction qu'avait prise le fuyard.

Et tandis que Buckley se lançait sur la piste, il se sentit de nouveau envahi par cette contraction suffocante de la gorge, cette sueur froide, ce fléchissement de tous ses membres, tous ces maudits symptômes si bien connus de lui ; et, sous son armure impavide et martiale, son cœur lui descendait dans les talons.

Le train du Mexican Central avait eu trois heures de retard ce matin-là, et il avait ainsi manqué la correspondance avec le I. G. N. sur l'autre rive du fleuve. Les voyageurs pour *Los Estados Unidos* se répandirent en grommelant dans cette petite ville hybride et criarde, en quête de distractions, car il n'y avait plus d'autre train maintenant avant le lendemain matin. Je dis : en grommelant, parce qu'en effet c'était deux jours plus tard que commençaient la grande foire et les courses de San-Antone. Songez qu'à cette époque San-Antone était l'axe de la roue de la Fortune, dont les rayons s'appelaient Bétail, Laine, Baccara, Chevaux de course et Ozone. En cet heureux temps, les éleveurs de bétail jouaient à pile ou face sur les trottoirs avec des dollars en or, et, dans les tripots, les joueurs entassaient des piles de monnaie si hautes qu'elles menaçaient à chaque instant de s'écrouler. Aussi San-Antone était-il le rendez-nous des semeurs et des moissonneurs, de ceux qui répandaient les dollars et de ceux qui les raflaient. En particulier se pressaient dans la ville les trafiquants d'amusements populaires. Deux des plus grands cirques de la terre étaient déjà sur place, et des douzaines d'autres spectacles forains accouraient hâtivement.

Sur la voie de garage située derrière la minable petite gare des marchandises, un wagon plateforme qui avait été

décroché le matin du train mexicain, attendait là, au milieu d'un décor sordide et peu glorieux de détritus, d'immondices, de ferraille et de vieilles boîtes de conserve, d'être rattaché au train américain du lendemain.

Cette plate-forme supportait une sorte de roulotte qui avait dû autrefois s'appeler omnibus ou diligence. Mais les voyageurs qui avaient, en ce temps-là, affronté le cœur inexorable de ses banquettes, auraient difficilement reconnu leur vétuste véhicule. Un savant maquillage de peinture et de dorure, sur lequel se greffait un certain fumet d'essence domestique, avait effacé toute trace de servitude publique. Ses fenêtres s'ornaient judicieusement de rideaux blancs en dentelle. À sa proue pendait mollement dans l'air torride le drapeau mexicain ; celui des États-Unis flottait à sa poupe, à côté d'un tuyau de poêle en activité, dont la fumée, évocatrice d'arts ménagers, renforçait l'impression générale de confort et d'intimité qui émanait de ses flancs somptueux. Ceux-ci offraient aux yeux du passant étonné une inscription en lettres bleues et dorées qui s'étalait sur toute la longueur, un nom unique, solitaire, majestueux, comme seuls les rois et les génies ont le droit d'en porter. Cette arrogante nomenclature était donc ici doublement justifiée ; car elle s'exprimait ainsi :

ALVARITA, REINE DE LA TRIBU DES SERPENTS.

La roulotte de la souveraine revenait d'une tournée triomphale dans les principales villes du Mexique, et se rendait maintenant à San-Antone, où, selon une alléchante publicité, Sa Majesté allait une fois de plus exhiber ses « merveilleux et intrépides exercices avec les mortels serpents venimeux, sifflant et soufflant sur Ses sourcils sans qu'Elle s'en

soucie, à la stupéfaction et au saisissement de six cent mille spectateurs oppressés ».

Une température de 45 degrés à l'ombre avait suffisamment dépeuplé le voisinage. Cette extrémité de la ville avait un aspect pouilleux ; son architecture primitive s'arrêtait à l'époque de la tente, du banco, et de la paillote ; ses habitants représentaient l'écume bouillonnante de cinq nations ; ses distractions et occupations essentielles consistaient dans le maniement ininterrompu de la vielle et de la guitare. Au delà de cette frange putride, qui déshonorait la robe blanche de la vieille ville, s'allongeait une étroite et menue vallée, couverte d'arbres touffus, au creux de laquelle gargouillait un petit ruisseau qui allait se perdre dans les gorges profondes et terrifiantes du grand cañon du Rio Bravo.

C'est dans ces lieux impurs qu'avait été condamné à séjourner pendant vingt et quelques heures le cortège de la Reine de la Tribu ophidienne.

La porte de la roulotte était ouverte ; on pouvait apercevoir à l'intérieur le rideau de toile bleue qui séparait la chambre à coucher du « salon ». C'est dans cette dernière pièce que les reporters admiratifs et propitiatoires venaient recueillir les effluves musicaux qui émanaient des lèvres fleuries de la Señorita Alvarita et qu'ils étalaient en grasses tartines noires sur le papier de leurs gazettes. Un portrait d'Abraham Lincoln était accroché à la cloison, une photographie, représentant un groupe d'écolières échelonnées sur un escalier de pierre, lui faisait face ; un troisième tableau évoquait un salmis de homards sur un lit de laitue et sur un fond de dahlias, le tout encadré d'une baguette de bois blanc peinte en rouge. Un tapis agressif, mais propre, recouvrait le plancher ; une gargoulette, tout emperlée de gouttes fraîches,

et un verre reposaient sur une table minuscule. Enfin, dans un rocking-chair en osier se balançait mollement Alvarita, un livre à la main.

Espagnole, auriez-vous juré. Andalouse, ou, mieux encore, basque ; un agrégat de flammes sombres comme un diamant noir. Une chevelure de la couleur d'une grappe de raisins pourpres au clair de lune. Des yeux d'anthracite, allongés, brillants, qui vous regardaient bien en face. Un visage intrépide et altier, pimenté d'une pointe d'insolence qui le vivifiait singulièrement. Tous ces charmes étaient reproduits d'une étrange manière sur les prospectus multicolores qui s'entassaient par terre dans un coin. On y voyait la señorita dans l'attirail, l'attifement et l'attitude de sa profession. Irrésistible, en dentelle noire et rubans jaunes, elle vous provoque ; un aspic bleu s'enroule autour de chacun de ses bras nus ; et son buste alléchant s'orne des lourds anneaux visqueux qu'a enroulés autour de sa taille et de son cou le grand python d'Asie, le célèbre Kookoo, dont la tête horrible semble caresser les joues de la Reine.

Le rideau qui séparait les deux appartements s'entr'ouvrit, et l'on vit apparaître une femme d'âge mur, au visage fané, qui tenait un couteau d'une main et une pomme de terre à moitié pelée de l'autre.

– Alvira, dit-elle, c'est-y pressé c'que tu fais ?

– Je lis le journal du pays, maman. Non mais, crois-tu ? Ils ont donné le prix de beauté des *News* de Gallipolis à cette espèce de ver blanc de Matilda Price !

– Peuh ! Elle l'aurait pas eu si t'avais été là, Alvira. Seigneur ! J'espère qu'on y sera avant la fin d'l'automne ! J'en ai marre de cavaler autour du monde en s'faisant passer pour

des mitèques, et en exhibant des couleuvres. Mais c'est pas ça que j'voulais t'dire. Ce grand feignant de Kookoo a encore fichu le camp. J'l'ai cherché partout, et j'l'ai pas trouvé. Il a dû s'sauver y a une heure. J'avais bien entendu que'que chose qui frottait sur l'parquet, mais j'ai cru qu'c'était toi.

– Oh ! le diable emporte cette vieille canaille ! s'écria la Reine en jetant son journal par terre. Voilà la troisième fois qu'il se trotte. C'est la faute à George, il n'y a pas moyen de lui faire attacher proprement le couvercle de la boîte. Je finirai par croire qu'il a peur de Kookoo. Et maintenant il faut que j'aille à la chasse.

– Dépêche-toi. Quelqu'un pourrait lui faire mal.

Le visage de la Reine s'illumina d'un sourire à la fois ravissant et dédaigneux, qui découvrit ses quenottes nacrées.

– Pas d'danger ! S'il y en a qui aperçoivent Kookoo dehors, ils galoperont chez le pharmacien pour y respirer des sels. Il y a une petite crique sur le ruisseau, entre ici et le Rio. Ce vieux vagabond vendrait sa peau à tous les coups pour une lampée d'eau courante. Je parie que je vais le retrouver là.

Quelques minutes plus tard, Alvarita émergea de la roulotte, dans une tenue quasi royale, et en tout cas résolument originale. La coupe de sa jupe de soie bleue rappelait celle des plus récentes illustrations des journaux de mode. Sa chemisette blanche, agréablement étoffée, égayait, telle une oasis fraîche et féconde, le désert ensoleillé. Un chapeau de paille masculin coiffait crânement sa chevelure noire et touffue. Sous son petit menton rondelet et effronté, une cravate d'homme aux reflets polychromes se nouait, et sur sa gorge s'étalait. Elle portait enfin une ombrelle de soie blanche,

frangée de dentelle jaune, et ce sceptre inattendu donnait la dernière touche à sa majesté souveraine.

Je vous accorde que l'attifement est natif de Gallipolis. Mais les yeux d'Alvarita évoquent irrésistiblement pour moi Séville ou Grenade. Castagnettes, balcons, jalousies, mantilles, arènes, sérénades, embuscades, escapades, je vois tout cela et mille autres choses encore dans ces globes sombres et luisants.

– T'as pas peur d'y aller toute seule, Alvira ? demanda la Reine mère anxieusement. Y a tant d'voyous par ici. Peut-être qu'y vaudrait mieux…

– Je n'ai encore jamais rien vu qui me fît peur, maman. Surtout les gens. Et les hommes encore moins ; ne t'en fais pas. Je reviens dès que j'aurai trouvé ce vieux gredin.

Sur l'épaisse poussière qui recouvrait le sol au voisinage de la voie, l'œil exercé d'Alvarita ne tarda pas à découvrir la piste sinueuse du python en goguette. Celle-ci, après avoir traversé la cour de la gare, s'engageait dans-une petite rue qui menait à la crique, ainsi que l'avait prédit la « dompteuse ». Le silence et la tranquillité qui régnaient dans le quartier donnèrent à cette dernière l'impression rassurante que les habitants ignoraient encore jusqu'ici qu'un hôte aussi formidable eût envahi leurs domaines. La chaleur les avait fait rentrer dans leurs trous, d'où s'échappait par instants un éclat de rire aigu, ou la plainte lugubre d'un accordéon outragé. Dans l'ombre des huttes, quelques enfants mexicains, soudain pétrifiés comme des idoles en terre jaune par l'apparition d'Alvarita, la suivaient de leurs grands yeux noirs ébahis. Çà et là, une femme jetait un coup d'œil au dehors par sa porte entr'ouverte, et s'immobilisait, réduite au silence par l'aspect de l'ombrelle à franges d'or.

Cent mètres plus loin, la ville se fondait dans une sorte de jungle clairsemée, à laquelle succédait un majestueux bocage qui submergeait le cañon miniature, au fond duquel serpentait le ruisselet frais et étincelant. La scène était bucolique, avec un relent de jardin public toutefois, une sorte de rusticité populacière que lui conféraient les multiples papiers et boîtes de conserves éventrées des amateurs de pique-nique.

Bientôt Alvarita retrouva les traces du reptile vagabond sur une bande de sable fin, au bord du cours d'eau ; il devait être caché dans les joncs, ou peut-être même plongé dans cette eau vive qu'il aimait tant. Elle se sentait si sûre de le capturer maintenant, qu'elle résolut de se reposer un instant ; elle gravit la pente escarpée du petit cañon, s'arrêta sous un orme pleureur géant et s'assit sur le tronc d'une grosse liane tordue comme un python. Une broussaille haute et touffue l'environnait. Au-dessus d'elle, un ratama embaumait toute la crique du parfum pénétrant de ses corolles dorées. Une brise légère, mais bienfaisante, se coulait au creux du vallon, chargée de l'odeur mélancolique des feuilles mortes.

Alvarita ôta son chapeau et secoua sa toison brune afin d'y laisser mieux pénétrer la fraîche caresse du zéphyr.

Du fond obscur et impénétrable d'un gros bouquet de plantes aquatiques, deux petits yeux, étincelant comme des escarboucles, la regardaient fixement. C'est là que s'était réfugié Kookoo, le grand python au museau argenté, à la peau luisante et bigarrée. Kookoo surveillait sa maîtresse sans faire le moindre bruit ni le moindre mouvement qui pût déceler sa présence. Peut-être le formidable vagabond prévoyait-il sa capture et, protégé par un épais écran de feuillage, ne

songeait-il qu'à savourer le plus longtemps possible les délices de la liberté. Quelle volupté pour lui, après sa réclusion dans le wagon torride et poussiéreux, de se laver ainsi dans les frais ajoncs, tout près de l'eau courante, de se frotter le ventre contre la terre vierge et moelleuse ! Bientôt, dans un instant peut-être, la Reine allait le retrouver, l'empoigner, impuissant comme un ver, de ses mains audacieuses, et le rapporter dans sa caisse obscure, dans sa prison étouffante !

Soudain Alvarita entendit craquer le gravier au fond du ravin. Elle abaissa rapidement les yeux et aperçut un grand Mexicain au visage noirâtre, à la mine effrontée et patibulaire, qui la contemplait d'un œil sombre et menaçant.

– Qu'est-ce que vous voulez ? dit-elle d'un ton sec et assuré, en regardant l'homme avec un tranquille mépris.

Le Mexicain, sans la quitter des yeux, hasarda un sourire qui découvrit ses dents ébréchées et barra d'un trait blanc sa figure moricaude.

– Je vous veux pas du mal, Señorita, dit-il.

– Je pense bien ! répondit la Reine d'une voix brève en fronçant les sourcils. Et maintenant, vous pouvez vous en aller, je vous ai assez vu.

– Pas du mal, non ! Mais peut-être bien prendre un p'tit *beso,* un p'tit baiser, oui ?

L'homme sourit de nouveau et leva un pied pour entreprendre son ascension. Alvarita se baissa prestement, et ramassa une pierre de la grosseur d'une noix de coco.

– Vamos ! Fiche le camp, tout de suite ! ordonna-t-elle péremptoirement. Sale nègre !

L'insulte fit jaillir le sang aux joues cuivrées du Mexicain.

– *Hidalgo, yo !* siffla-t-il entre ses crocs. Je suis pas un nègre ! Non ! *Diabla bonita !* Tu me payeras ça !

Il s'élança aussitôt, mais la pierre, projetée par un bras robuste, le frappa en pleine poitrine. Il retomba en titubant au fond du ravin, se redressa, et allait réitérer son assaut, lorsqu'un bruit de pas lui fit tourner la tête, et ce qu'il aperçut lui fit oublier instantanément ses desseins libidineux.

Un jeune homme aux cheveux bruns et bouclés, au visage mélancolique et bronzé s'avançait sur le sentier, à vingt pas de là.

Le Mexicain portait, accrochés à sa ceinture, deux étuis à revolvers vides. Il avait dû poser ses armes, sans doute dans la paillote de la belle Pancha, et avait oublié de les reprendre lorsqu'Alvarita, la très belle, lui était apparue et l'avait entraîné dans son sillage. Instinctivement ses mains se précipitèrent aux étuis ; et presqu'aussitôt se dressèrent au-dessus de sa tête, tandis qu'il restait immobile comme un roc.

Comprenant ainsi que le Mexicain était désarmé, le nouvel arrivant déboucla son propre ceinturon, jeta ses deux revolvers par terre et reprit sa marche en avant.

– Splendide ! murmura Alvarita qui avait contemplé toute la scène avec un intérêt palpitant.

Au moment où Bob Buckley, selon le code de folle bravoure que sa conscience maladive avait imposé à ses nerfs trémulants, se débarrassait ainsi de ses revolvers et s'avançait vers son ennemi, il se sentit envahi par cette ab-

jecte sensation de peur qui ne manquait jamais de lui soulever le cœur en pareil cas. Sa gorge se serra, sa respiration devint saccadée, ses pieds pesèrent comme du plomb, son cœur oppressé battait à grands coups contre sa cage thoracique ; et ce torride après-midi, estival se mua tout à coup pour lui en une glaciale et humide soirée d'hiver. Cependant il avançait toujours éperonné par l'orgueil de commande qui bandait ses muscles récalcitrants.

La distance entre les deux hommes diminuait rapidement. Le Mexicain, qui avait laissé retomber ses bras, attendait, toujours immobile. Plus que dix pas ; plus que cinq pas… À cet instant, une pincée de gravier roula sur la pente et vint tomber aux pieds du lieutenant. Il s'arrêta pile et leva les yeux instinctivement pour voir s'il ne survenait pas un nouvel ennemi. Une couple d'yeux noirs étincelants de douceur et embrasés de tendresse, plongèrent leurs effluves explosifs dans les yeux tristes et ternes du guerrier. Le cœur le plus brave et le cœur le plus capon de tout le Rio Bravo échangèrent une communication instantanée, silencieuse et inscrutable. Alvarita, toujours assise sur sa branche de liane, se pencha en avant au-dessus de la broussaille, une main posée sur son sein en tumulte. Une mèche brune pendait sur son front, ses lèvres étaient entrouvertes, et son visage semblait illuminé par une admiration illimitée et transcendantale.

Donc, les yeux d'Alvarita, chargés à cent mille volts, effleurèrent dans l'espace les yeux du lieutenant déchargés à moins trente kilowatts. Ne cherchez pas à deviner par quel subtil truchement le miracle fut accompli. De même que deux nuages, gonflés d'électricité contraire, se combinent et s'égalisent d'un seul coup par l'éclat de la foudre, de même le contact de ces deux regards réalisa la communion immédiate de leurs condensateurs respectifs, en infusant à

l'homme le potentiel de virilité qui lui manquait encore et dont la cession ne fit qu'enrichir la grâce féminine de celle qui l'avait transmis.

Le Mexicain se détendit soudain et tira de sa botte un long couteau. Buckley jeta son chapeau, et poussa un joyeux éclat de rire, comme un étudiant en goguette. Puis il fit un bond de chevreuil et se jeta sur Garcia.

Le combat se termina si rapidement que sa brièveté fut presque une déception pour le guerrier intoxiqué de fougue belliqueuse. Au lieu de frapper de haut en bas, selon la coutume des spadassins, le Mexicain poussa une botte directe avec son poignard. Buckley risqua sa chance, attrapa le poignet au vol, et décocha de l'autre main un terrible crochet au menton de Garcia, qui s'écroula sur-le-champ, assommé. Puis le vainqueur leva la tête…

Alvarita dégringola de son observatoire comme une avalanche.

– Je suis rudement content d'être arrivé à temps, dit le champion.

– Il… il m'avait tellement effrayée ! roucoula Alvarita.

Kookoo, le grand python d'Asie, poussa, du fond de sa retraite feuillue, un long sifflement discret, que les deux pôles maintenant conjugués n'entendirent pas. Le rusé reptile sans doute exprimait ainsi l'humiliation qu'il ressentait à la pensée qu'il était resté aussi longtemps l'esclave de cette femmelette trémulante et cramoisie, qu'il avait toujours crue si forte, si puissante et si intrépide.

Alors, survinrent au galop les autorités civiles, auxquelles le milicien livra le corps inerte du bandit, qu'un shériff chargea en travers de sa selle.

Les autorités et Garcia s'éloignèrent, les unes portant l'autre.

Mais Alvarita et Buckley (Bob) s'attardèrent encore quelques instants.

Puis ils se mirent en route, lentement, très lentement.

Le lieutenant ramassa son baudrier et ses revolvers ; avec une charmante timidité, la jeune femme aux joues roses demanda la permission de toucher du doigt aux formidables « 45 », et ponctua cet acte de témérité par d'adorables petites exclamations d'une frayeur nouvelle et délicieuse.

Le crépuscule commençait à ombrer le *cañoncito*. Au bout de ce tunnel de verdure, ils apercevaient encore une petite portion du monde extérieur, baignée de pourpre et d'or par les derniers rayons du soleil couchant…

Soudain un cri perçant, un horrible cri de terreur, s'échappe des lèvres d'Alvarita. Elle s'arrête, se recroqueville, se recule et se blottit enfin entre les bras puissants et protecteurs du lieutenant Buckley.

Quel est donc l'épouvantable péril qui peut ainsi terrasser le cœur naguère encore indomptable de la Reine de la Tribu des Serpents ?

Hélas ! La Reine vient d'abdiquer ! La souveraine intrépide a troqué son audace contre… l'amour !

Mais quelle est donc, dis-je, cette affreuse menace ?

Sur le sentier, presqu'à leurs pieds, se traîne une *chenille,* une hideuse chenille, ondulante, grasse et velue !

Kookoo, grand Kookoo, tu es vengé !

La Reine est morte, vive la Reine !

IX

LE FILS PRODIGUE ET LA VENDETTA

Curly le clochard exécuta une habile conversion dans la direction du comptoir où l'on servait le déjeuner aux clients de l'hôtel. Ce faisant, il surprit un coup d'œil fugitif du garçon, et s'immobilisa aussitôt, en affectant l'attitude blasée d'un homme d'affaires qui sort de la salle à manger du Menger Palace Hôtel, et qui attend son chauffeur. La véracité de la pose attestait les qualités histrioniques de Curly ; malheureusement sa garde-robe ne convenait pas au personnage.

Le garçon fit le tour de son comptoir d'un air absent, les yeux fixés au plafond, comme s'il était en train de ruminer un vague projet de fresques, et tomba sur Curly avec une si soudaine impétuosité que le vagabond fut pris de court. Irrésistiblement, mais si posément qu'il semblait que ce fût une pure distraction de sa part, le vigilant vivrier poussa Curly jusqu'à la porte et le jeta dehors d'un coup de pied avec une nonchalance qui frisait la mélancolie. Telles sont les mœurs du Sud-Ouest.

Curly se releva lentement. Il ne ressentait ni colère ni rancune à l'égard de l'expulsif barman. Quinze années de vagabondage, sur les vingt-deux qu'il avait déjà vécu, avaient durci les fibres de son viscère sensitif. Les javelots et les flèches que lui lançait un hostile destin retombaient émoussés après avoir frappé le bouclier de sa fierté et la cui-

rasse de son amour-propre. C'est avec une résignation particulière qu'il acceptait les outrages et les insultes des barmen. De par les lois de la nature, ils étaient ses ennemis ; et, contrairement à cette même loi, il arrivait souvent qu'ils fussent ses amis. C'était à lui de courir le risque, dans ses relations avec eux. Mais il n'avait pas encore appris à jauger ces froids et indolents chevaliers du tire-bouchon du Sud-Ouest, qui ont les manières d'un comte de Pawtucket, et qui, lorsque votre présence les offusque, vous expédient avec la même rapidité silencieuse qu'un robot joueur d'échecs poussant un pion.

Curly resta quelques instants immobile dans la petite rue étroite et déserte. San-Antonio le déconcertait et le troublait. Il y avait trois jours qu'il jouissait de l'hospitalité gratuite de la ville, où il était arrivé sur l'essieu d'un wagon de marchandises, parce que Greaser Hohnny lui avait assuré à Des Moines que la métropole du Texas était un entrepôt gorgé de manne, toute cuite et assaisonnée, servie gratuitement avec le sucre et la crème. Curly n'avait apprécié le tuyau que partiellement. De l'hospitalité, il y en avait à profusion, et de la plus généreuse, dispensée avec une sorte de nonchalance entachée d'irrégularité. Mais la ville elle-même restait pour lui une surprise et une énigme rebutantes, habitué qu'il était aux cités affairées, trépidantes et mécanisées du Nord et de l'Est. Ici, c'est souvent, certes, qu'on lui jetait un dollar ; mais trop souvent aussi cette libéralité était accompagnée d'un coup de pied décerné sans malice, bien qu'avec une robuste précision. Un jour, sur la Military Plaza, une bande de cow-boys en goguette l'avait attrapé au lasso et traîné sur le sol noir et poussiéreux, à tel point qu'il était sorti de là plus barbouillé, sordide et repoussant qu'un ramoneur. Toutes ces rues en serpentin entrecroisées et entrelacées, qui semblaient n'aboutir jamais nulle part, le désorientaient. Et puis, il y

avait une petite rivière, recourbée comme un crochet de marmite, qui traversait la ville en rampant, telle une couleuvre, et qu'enjambaient une centaine de petits ponts si semblables les uns aux autres que Curly finissait par en être énervé. Et ce dernier barman chaussait du 44…

Il était huit heures du soir. Sur l'étroit trottoir du coin de rue, devant la porte du café, les joyeux buveurs entraient et sortaient à tout instant en bousculant Curly avec un discourtois sans-gêne. Le clochard s'engagea dans l'avenue de gauche, où il apercevait au loin une devanture brillamment illuminée. Puisqu'il y avait de la lumière, il devait y avoir là des êtres humains. Et partout où se trouvaient des êtres humains, à San-Antonio, après la tombée de la nuit, il était possible qu'il y eut de la nourriture et il était certain qu'il y avait à boire. Gurly se dirigea vers la lumière.

Celle-ci provenait du café Schwegel. Au moment d'entrer, Gurly repéra sur le trottoir une vieille enveloppe, qu'il ramassa. Elle était vide ; mais elle aurait pu aussi bien contenir un chèque d'un million. Quoi qu'il en soit, elle était adressée à « Mr Otto Schwegel » et, d'après le timbre de la poste, elle provenait de Détroit.

Curly entra. Sous les lampes étincelantes du café, les injures subies par sa personne et son attifement, au cours de ses quinze ans de vagabondage, se manifestèrent avec un cruel éclat. Il n'avait rien de la correction trompeuse des rusés chemineaux professionnels. Sa garde-robe se composait de spécimens haillonneux ayant appartenu à une demi-douzaine d'époques et de modes. Deux usines de chaussures avaient combiné leurs efforts pour garnir ses métatarses. Son aspect faisait germer en votre esprit de vagues réminiscences de momies, de statues de cire, d'exilés russes, de philan-

thropes ruinés, et de naufragés sur une île déserte. Son visage était recouvert, presque jusqu'aux yeux, d'une barbe brune et bouclée (curly), qu'il rognait de temps en temps avec son couteau de poche et à laquelle il devait son « nom de route ». Son air sombre, et la crainte, la ruse, l'impudence, et la flagornerie qui se lisaient dans ses yeux bleus, révélaient le lourd fardeau d'épreuves que la vie lui avait imposées.

Le café n'était pas très vaste, et dans son atmosphère exiguë les odeurs de la cuisine et des liqueurs fortes luttaient âprement pour la suprématie ; le porc et le chou disputaient la palme aux diverses combinaisons d'hydrates de carbone. Derrière le comptoir, Schwegel et son assistant répandaient des torrents de sueur provoqués par un labeur de Titan. Bière, saucisses, choucroute, lard fumé, jambon, et bière, bière, bière se déversaient à flots et à foison dans les gosiers inassouvissables des clients. Curly se glissa au bout du comptoir, expectora une toux rauque et creuse, et informa Schwegel qu'il était un ébéniste de Détroit en chômage.

Le stratagème fut d'une réussite inespérée : en moins de temps qu'il n'en faut à un garçon de restaurant populaire pour vous présenter l'addition, une choucroute garnie et un demi jaillirent du laboratoire jusque sous le nez de Curly.

– De Détroit ? demanda le brave Schwegel. T'as p't-être connu là-bas un nommé Heinrich Strauss ?

– Si j'ai connu Heinrich Strauss ! s'écria Curly avec tendresse. Ah ! mon vieux, si j'avais seul'ment autant d'dollars que j'ai joué d'fois à la belote avec Henry les dimanches après-midi !

Une seconde tournée fut la récompense de cette diplomatique hypothèse. Puis Curly, qui savait à un quart de bock près ce qu'il pouvait extraire de ces petites impostures, s'éclipsa et regagna le trottoir.

C'est alors qu'il commença de ressentir les aspérités de cette dure cité méridionale. Point de cette gaieté, de cette lumière, de cette musique inondant les rues des villes du Nord, et dispensant généreusement leurs agréments aux plus misérables clochards. Ici, bien qu'il fût encore assez tôt, presque toutes les froides et lugubres maisons en pierres de taille étaient déjà closes, pour se protéger sans doute des épaisses vapeurs de la nuit. Les rues semblaient transformées en canaux où se coulaient de grandes traînées de brouillard émergeant de la rivière. Derrière les volets fermés, Curly entendait en passant des éclats de voix, des rires, des bruits de jetons et de pièces de monnaie, des chants et de la musique ; mais ces distractions étaient strictement privées. L'époque des grandes réjouissances populaires n'était pas encore née à San-Antonio.

Tout en errant au hasard, Curly tomba bientôt, au tournant d'une autre rue déserte, sur une bande joyeuse de cowboys venus des ranchs voisins, qui galipettaient en plein air devant le portail d'un antique hôtel en bois. Un grand braillard d'éleveur de moutons, qui venait tout juste d'esquisser un mouvement dans la direction du bar, entraîna brusquement Curly à l'intérieur, comme il eut poussé dans le corral une brebis retardataire. Les princes de la corne et de la laine qui remplissaient le bar accueillirent le clochard avec des rugissements de joie, et s'efforcèrent aussitôt de conserver cette nouvelle découverte zoologique dans l'alcool de leur hospitalité.

Une heure plus tard, Curly sortit en titubant du bar de l'hôtel, chassé par ses inconstants amis, dont la curiosité pour cet animal inconnu s'était éteinte aussi vite qu'elle s'était éveillée. Rempli de carburant jusqu'à la gueule, et le magasin gorgé de vivres, le clochard n'avait plus maintenant qu'un problème à résoudre : celui d'une chambre et d'un lit.

Une petite pluie fine et froide s'était mise à tomber, une de ces interminables bruines qui dépriment le cœur des hommes et font surgir des pierres et des tuiles chaudes une brume maussade. C'est ainsi que, deux fois par an, le rugueux aquilon, portant le salut ou l'adieu de l'hiver, fouette de ses eaux glaciales le visage du doux printemps ou de l'aimable automne.

Curly, se fiant à son flair, s'engagea dans la première rue qu'il rencontra, la suivit jusqu'au bout et finit par arriver sur le bord de la petite rivière tortueuse qui baigne la métropole. Là, il vit une grande cour entourée de murs, et dont le portail était resté ouvert. Des feux de campement rougeoyaient encore à l'intérieur. Curly entra et aperçut de nombreux chevaux qui croquaient leur avoine sous les hangars, adossés aux murs. La cour était pleine de chariots et de voitures, de harnais et d'équipements négligemment jetés sur les timons et sur les brancards. Curly jugea qu'il avait fait une heureuse irruption dans l'un de ces parcs à voitures que les marchands de la cité mettent à la disposition de leurs clients et amis des environs. Personne n'était en vue. Sans doute les conducteurs de ces véhicules s'étaient-ils répandus dans la ville, afin de « voir l'éléphant et d'entendre la chouette », comme dit le poète. Aiguillonné par son désir impatient de participer aux multiples et alléchantes rigolades métropolitaines, le dernier campagnard qui était sorti devait avoir oublié de fermer la grille.

Ayant avalé assez de nourriture pour assouvir l'appétit d'un boa, et assez de boisson pour étancher la soif d'un chameau, Curly ne se sentait ni désireux ni capable de jouer à l'explorateur. Il se dirigea en zigzaguant vers le premier véhicule que son œil trouble discerna sous le hangar dans la faible lueur jetée par les feux voisins. C'était un chariot à quatre roues, recouvert d'une bâche en toile blanche, et à moitié rempli d'un tas de sacs à laine, de paquets de couvertures grises, et d'un assortiment varié de balles et de caisses. Tout homme sensé, et à jeun, eut immédiatement reconnu dans cette cargaison un stock d'approvisionnements destiné à l'une des haciendas des environs, prêt à partir le lendemain matin. Mais aux yeux de notre clochard engourdi par l'alcool et la mangeaille, tout cela signifiait exclusivement chaleur, confort et protection contre la froide humidité de la nuit. Après plusieurs efforts infructueux, il réussit enfin à maintenir suffisamment son équilibre pour grimper sur une roue et se laissa culbuter la tête la première dans le lit le meilleur et le plus chaud dont il eut jamais joui depuis longtemps. Alors il se transforma en bête de terrier, creusa son trou, comme un renard, dans la douillette cargaison, s'enfouit complètement sous la pile des sacs et des couvertures, aussi confortable et aussi tranquille qu'un ours dans son antre. Il y avait trois nuits que Curly n'avait goûté qu'un sommeil intermittent, incommode, coupé de frissons et de brusques réveils. Aussi, maintenant que Morphée avait consenti à le recevoir dans son giron, Curly enlaça si désespérément le vieux gentleman mythologique qu'il semblait impossible que n'importe quel autre mortel pût s'offrir cette nuit-là une seule minute de sommeil.

. . . .

Six cow-boys du Cibolo attendaient devant le magasin du ranch. Leurs chevaux broutaient l'herbe auprès d'eux, attachés à la mode du Texas, c'est-à-dire pas attachés du tout : il avait suffi de laisser tomber leurs rênes à terre (telle est la puissance de l'habitude et de l'imagination) pour les retenir plus efficacement que ne l'eût pu faire une longe de la grosseur du pouce liée à un gros chêne.

Ces pittoresques gardiens de troupeaux flânaient nonchalamment, une feuille de papier à cigarette à la main, en maudissant débonnairement, mais sans relâche, Sam Réveil le magasinier. Sam, debout sur le seuil de la porte, s'occupait activement à faire claquer les élastiques qui ceignaient les manches de sa chemise en madras rose, tout en maintenant la tête baissée pour contempler avec tendresse la seule paire de souliers jaunes qui existât à vingt lieues à la ronde. Le péché qu'il avait commis était des plus graves, et il se sentait partagé entre la nécessité de s'excuser humblement et une admiration sans bornes pour la beauté de ses pieds. Les souliers coûtaient dix dollars ; le péché pouvait se résumer en quelques mots : il n'y avait plus de tabac dans le magasin du ranch.

– J'croyais bien qu'y en avait encore une caisse sous l'comptoir, les gars, expliqua Sam ; mais c'étaient des cartouches.

– T'as sûrement eu un accès d'dingue, dit Poky Rodgers, un gardien du *potrero* de Largo Verde. Tu mériterais un bon coup d'manche de fouet sur le crâne. J'ai fait quinze kilomètres pour venir chercher du tabac : et si on t'laisse encore en vie après ça, y a pas d'justice.

– Les copains fumaient du tabac à chiquer mélangé avec des feuilles de mesquite séchées quand j'les ai quittés, soupi-

ra Mustang Taylor, un dresseur de chevaux du campement de Three Elm. Ils vont m'attendre à partir de neuf heures, avec leur papier à cigarette à la main, histoire d'en griller une bonne avant d's'endormir. Et il faudra que j'leur dise que c'te espèce de navet rose aux yeux d'mouton et aux pieds fourchus qui s'intitule Sam Réveil a laissé le stock de tabac se volatiliser.

Gregorio Falcon, un *vaquero* mexicain, le meilleur lanceur de lasso du Cibolo, repoussa son lourd sombrero brodé d'argent sur sa nuque aux épaisses boucles noires, et, raclant le fond de ses poches, en extirpa quelques miettes de la précieuse substance.

– Ah ! Don Samuel, dit-il d'un air réprobateur, mais avec une noble courtoisie castillane, excusez-moi ! Le petit lapin de la garenne et la brebis, on dit qu'ils ont les plus minusculissimes… *sesos* comment dites-vous ?… Cervelas, de toutes les bêtes ! Ah ! non, non ! Ne voulez pas croire ça, Don Samuel ! Yo, je pense que les hommes qui permettent la dévastation funeste de *todo* le tabac d'magasin… mais excusez-moi, Don Samuel !

– Allons, les gars ! À quoi qu'ça vous sert d'râler comme ça ! dit l'imperturbable Sam, en se baissant pour essuyer ses souliers avec un mouchoir jaune et rouge. Ranse va sûrement rentrer ce soir de San-Antone et j'lui ai dit d'vous rapporter du perlot. Il a renvoyé son cheval hier par Pancho, et c'est lui qui va ramener la voiture, Y a pas beaucoup d'chargement, juste que'ques sacs à laine, des couvertures, des clous, des boîtes de pêches et deux ou trois autres trucs pas lourds. Vous connaissez Ranse, il part toujours de bonne heure, et il conduit à tout casser : il sera ici à la tombée d'la nuit.

– Quels canassons qu'il a ? demanda Mustang Taylor, les yeux brillant d'espoir.

– La paire de gris, répondit Sam.

– Alors, j'attends encore un peu, dit le dompteur de broncos ; ces deux poulains-là dévorent la piste comme un coq de bruyère avale un aspic. Tu peux m'ouvrir une boîte d'abricots, Sam, pour me faire patienter.

– Et pour moi ça s'ra une boîte d'ananas, commanda Poky Rodgers. J'vais attendre aussi.

Les cow-boys résignés s'assirent sur les marches du perron, tandis que Sam, à l'intérieur, ouvrait, les boîtes de fruits avec une hachette.

Le magasin, une sorte de vaste grange en bois peinte en blanc, se trouvait entre la maison d'habitation du ranch et le corral aux chevaux. Plus loin, l'on apercevait les hangars à laine et les cabanes couvertes en chaume dans lesquelles s'effectuait la tonte, car le Cibolo élevait à la fois du bétail et, des moutons. Derrière le magasin s'élevaient les paillotes des Mexicains qui travaillaient au ranch.

La maison d'habitation se composait de quatre vastes pièces, aux murs blanchis à la chaux, et d'un appentis en bois de deux pièces. Une « galerie », large de sept mètres, faisait le tour du bâtiment, qui se dressait au cœur d'un bouquet de chênes et d'ormes pleureurs gigantesques, près d'un lac étroit et long, et d'une très grande profondeur, dans lequel on voyait à la tombée de la nuit sauter d'énormes brochets qui s'ébattaient et plongeaient bruyamment. Des guirlandes de lierre et des masses de mousse grise et mélancolique pendaient aux branches des arbres. En vérité, cette maison du Cibolo avait un aspect plutôt « sudiste ». Et l'on

eût pu croire que le vieux « Kiowa » Truesdell l'avait apportée avec lui des rives du Mississipi lorsqu'il émigra au Texas en 1855, avec sa carabine sous le bras.

Mais, à défaut du manoir familial, Truesdell apporta bien réellement avec lui un autre apanage de famille, plus indestructible que la brique ou la pierre. Il apporta la « vendetta » des Truesdell contre les Curtis. Et quand, par suite d'une funeste fatalité, un Curtis vint acheter le Rancho de los Olmos, à vingt-cinq kilomètres du Cibolo, il ne tarda pas à y avoir du grabuge dans la savane. En ces temps révolus, le vieux Truesdell avait abattu par douzaines loups, chats-tigres et pumas ; et quelques Curtis. Par contre il enterra, sur la rive du lac, l'un de ses frères en même temps que la balle qu'il avait reçue dans le ventre. Puis, les Indiens Kiowa entreprirent leur dernière expédition contre les ranchs des hommes blancs situés entre le Frio et le Rio Grande, et Truesdell, à la tête d'une compagnie de volontaires, se rua sur les guerriers rouges, et les extermina tous jusqu'au dernier, ce qui lui valut son sobriquet.

Alors survint la prospérité ; les troupeaux s'accrurent de jour en jour, en même temps que les domaines. Et enfin la vieillesse lui apporta, non pas la paix et le bonheur, mais l'amertume et la colère. Assis sous la véranda du Cibolo, pareil à un vieux lion, avec sa longue crinière blanche et ses yeux bleus étincelant de férocité, il grondait comme les pumas qu'il avait tués autrefois. Ce n'est pas le lourd fardeau des années qu'il maudissait ainsi, non : ce qui donnait un goût âcre et amer aux dernières gouttes qu'il buvait à la coupe de l'existence, c'est que son fils unique Ransom voulait épouser une Curtis, la seule héritière du clan ennemi.

. . . .

Les cow-boys s'étaient tus maintenant, pour mieux savourer, avec un fort bruit de ferraille et de gosier, leurs boîtes de fruits au sirop, tandis que les chevaux broutaient le gazon à grands coups de dents et que Sam exhalait une sorte de mélopée lugubre, tout en peignant pour la vingtième fois sa tignasse cuivrée devant un miroir ébréché.

De la porte du magasin, l'on apercevait la vaste prairie qui s'étendait vers le sud, avec ses bouquets de mesquites verts et houleux dans les creux, et ses crêtes couronnées d'une broussaille noirâtre. Le chemin particulier du ranch se faufilait à travers les arbres, au fond de la vallée, pour aller rattraper, à deux lieues de là, la vieille route nationale de San-Antonio. Le soleil était si bas que la moindre éminence projetait une ombre immense sur l'océan vert et or de la prairie.

Ce soir-là, l'ouïe fut plus rapide que les yeux.

Le Mexicain leva son doigt bronzé pour faire cesser le fracas métallique des cuillers raclant les boîtes en fer-blanc.

– Oune chariotte, dit-il, traverse l'Arroyo Hondo. J'écoute la roue ! Très rocailleuse, le Hondo.

– T'as d'bonnes oreilles, Gregorio, dit Mustang Taylor. J'ai rien entendu, que l'chant d'l'oiseau moqueur dans la brousse, et l'sifflet du zéphyr qui galipette à travers le vallon débonnaire…

Dix minutes plus tard, Taylor s'écria :

– J'vois la poussière d'un chariot juste au-dessus de c'bouquet d'mesquites, tout au fond d'la plaine !

– Vous as trrrès bonnes yeux, señor ! fit Gregorio en souriant.

Ils apercevaient distinctement maintenant le petit nuage gris qui poudrait la crête des arbres au loin. Vingt minutes plus tard, ils commencèrent à entendre le crépitement précipité des sabots des chevaux sur la piste ; et presque aussitôt, les deux poulains gris jaillirent du taillis en hennissant, faisant voltiger derrière eux le léger chariot comme un jouet.

Un cri s'éleva des paillotes :

– El Almo ! *El Almo !*

Quatre jeunes Mexicains se précipitèrent pour dételer les chevaux. Les cow-boys poussèrent un hurlement d'enthousiasme.

Ranse Truesdell, le conducteur, laissa tomber ses rênes et se mit à rire.

– Il est sous la bâche, les gars ! dit-il. Oui, je sais à qui, ou plutôt à quoi s'adressait votre onomatopée ! Si Sam recommence à vous en laisser, manquer, nous prendrons pour cible ses fameux souliers jaunes. Il y en a deux colis. Sortez-les et grillez-en une ! Pas trop tôt ; hein ?

En cours de route, le temps s'étant mis au beau, Ranse avait enlevé la bâche et l'avait jetée dans le chariot, sur les marchandises. Douze mains fébriles l'arrachèrent et se plongèrent au milieu des sacs et des couvertures pour y saisir les caisses de tabac.

Long Collins, délégué par l'équipe du San Gabriel pour venir chercher leur ration de « plante à Nicot », Long Collins, l'homme aux jambes les plus longues du Texas, piocha la cargaison d'un bras semblable à une trompe d'éléphant. Il sentit sous sa main quelque chose de dur, tira, et amena au jour un objet hideux, une sorte de paquet informe et boueux,

rafistolé avec de la ficelle et du fil de fer, et dont l'extrémité entre-bâillée livrait passage à des orteils humains, qui se contorsionnaient ainsi que la tête et les pattes d'une tortue énervée.

– Phi-hou ! hurla Long Collins. Dis donc, Ranse, tu transportes des macchabées maintenant ? Qu'est-ce que… Mille crotales !

Tel un gros ver visqueux qui sort de son trou, Curly, arraché à son lourd sommeil, se trémoussa, ondula, serpenta et finit par émerger de sa niche, les yeux clignotants comme un hibou ivre et repoussant. Son visage gonflé, fripé, sillonné de raies, avait cette teinte à la fois bleuâtre et sanguinolente des biftecks de bourricot qui ont fait un séjour prolongé à l'étal des bouchers mexicains. Ses paupières semblaient de petits ballons dont la fente imperceptible laissait à peine apercevoir les yeux ; son nez ne se pouvait comparer qu'à une betterave cuite. Et ses cheveux auraient fait la fortune du type qui pose pour « le résultat obtenu après le troisième flacon de notre lotion capillaire ». L'impression d'ensemble était celle d'un épouvantail à moineaux qui eût soudain abandonné son poste pour aller demander de l'augmentation.

Ranse sauta en bas de son siège et toisa d'un air ébahi son étrange passager.

– Hé ! dis donc, cancrelat, qu'est-ce que tu fais dans ma voiture ? Comment es-tu entré là dedans ?

Les cow-boys formèrent le cercle ; la joie causée par cette aventure leur faisait oublier le tabac.

Curly jeta les yeux tout autour de lui, en grondant comme un terrier frisé dans sa barbe hirsute.

– Où qu'on est ? demanda-t-il d'une voix qui rappelait le grincement d'une scie sur une pierre de taille. En pleine cambrousse, dans la vase ! Phhh ! Pourquoi qu'vous m'avez amené ici, hein ? Est-ce que j'vous ai donné l'adresse de c'te sacrée ferme, eh ! taxi ? Qu'est-ce que vous avez à me r'garder, bande de pedzouilles ? Caletez, ou j'vous bourre le trognon !

– Sors-le de là, Collins, dit Ranse.

Curly s'envola soudain et atterrit en vol plané sur ses omoplates. Il se releva, et s'assit sur les marches du magasin, secoué de frissons et ricanant, la tête sur ses genoux. Taylor empoigna une caisse de tabac, et l'ouvrit. Aussitôt une demi-douzaine de cigarettes, roulées en un clin d'œil, s'allumèrent. L'intérêt se concentra de nouveau sur le clochard.

– Comment es-tu entré dans mon chariot ? répéta Ranse brutalement cette fois.

Curly reconnut l'accent : c'était celui des employés de chemin de fer, des policemen et autres représentants de la Fatalité publique.

– Moi ? répliqua-t-il. Oh ! c'est à moi qu'vous parlez ? Oh ! je m'rendais à mon Palace Hôtel, mais mon valet d'chambre avait oublié d'mettre mon pyjama dans ma valise. Alors, j'suis entré dans l'garage, et j'ai monté dans votr'limousine. Mais j'vous ai jamais dit de m'conduire dans c'te sale ferme, hein ?

– Qu'est-ce que c'est, Mustang ? demanda Poky Rodgers, qui, dans son extase, ne pensait presque plus à fumer. C'est un mille-pattes, un batracien ou un snob ? De quoi qu'*ça vit ?*

– C’est un gnome gastropode, Poky, répondit Mustang. C’est ça qui fait : « Hou ! Brrr… tiguidi… hou ! » dans les arbres des marais pendant la nuit. Peut-être que ça mord ?

– Non, c’est pas ça ! fit Long Collins. Ces gnomes, que tu dis, ils ont des nageoires dans l’dos et dix-huit doigts de pied. Ça, c’est un fœtus de mammouthaquarium. Ça vit sous la terre et ça mange des cerises. T’approche pas si près : d’un seul coup d’sa queue préhensile, ça peut raser tout un village.

Sam, le cosmopolite, qui appelait tous les barmen de San-Antonio par leur petit nom, voulut participer à ce concours de zoologie.

– Ma parole, c’est un clochard ! annonça-t-il dogmatiquement. Où avez-vous cueilli ce barbe-à-poux, Ranse ? C’est pas que vous voulez entreprendre l’élevage des totos au ranch ?

– Hé ! fit Curly, sur qui toute cette pétarade sarcastique faisait long feu, y en a pas un d’vous qu’aurait un verre de gnôle dans sa poche ? Vous pouvez rigoler. J’en ai tellement sucé que j’vois plus clair. Hé ! taxi ! continua-t-il en s’adressant à Ranse, vous m’avez embarqué sur votre sacré chalutier d’prairie, mais, est-ce que j’vous ai dit de m’conduire dans un pensionnat d’vaches ? J’ai soif. J’suis tout mal fichu. Alors, ça vient ?

Ranse comprit que les nerfs du vagabond étaient complètement brisés ; il envoya un Mexicain chercher à la maison un verre de whisky, que Curly engloutit d’un trait. Aussitôt les yeux du vagabond s’illuminèrent d’une volupté de bon chien repu, à qui son maître vient de donner un bifteck.

– Merci, patron, dit-il d’une voix calme.

– Ici, dit Ranse, tu es à cinquante kilomètres du chemin de fer, et à vingt lieues du bistro le plus proche.

Curly s'affala sur l'escalier.

– Puisque tu y es, continua Ranse, viens avec moi. On ne peut pas t'abandonner dans la prairie. Tu pourrais te faire dévorer par un lapin de garenne.

Il emmena Curly sous le hangar à voitures du ranch, et déplia un lit de camp qu'il avait envoyé chercher en même temps que les couvertures.

– Je ne pense pas que tu aies envie de dormir, dit Ranse, puisque tu viens de roupiller pendant vingt-quatre heures. Mais tu peux toujours t'allonger là-dessus jusqu'à demain matin. Je vais t'envoyer quelque chose à manger par Pedro.

– Dormir ? dit Curly. J'pourrais dormir toute une semaine ! Dites, mon vieux, si vous avez une boîte avec un couvercle, vous pouvez m'mettre dedans !

. . . .

Le vieux « Kiowa » Truesdell, assis dans son grand fauteuil d'osier, était en train de lire à la lueur d'une immense lampe à pétrole. Ranse posa près de lui le paquet de journaux qu'il avait apportés de la ville.

– Te voilà de retour, Ranse ? dit le vieillard en levant les yeux. Mon fils, reprit-il après un instant de silence, j'ai réfléchi toute la journée à cette… chose dont nous avons parlé avant ton départ. Je veux que tu renouvelles ta promesse. Je n'ai vécu que pour toi. Je me suis battu, dans le seul but de te protéger, contre les loups, les Indiens, et contre des hommes blancs qui étaient pires encore. Tu n'as pas connu ta mère. Je t'ai appris à tirer, à monter à cheval, et à vivre

proprement. Plus tard, j'ai travaillé dur pour récolter des dollars qui seront bientôt à toi. Tu seras un homme riche, Ranse, quand je serai parti. C'est moi qui t'ai fait ce que tu es, qui t'ai formé, comme une lionne dresse ses petits. Tu ne t'appartiens pas, tu es d'abord et avant tout un Truesdell. Alors, réponds-moi catégoriquement : oui ou non, vas-tu renoncer à cette ridicule histoire de mariage avec une fille des Curtis ?

– Je vous le répète, dit Ranse lentement : en tant que Truesdell et que votre fils, je n'épouserai jamais une Curtis.

– Tu es un bon fils, dit le vieux Kiowa. Va manger quelque chose, tu dois avoir faim.

Ranse se rendit à la cuisine, qui se trouvait à l'autre bout de la maison. Pedro, le cuisinier mexicain, se leva d'un bond pour servir le repas qu'il avait maintenu au chaud dans le four.

– Rien qu'une tasse de café, Pedro.

Ranse la but debout. Puis il ajouta :

– Pedro, il y a un vagabond sur un lit de camp, dans le hangar aux voitures. Va lui porter quelque chose à manger. Et… tu peux mettre double ration !

Ranse avait roulé vingt lieues ce jour-là. Mais il ne semblait pas qu'il songeât le moins du monde à se mettre au lit. Au contraire, il sortit, se dirigea vers les paillotes des Mexicains et appela :

– Manuel !

Un jeune palefrenier se précipita aussitôt.

– Manuel, peux-tu m’attraper Vaminos dans le petit pré ?

– Pourquoi non, señor ? Je l’ai vu il y a deux heures près de la *puerta,* et il a une longe à la patte.

– Bon, attrape-le et selle-le-moi le plus vite que tu pourras.

– *Prontito, señor !*

Quelques instants plus tard, courbé sur l’encolure de Vaminos, Ranse passa au grand galop devant Sam, qui taquinait sa guitare au clair de lune, assis sur le seuil de son magasin.

Vaminos, le bon cheval bai, mérite qu’on lui consacre un apophtegme. Les Mexicains, qui ont une centaine d’épithètes pour désigner la couleur des chevaux, l’appelaient *el gruyo ;* ce qui pourrait se traduire par « bai clair, gris souris, ardoise ». Une ligne noire suivait tout son dos, depuis la crinière jusqu’à la queue. Il semblait infatigable, presque immortel ; c’était le seul cheval capable de parcourir dans une journée un nombre de kilomètres pouvant rivaliser avec le chiffre indiqué au compteur d’un taxi de New-York, dont le passager provincial, débarquant du train, a dit au chauffeur : « Conduisez-moi aux Folies-Cocottes par le plus court chemin ». Ici finit l’apophtegme.

À trois lieues à l’est du Cibolo, Ranse ralentit son allure, et arrêta Vaminos sous un grand ratama. Le bel arbre aux corolles d’or répandait un parfum plus exquis encore que celui des roses de France. La lune avait allumé sa grosse lanterne dans l’immense prairie céleste où des milliards de noctambules semblaient se promener, une bougie à la main. À quelques pas de là, une famille de petits lapins sauvages folâ-

traient et gambadaient ainsi que des chatons. À douze kilomètres plus à l'est luisait une pâle étoile, qui paraissait prête à s'engloutir derrière l'horizon. Les cavaliers nocturnes, à qui elle servait souvent à se diriger, savaient que cette constellation n'était autre que la lumière du Rancho de los Olmos.

Dix minutes s'écoulèrent, puis Yenna Curtis arriva au galop sur son bouillant alezan Dancer. Les deux jeunes gens se penchèrent l'un vers l'autre et… non : ils s'étreignirent seulement les mains, avec force, et prolongation.

– J'aurais pu m'approcher davantage de chez vous, dit Ranse, mais vous me l'avez défendu.

Le rire de Yenna fit tinter la coupole de cristal qui semblait recouvrir le plat de verdure sur lequel les deux jeunes gens représentaient le plus savoureux, le plus enivrant, l'unique condiment de la vie. Sous les gentils rayons de la lanterne sélénienne, Ranse vit briller des dents blanches et des yeux intrépides. Oui, malgré le clair de lune, le parfum du ratama, malgré même la beauté mâle et puissante de Ranse Pyrame Truesdell, l'audace, la fierté, le courage se reflétaient, plutôt que la tendresse, sur le visage de Yenna Thisbé Curtis. Mais elle était venue quand même au rendez-vous, à douze kilomètres de chez elle…

– Je vous l'ai dit assez souvent, Ranse, fit-elle. Vous et moi, nous nous rencontrons toujours à mi-chemin.

– Alors ? demanda Ranse en la questionnant du regard.

– Oui, dit Yenna avec un petit soupir. Je le lui ai dit après déjeuner, pensant que ce serait le meilleur moment… Dites, Ranse, avez-vous jamais réveillé un lion ? C'est tout juste s'il ne mit pas le ranch en pièces. Il rugissait. Tout est fini, Ranse. J'aime mon vieux papa, et… et j'ai un peu peur

de lui aussi. Il m'ordonna de jurer que je n'épouserais jamais un Truesdell. J'ai juré. C'est tout. Avez-vous été plus heureux ?

– Oui, dit Ranse. Le mien n'a pas rugi ; il s'est contenté de montrer les dents. Rien à faire. J'ai dû lui jurer que son fils n'épouserait jamais une Curtis. Je ne pouvais guère agir autrement : il est bien vieux. Je suis navré, Yenna.

La jeune fille se pencha et prit la main de Ranse.

– Je n'aurais jamais cru, dit-elle ardemment, que je pusse vous aimer davantage d'avoir ainsi renoncé à moi. Mais c'est vrai. Il faut que je m'en retourne maintenant, Ranse. Je suis partie en cachette et c'est moi qui ai sellé Dancer. Bonne nuit, voisin !

– Bonne nuit, dit Ranse. Faites attention aux trous de blaireaux.

Ils se séparèrent ; Ranse se lança au galop. Yenna posa un instant, se retourna sur sa selle et cria :

– N'oubliez pas que je vous rencontrerai toujours à mi-chemin, Ranse !

– Au diable les vendettas et les querelles de famille ! murmura Ranse d'un ton bourru en pressant les flancs de son cheval.

En arrivant au Cibolo, Pyrame Rodrigue Ranse Truesdell remit son cheval au pré, et se retira dans sa chambre. Avant de se coucher, il ouvrit le tiroir de son vieux bureau (importé du Sud) pour y prendre les lettres que Yenna lui avait écrites lors d'un voyage qu'elle avait fait au Mississipi. Le tiroir s'entre-bâilla et se coinça aussitôt, selon la coutume des tiroirs. Ranse le secoua frénétiquement, et l'arracha, selon la

coutume des hommes. Le tiroir se vengea en écorchant les deux mains de Ranse, selon la coutume des… Oh ! des hommes et des tiroirs. Au cours de la lutte, une vieille lettre toute jaunie jaillit on ne sait d'où, et tomba aux pieds de Ranse. Il la ramassa, la déplia, et la lut. Puis il la relut attentivement, et, quand il eut fini, se plongea pendant quelques minutes dans une méditation profonde, tandis qu'un sourire mystérieux éclairait son visage, et que ses yeux s'illuminaient d'une flamme étrange.

Décidément, il n'y avait pas moyen de se coucher cette nuit-là.

Ranse remit son chapeau, sortit et se dirigea rapidement vers l'une des paillotes mexicaines, où il entra.

– Tia Juana, dit-il, je voudrais causer un moment avec toi.

Une vieille, vieille femme mexicaine, toute blanche et ridée, se dressa aussitôt.

– Tia Juana, dit Ranse en espagnol, en ôtant son chapeau, qui suis-je ?

– Mais… vous êtes don Ransom, notre bon maître ! répondit la vieille femme étonnée. Pourquoi me demander cela ?

– Tia Juana, qui suis-je ? répéta Ranse en fixant sur la vieille des yeux sévères.

Une expression d'effroi se répandit sur le visage de la mexicaine, qui se mit à tripoter fébrilement son châle noir.

– Qui suis-je, Tia Juana ? répéta Ranse en haussant légèrement le ton.

– Trente-deux ans sur ce Rancho Cibolo j'ai vécu, dit Tia Juana. Pieusement j'espérais sous un arbre du jardin m'enterrer avant ces choses qu'elles fussent connues. La *puerta,* fermez-la, Don Ransom, et je vais parler. Dans vos yeux, je lis que vous savez.

Au bout d'une heure, la porte de Tia Juana s'ouvrit, et Ranse sortit lentement. Comme il passait devant le hangar aux voitures, une voix éraillée le héla.

– Hé ! gouverneur ! cria Curly.

Il était assis sur son lit, et fumait une cigarette en balançant nonchalamment ses jambes.

– Dites ! grogna le vagabond, c'est pas une façon de traiter un homme que vous avez kidnappé ! Tenez ! Je m'suis fait une beauté pour aller dans l'monde, j'ai emprunté un rasoir à c'te espèce de lama aux pieds jaunes qui rumine dans l'magasin, et je m'suis gratté la couenne. Oui, j'ai r'marqué qu'c'était plein d'gentlemen rupins dans votr' collège de bestiaux, et j'ai pas voulu vous faire honte. Mais c'est pas tout ça : y manque encore que'que chose. Dites, baron, vous n'auriez pas par hasard un autre verre de gnôle dans votre étui à revolver ? Vous m'devez bien ça, taxi ! J'vous ai jamais dit…

– Lève-toi, et viens un peu ici à la lumière, dit Ranse en le dévisageant attentivement.

Curly s'approcha d'un air maussade.

Son visage, rasé de frais, semblait transformé. Il avait même pris soin de débroussailler sa tignasse, de la peigner, que dis-je ! de la lustrer au moyen d'un tube de brillantine offert par l'élégant et obligeant Sam, et elle retombait mainte-

nant en longues mèches luisantes sur ses oreilles, son front et son cou, avec une ondulation particulièrement originale. Un clair de lune charitable estompait les ravages que l'alcool avait imprimés sur les traits du vagabond, à qui son nez aquilin, son menton bien découpé donnaient presque un certain air de distinction.

Ranse s'assit sur le lit et contempla Curly longuement, intensément.

– D'où sors-tu ? demanda-t-il enfin. As-tu encore des parents quelque part, un foyer, une adresse ?

– Moi ? fit Curly sarcastique. J'suis un duc. Lord Reginald Crankister-Livermingham… Non, chef, j'connais pas mes ancêtres. Je m'rappelle pas avoir jamais été autr'chose qu'un clochard. Hé ! dites, Sherlock Holmes, ça va venir la gnôle, oui ou non ?

– Peut-être, si tu réponds d'abord à mes questions. Comment es-tu devenu un vagabond ?

– Moi ? répondit Curly. C'est une profession qu'j'ai adoptée au berceau. Cas d'force majeure. Débuté à six mois, ou peut-être trois ans, sous la direction d'un grand traînard fainéant qui s'app'lait Bifteck Charley. M'envoyait mendier dans les maisons. Souvent, j'pouvais pas même attraper la sonnette.

– Ne t'a-t-il jamais dit comment il était devenu ton… propriétaire ? demanda Ranse.

– Un jour qu'il était saoul, j'lui ai entendu raconter qu'il m'avait acheté pour six pence et un vieux revolver à une bande de rôdeurs mexicains. C'est pas fini, l'interrogatoire ? J'ai tout avoué.

– Parfait, dit Ranse. Pas de doute : tu es un bœuf sauvage. Je vais te mettre la marque du Cibolo sur la croupe. Dès demain, tu iras travailler dans l'un de mes campements.

– *Travailler !* siffla Curly avec une expression d'invincible mépris et d'incommensurable répugnance. Pour qui qu'vous m'prenez ? Vous pensez tout d'même pas qu'j'vais chasser les vaches à courre et jouer à saute-mouton dans les troupeaux d'gigots comme tous ces pedzouilles qu'étaient d'vant l'magasin tout à l'heure ? Sans blague !

– Oh ! Ça finira par te plaire quand tu t'y seras habitué, dit Ranse. Oui, je vais t'envoyer à boire par Pedro. Et… je crois que tu feras un cow-boy de première classe, avant même que j'en aie terminé avec toi.

– Moi ? cria Curly. J'plains les vaches que vous m'donnerez à chaperonner. Elles pourront bien aller au lit toutes seules. N'oubliez pas ma consommation, chef.

Avant de rentrer à la maison, Ranse passa par le magasin. Sam Revell était en train d'ôter religieusement ses souliers jaunes et allait se mettre au lit.

– Est-ce qu'il viendra un homme du campement de San Gabriel demain matin ? demanda Ranse.

– Long Collins, répondit Sam brièvement. Pour le courrier.

– Dis-lui d'emmener ce vagabond avec lui au campement et de le garder jusqu'à ce que j'arrive.

Lorsque Ranse mit pied à terre le lendemain après-midi au San Gabriel, il trouva Curly assis sur ses couvertures et donnant une centième répétition privée de son répertoire de jurons. L'intrus, que les cow-boys affectaient d'ignorer com-

plètement, était tout barbouillé de poussière et de crasse noirâtre ; ses vêtements avaient atteint l'extrême limite de la résistance dans le bastion du décorum.

Ranse se dirigea vers Buck Rabb, le chef du campement, et lui adressa quelques brèves paroles.

– Une bourrique finie ! répondit Buck. Veut pas travailler. Jamais vu de brute aussi grossière. Savais pas ce que vous vouliez en faire, alors je l'ai laissé de côté en vous attendant. Les gars l'ont condamné à mort au moins douze fois, mais je leur ai dit que vous vouliez le conserver, sans doute pour la torture.

Ranse ôta son veston.

– J'ai une rude tâche à accomplir, Buck, à ce qu'il paraît, mais il faut que ce soit fait. Il *faut* que je fasse un *homme* de cette loque. C'est pour cela que je suis venu au camp.

Il se tourna vers Curly.

– Frère, dit-il, ne penses-tu pas qu'un bon bain te permettrait-de prendre place parmi tes camarades, sans plus offenser leur système olfactif ?

– Débinez-vous, fermier ! répliqua Curly sarcastique. Bébé sonnera sa nounou, quand il aura envie de prendre son tub.

Le *charco* (l'abreuvoir) était à dix mètres de là. Ranse prit Curly par un pied et le traîna jusqu'au bord de l'eau comme un sac de pommes de terre. Puis, avec un geste puissant et précis de discobole, il lança le pouilleux dans le milieu de la mare.

Curly sortit de l'eau en soufflant comme un phoque. Ranse l'attendait sur la berge avec une serviette et un morceau de savon.

– Va-t'en de l'autre côté avec ça, dit-il. Quand tu seras propre, Buck te donnera des vêtements secs.

Le vagabond obéit sans un mot. Le souper était prêt lorsqu'il reparut, méconnaissable, avec une chemise bleue et un pantalon kaki. Ranse l'observait du coin de l'œil.

– Seigneur ! murmura-t-il, j'espère qu'il n'est pas capon ! Pourvu qu'il ne se montre pas un lâche !

Son incertitude dura peu. Curly se dirigea tout droit vers lui, ses yeux bleus lançant des flammes.

– Maintenant que je suis propre, dit-il d'un ton agressif, peut-être que nous pourrons avoir une petite conversation ? Alors, c'est ça votr'pique-nique obligatoire ? Tas d'bouzeux, vous croyez p't'-être que j'vais m'laisser incendier comme ça, parc'que j'peux pas fiche le camp d'votr'salle à manger à vaches, hein ? Hé ben ! t'nez ! Qu'est-ce que vous pensez d'ça ?

Et… bing ! La main droite de Curly s'abattit avec un claquement retentissant sur la joue gauche de Ranse, et laissa sur la peau bronzée la marque rouge de ses cinq doigts.

Ranse sourit béatement. Et puis…

Les cow-boys parlent encore aujourd'hui de la bataille qui suivit. Au cours de ses multiples pérégrinations, Curly avait appris, par expérience, l'art, sinon d'attaquer, tout au moins de se défendre avec ses poings. Ranse possédait seulement la force et l'équilibre magnifique que procure une parfaite santé, et l'endurance de ceux qui mènent une vie

saine. La balance était ainsi à peu près égale, entre une faiblesse artificieuse et une robustesse naturelle. Mais les organes intacts, aux poings malhabiles, finirent par l'emporter sur le foie congestionné, et le cœur hypertrophié du boxeur des rues : Ranse atteignit son adversaire d'un large, maladroit et formidable swing à la mâchoire ; et Curly s'écroula dans l'herbe, vaincu, mais non pas dompté.

Ranse alla faire couler un peu d'eau fraîche sur sa lèvre fendue. Il avait l'air radieux.

Il serait infiniment profitable de faire connaître aux éducateurs et aux moralistes l'espèce de dressage auquel Ranse soumit son « élève », pendant les trente jours qu'il passa au San Gabriel. Le professeur n'avait aucune belle « théorie » à expérimenter ; son stock de pédagogie se réduisait, je pense, uniquement à l'art de dompter les mustangs, et à la foi en l'hérédité.

Les cow-boys comprirent que leur patron s'efforçait de faire un homme de l'étrange animal qu'il avait introduit parmi eux ; et, tacitement, ils s'organisèrent en une sorte d'Université collaboratrice. Mais leur technique éducative était très spéciale.

Curly n'oublia pas sa première leçon. Il prit goût au savon et à l'eau, et finit, comme tous les néophytes, par leur vouer un véritable culte. Ce qui causait le plus de satisfaction à Ranse, c'est que son élève « tenait le coup » à chaque progrès qu'il faisait, bien que ces progrès fussent parfois assez décousus…

Un jour, il s'empara de la bouteille de whisky que l'équipe conservait religieusement dans le chariot à vivres en cas de morsure de serpent, et passa seize heures couché

dans l'herbe, magnifiquement saoul. Quand il se releva, son premier soin fut d'attraper le savon et la serviette et de se diriger en titubant vers le *charco*.

Une autre fois, Curly déroba un panier de tomates fraîches et de jeunes oignons qui venait d'arriver du ranch, et avala goulûment toute cette précieuse cargaison de primeurs avant que les cow-boys fussent de retour au campement pour le dîner.

Et alors ceux-ci le punirent à leur manière. Pendant trois jours, ils ne lui adressèrent pas la parole, si ce n'est pour répondre à ses questions ou à ses remarques, ce qu'ils faisaient avec une politesse glaciale, mais irréprochable. Ils se jouaient des tours les uns aux autres ; ils se donnaient entre eux de grandes bourrades affectueuses ; ils s'accablaient mutuellement de reproches débonnaires et d'injures amicales. Mais, vis-à-vis de Curly, ils se montraient simplement polis. Il s'en aperçut vite, et cela ne laissa pas de le mortifier profondément, ainsi que Ranse l'avait espéré.

Puis, une nuit qu'il soufflait un aquilon glacial et humide, Curly se leva et alla étendre ses propres couvertures sur le jeune Wilson, le benjamin du campement, qui était couché avec la fièvre depuis, deux jours ; puis il s'en fut dormir sous le chariot à vivres, enveloppé dans une couverture de cheval. C'est là qu'il fut trouvé le lendemain matin par Joé le cuisinier.

Trois nuits plus tard, Curly venait de s'endormir, roulé dans ses couvertures. Alors les cow-boys se levèrent sans bruit et se livrèrent à des préparatifs mystérieux. Ranse aperçut Long Collins qui attachait une corde au pommeau d'une selle ; d'autres avaient sorti leurs revolvers.

– Merci, les gars, dit Ranse. J'espérais bien que vous le feriez, mais je ne voulais pas vous le demander.

Tout à coup une douzaine de coups de revolver explosèrent avec un fracas terrifiant dans le calme profond de cette nuit de brousse, puis d'affreux hurlements retentirent, tandis que Long Collins franchissait le corps de Curly entraînant la selle après lui. Ce n'était qu'une aimable manière qu'ils avaient de réveiller leur victime. Ensuite, ils le persécutèrent pendant une bonne heure, sans lui épargner aucune des brimades grotesques en usage dans les campements. Toutes les fois qu'il émettait une protestation, ils l'étendaient sur un rouleau de couvertures et le fouettaient sévèrement avec une paire de guêtres en cuir.

Et tout cela signifiait que Curly avait gagné ses éperons, qu'il recevait enfin l'accolade des cow-boys. Jamais plus ils ne seraient polis envers lui ; désormais il serait leur « partenaire », leur « camarade de selle », étrier contre étrier.

Quand la cérémonie fut terminée, les tortionnaires se précipitèrent sur le grand pot à café que Joé avait laissé près du feu. Ranse observait attentivement le nouveau chevalier, cherchant à deviner si celui-ci avait compris et s'il allait se montrer digne de son investiture. Curly portant sa tasse de café, alla s'asseoir, en clopinant, sur un tronc d'arbre. Long Collins et Buck Rabb le suivirent, et s'assirent à ses côtés. Curly se contenta de grimacer un rictus.

Le lendemain, Ranse donna un cheval, une selle, et un équipement complet de cow-boy à Curly et le confia à Buck Rabb, en recommandant à celui-ci de terminer l'instruction de son protégé.

Trois semaines plus tard, Ranse revint faire un tour au campement de Buck Rabb qui se trouvait cette fois à Snake Valley. Les cow-boys étaient en train de seller leurs chevaux. Ranse appela Long Collins.

– Comment va mon apprenti ? demanda-t-il.

– Allonge le bras, et tu vas mettre la main dessus, fit Long Collins avec un sourire satisfait. Et tu peux lui serrer la cuiller, il le mérite : c'est le meilleur de nous tous à présent.

Ranse tourna ses regards vers le jeune cow-boy au visage bronzé, qui se tenait en souriant près de Long Collins. Était-il possible que ce fût là Curly ? Ranse lui tendit sa main, que l'autre étreignit avec une poigne d'acier.

– J'ai besoin de toi au ranch, dit Ranse.

– Entendu, fit Curly cordialement. Mais je veux revenir ici. Ça, c'est une chic ferme, à la bonne heure ! Et vous savez, y a pas un sport qui vaille c'te corrida qu'on fait tous les jours avec vos vaches ! Et quant aux copains, eh bien ! c'est du premier choix !

Ils mirent pied à terre devant la maison d'habitation du Cibolo : Ranse laissa Curly sous la véranda et entra seul dans le salon, où le vieux « Kiowa » Truesdell était en train de lire son journal.

– Bonjour, Monsieur Truesdell, dit Ranse.

Le vieillard tourna vivement sa tête blanche.

– Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il. Pourquoi m'appelles-tu Monsieur… ?

Mais ce qu'il lut dans les yeux de Ranse lui coupa la parole, et la main qui tenait son journal se mit à trembler légèrement.

Un silence poignant régna durant quelques instants dans la pièce.

– Tu… tu… comment as-tu… ? bégaya le vieillard.

– Oh ! ne vous frappez pas ! fit Ranse en souriant. Il n'y a rien de mal dans tout ça. C'est par hasard que je l'ai découvert, et Tia Juana m'a tout expliqué.

– Je t'ai toujours… traité… comme un fils, dit le vieux Kiowa d'une voix tremblante.

– Je le sais, fit Ranse gentiment. Tia Juana m'a tout raconté. Je sais que vous m'avez recueilli dans un convoi de prospecteurs qui se dirigeait vers l'ouest, et que vous m'avez ensuite adopté. Je sais aussi que votre propre fils, qui devait avoir deux ou trois ans, comme moi, à cette époque, avait disparu quelques semaines auparavant, probablement kidnappé par cette bande de rôdeurs mexicains qui étaient venus tondre les brebis au ranch…

– Oui, fit le vieillard d'une voix cassée par l'émotion. Mon gosse était perdu, perdu pour toujours sans doute… Alors, quand ces émigrants vinrent à passer, je te vis, tout seul… ta mère et ton père étaient morts successivement sur la route… Je demandai à te garder… Voilà. Je pensais que tu ne le saurais jamais, que tu deviendrais un Truesdell… le dernier des Truesdell…

La voix du vieillard se brisa complètement. Ranse s'approcha de lui et lui mit affectueusement la main sur l'épaule.

– Je n'ai plus… jamais… entendu parler… de… de mon gosse, ajouta le vieux Kiowa, dont les yeux aux reflets d'acier étaient humides.

– Ou je me trompe fort, ou c'est lui qui attend derrière la porte, dit Ranse en s'éloignant pour aller chercher Curly.

Le vieux lion à la crinière de neige poussa un rugissement poignant, se leva et fixa sur la porte des yeux égarés en s'appuyant des deux mains sur la table.

Curly entra, fit quelques pas, et s'arrêta, surpris. Aucun doute n'était possible : le vieillard et lui avaient le même visage impérieux, le même nez aquilin, le même menton carré, les mêmes yeux bleus aux reflets métalliques. Les deux hommes se dévisagèrent intensément. Puis Curly promena lentement ses regards dans la pièce, d'un air intrigué. Soudain, il montra du doigt la cloison en face de lui.

– Où est le tic-tac ? demanda-t-il machinalement.

– La pendule ! hurla le vieux « Kiowa » d'une voix délirante. La grande pendule qui était là autrefois ! Ranse !…

Mais Ranse n'était plus là.

À cheval sur le brave Vaminos, il galopait déjà comme le vent à travers la brousse, vers le Rancho de los Olmos, vers sa Thisbée retrouvée…

Curly s'avança en hésitant, et fit tomber une lettre que quelqu'un avait glissée sous son bras. Il la ramassa, la tourna entre ses doigts d'un air embarrassé, et la tendit en souriant au vieillard, qui la lut à mi-voix, en bredouillant par endroits…

Mon vieux,

Adieu et bonne chance. Je vous ai donné un père, mais vous m'avez rendu une femme. Nous sommes quittes. Embrassez bien le vieux Kiowa de ma part on ne peut pas être plus chic pour moi qu'il ne l'a été, Encore une fois bonne chance, et… à un de ces jours, peut-être.

Ranse.

P. -S. – Dites, n'allez pas adopter la vendetta du vieux papa, au moins ! Comme c'est moi qui vais épouser la dernière des Curtis…

Le vieillard froissa la lettre avec colère. Mais il leva la tête, revit Curly, et la flamme cruelle qui brûlait son regard se fondit en une lueur de tendresse.

Car il n'y a pas de haine qui puisse être aussi forte que l'amour d'un père pour son fils.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2015

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, JeanD, Coolmicro.